



14,649

James Hall 1756

ANECDOTES

VENITIENNES ET TURQUES

O U

NOUVEAUX MEMOIRES

D U C O M T E

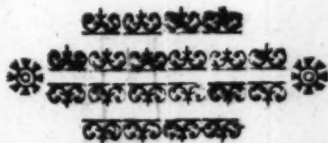
D E

BONNEVAL,

*Depuis son arrivée à Venise jusqu'à son
Exil dans l'Isle de Chio, au Mois
de Mars 1739.*

P A R M R. D E M I R O N E.

T O M E I I.



A L O N D R E S,

Aux dépens de la Compagnie 1740.

ALCOHOL

VERY THINLY AT THE

INDUSTRIAL PURPOSES

FOR THE

USE OF THE

INDUSTRIAL PURPOSES

INDUSTRIAL PURPOSES

INDUSTRIAL PURPOSES



INDUSTRIAL PURPOSES

INDUSTRIAL PURPOSES



ANECDOTES
VENITIENNES ET TURQUES,
O U
NOUVEAUX MEMOIRES
DU COMTE
DE
BONNEVAL.

TROISIEME & DERNIERE
PARTIE.

Suite de l'Histoire du Comte de Bonneval.



Es Spahis qui composoient mon
escorte ou ma garde , s'étant par-
tagés en deux Corps , je me mis
à la tête du premier , laissant l'au-
tre avec mes Equipages , afin d'arriver à
Burse un peu plutôt , pour y prendre les

Bains chauds qui sont aux environs de cette Ville. Après y avoir demeuré huit jours, nous continuâmes nôtre route sans interruption jusqu'à Alep, & comme j'étois chargé de faire d'exactes informations touchant le Pacha de Damas, j'y séjournai un mois.

Ayant dressé un Mémoire circonstancié de tout ce que j'avois pu découvrir à ce sujet, je crus que la charité m'engageoit, avant que de l'envoyer à la Porte, de faire tous mes efforts pour préserver ce Gouverneur du précipice où il étoit prêt à tomber; car les accusations portées contre lui me parurent si graves que sa vie étoit dans un extrême danger. Je pars donc pour Tripoli de Syrie où le Pacha m'attendoit avec une impatience inquiète : sa conscience qui ne le laissoit du tout point tranquille, lui faisoit craindre que je n'eusse des ordres pour l'arrêter. Il se voyoit hors d'état de me résister; il avoit peu de troupes, & ces troupes très mécontentes ne paroissoient point disposées à le secourir.

D'un autre côté les Habitans de cette Ville l'avoient en horreur & ne respiroient que sa mort ou sa disgrâce. Sa politesse à mon égard me parut extrêmement ménagée. Il avoit conçu des idées, & ces idées-là ne tendoient qu'à me dresser des pièges pour m'attirer dans le tortueux labyrinthe où il

ne s'étoit déjà que trop engagé. C'est ce dont je fus secrètement averti par un Officier des Spahis qui avoit eu à ce sujet une conversation avec un des principaux confidens du Pacha.

Les manières polies & naturelles peuvent suppléer aux perfections qui nous manquent ; elles peuvent adoucir ce qu'il y a de choquant dans la naïve vérité , & de farouche dans les remontrances ; elles peuvent pallier la laideur des actions & ôter ce qui pourroit révolter l'amour propre. L'extérieur est la première chose qui frappe les personnes qui ne nous connoissent pas , & cette première impression leur donne de notre caractère des idées qui les éloignent de nous , ou qui les préviennent en notre faveur.

Tel fut le Pacha à mon sujet. Ma manière d'agir , le ménagement & la circonspection que j'employai pour lui représenter les soupçons que sa conduite peu ménagée avoit donnés à la Sublime Porte , ma personne , mon rang , ma figure , ce certain je ne sais quoi qui m'a toujours fait aimer & estimer des gens à qui j'ai voulu rendre service , l'engagèrent à m'avouer ingénument les injustices qu'il prétendoit avoir reçues de la Cour Ottomane , & qu'ils l'avoient poussé à entrer dans quelques liaisons avec le Check Arabe. Alors il tenta toutes sortes

de moyens pour me persuader d'épouser sa querelle, & comme il étoit très instruit de la jalousie de l'Aga des Janissaires à mon égard, il voulut me faire entrevoir qu'il n'avoit désiré mon voyage que dans la pensée que je n'en reviendrois jamais, parce que peu accoutumé à des climats si brûlans il me seroit presque impossible d'y résister. D'ailleurs, qui sait, continua-t-il, si tes ennemis n'ont point suborné quelqu'un de ta suite, pour t'empoisonner ou pour t'assassiner; car la jalousie est une passion cruelle qui éteint toutes les lumières de la probité. Enfin voyant que son discours ne faisoit aucune impression sur mon ame, il tomba tout à coup dans une rêverie profonde; ensuite il s'écrie, que puis-je faire? Déjà la Sublime Porte prévenue contre moi ne me pardonnera jamais; j'en serai tôt ou tard la victime.

Tu te trompes, Pacha, répondis-je, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que nôtre esprit les fait telles. Nôtre imagination les grossit selon la part & les intérêts que nous y prenons, & le succès en fait toujours décider. S'il est heureux on exalte les auteurs de l'entreprise; si l'on réussit mal, on est traité de Visionnaire. L'indolence continuelle où tu vis ne t'accommode pas; tu veux, dis-tu, des hauts
&

& des bas ; mais prends garde que la fortune ne te serve à fouhait.

Crois moi , Pacha , rentre dans ton devoir. Je suis assuré, que le Sultan bannira de son ame les préjugés qu'il a conçus contre toi. Les Mémoires que j'envoyerais te seront avantageux : j'aime mieux risquer à me faire des ennemis puissans pour te sauver, que de te voir mon ennemi. Car je ne négligerai rien pour réduire le Check, & si tu t'oublois jusqu'au point de lui donner du secours, j'aurois ta vie ou tu aurois la mienne. Ne sois donc pas ingrat, ni insensible à mon amitié, & je te la jure dès ce moment : si tu romps tout commerce avec le Check, & si tu travailles à réparer les injustes criantes que tu as exercées dans ton Gouvernement, tranquillise toi & sois assuré de ta grace.

J'étois bien persuadé de l'obtenir ; car Achmet me l'avoit promise par avance, parce qu'il prévoyoit qu'en cas d'une révolution il lui seroit facile de former un puissant parti, s'il avoit ce Pacha pour lui, pouvant facilement unir ses forces avec celles du Pacha de l'Egypte, de sorte qu'il auroit pu se retirer en sûreté en Sirie ou au Caire afin de faire une diversion qui lui seroit avantageuse. Le Pacha se laissa gagner

à mes raisons. J'envoyai à la Porte une relation favorable, & on lui pardonna.

Ces affaires importantes étant terminées, je m'embarquai à Tripoli pour Damiette, d'où je me rendis à Suès. Cette route est extrêmement difficile & rude; il faut avoir un courage extraordinaire pour soutenir les chaleurs excessives dont ce climat est, pour ainsi dire, brûlé. Je ne puis mieux les comparer qu'aux flammes du Purgatoire que les Moines Chrétiens peignent avec tant d'énergie; & il est certain que si par argent on pouvoit s'exemter de celui-ci, j'aurois donné une somme considérable pour cela. Mais comme les chaleurs de l'Arabie sont réelles, & que celles du Purgatoire sont chimériques, il fallut en souffrir toute l'activité. Après m'être reposé deux ou trois jours à Suès, je fis la revue des troupes qui y étoient assemblées. J'avoue que je tombai dans une extrême consternation, lorsque je ne vis, au lieu de bons Soldats, qu'une troupe de misérables presque nus, & sans autres armes que leurs cimeterres. Que vais-je faire de ces misérables, dis-je aux Spahis qui m'avoient escorté? Comment pouvoir gouverner & conduire de pareils Soldats dans un pays désert, & où l'on ne trouve aucune des choses nécessaires pour faire subsister une armée? Ayant ensuite
fait

fait assembler les Officiers qui commandoient les Spahis , je leur fis part d'un projet que j'avois imaginé & qui me parut le seul propre pour exécuter mes desseins. C'étoit de choisir entre ces gens une petite troupe des plus forts & des plus jeunes , de leur apprendre l'exercice à la manière des Européens , & de députer au Pacha du Grand Caire , afin qu'il me fournit les armes nécessaires. Tous convinrent que c'étoit l'unique parti qu'il y eut à prendre pour se mettre en sûreté au milieu de ces deserts. Je choisis donc huit cens hommes de pié & environ mille cavaliers & renvoyai tous les autres. Je conservai encore les chameaux & autres bêtes de charge & généralement tout ce qui m'étoit nécessaire pour porter les provisions & les bagages ; de sorte que je réduisis mon armée à trois mille & quelques cens hommes , tous jeunes , vigoureux & Mahométans , craignant quelque trahison des autres , sur tout des Grecs & des Arabes.

Après avoir dépêché cinquante des principaux Spahis au Grand Caire , je commençai à discipliner ma troupe. Je trouvai beaucoup de secours dans mes deux Suisses & dans les huit Allemands dont le Grand Seigneur m'avoit fait présent. Ils avoient

fervi du tems & favoient parfaitement l'Art Militaire. Je fis les deux Suiffes mes Lieutenans Généraux : l'un commandoit la Cavalerie, & l'autre l'Infanterie; & les Allemands furent faits Colonels tant dans l'un que dans l'autre Corps. Ils prirent soin de leur apprendre l'exercice, & je ne m'occupai qu'à exercer les Spahis. Au bout de six mois je vis avec un plaisir sensible que ma petite armée étoit en état de bien faire son devoir. Le Pacha du Caire avoit envoyé tout ce que j'avois demandé; il y avoit même ajouté six petits canons qui pouvoient aisément se transporter sur des chameaux. Mes gens étoient bien armés, j'avois des provisions pour près de deux mois : alors je me disposai à marcher, & à cotoyer la Mer Rouge. Avant que de continuer le récit de mes exploits, il est nécessaire de donner une idée de mon Gouvernement.

L'Arabie Pétrée dont j'étois Gouverneur, est celle des trois Arabies qui s'étend le plus vers l'occident; les Turcs la nomment Dasclik Arabistan. Elle est bornée au septentrion par la Palestine ou Terre Sainte, & par une partie de la Sourie; à l'orient par l'Arabie Déserte & par une partie de l'Arabie Heureuse qui la termine encore du côté du midi. Elle s'étend le long de la Mer
Rou-

Rouge , en tirant vers l'Egypte. Sa partie septentrionale remplie de montagnes est peu habitée à cause de sa stérilité ; mais sa partie méridionale est fertile & assez peuplée. Ses principales villes sont Bussereeth , Crac, la Mecque & Médine. Pétra d'où elle tire son nom d'*Arabie Pétrée* en est la capitale. Cette Ville située sur la côte de la Mer Morte ne devoit point être le siège de mon Gouvernement ; j'avois ordre de m'établir à Crac , afin d'être à portée de m'opposer aux incursions & aux ravages du Check qui s'étoit retiré dans quelques montagnes peu éloignées de cette Ville.

Il faut remarquer que bien que les Turcs soient en quelque manière Souverains des Arabies , ils ne possèdent que la partie septentrionale de la Pétrée : l'autre est soumise aux Checks ou Emirs qui relèvent tous du Grand Seigneur , comme à peu près la République d'Alger ; mais comme la Porte Ottomane étoit très mécontente de ces espèces de petits Princes , j'avois ordre de m'emparer de leurs Souverainetés , excepté de celles de Médine & de la Mecque. En moins d'un an je m'acquittai de cet ordre avec tant de vigilance , qu'on ne reconnut dans toute l'Arabie Pétrée d'autre puissance que celle du Sultan.

Ayant

Ayant continué ma marche en cotoyant la mer Rouge pendant huit jours , je me vis obligé de m'en éloigner par un accident qui pensa détruire dans une heure toute ma petite armée. Un soir ayant vu une belle plaine de sable fort ferme & bordée de quelques arbres touffus , je résolus d'y camper pour y passer la nuit. A peine eûmes-nous pris deux ou trois heures de repos que les Sentinelles se mettent à pousser des cris perçans , en un mot ils nous annoncent que les eaux de la mer gagnoient nos tentes avec une extrême rapidité. Cependant je donnai de si bons ordres que je ne perdis dans cette occasion que cinq ou six chameaux que les eaux entraînérent. Je n'avois pas réfléchi que la Mer Rouge étant un Golfe fort resserré ; le flux de l'Océan qui y entre avec impétuosité la fait enfler & grossir prodigieusement : par conséquent , lorsqu'elle se retire , elle déserte ses rivages & laisse un grand territoire à sec. Ce manque de réflexion pensa causer ma perte & celle de ma petite armée ; car je fus attaqué deux jours après par le Check qui auroit profité de ce désastre , s'il avoit été plus considérable.

Redi Kourdac (ainsi s'appelloit le Check rebelle) informé que la Porte avoit envoyé
des

des troupes contre lui , rassembla toutes ses forces pour se garantir du péril qui le menaçoit. Cette espèce de Souverain possédoit un petit pais très agréable , situé entre Médine & Crac ; mais n'ayant pas voulu payer le tribut annuel que la Porte exigeoit de lui , on avoit donné ordre à l'Emir de la Mecque de s'emparer de son pais : ce qui fut exécuté. Le Check , plein de fureur , ne garda plus aucune mesure. Il se retira dans les montagnes de la partie septentrionale de l'Arabie Pétrée , où il rassembla quelques Bandits à la tête desquels il ravagea Pétra & plusieurs villages de la Terre Sainte. Peu à peu il forma une espèce d'armée d'environ dix-huit mille hommes qui depuis deux ans faisoient des desordres inouis. Aucune Caravane n'échapoit à son ressentiment , & il faisoit massacrer impitoyablement tous les Musulmans qui tomboient entre ses mains , sans avoir égard ni à la qualité , ni au caractère.

J'avois disposé ma petite armée en plusieurs Corps. Le bagage étoit escorté de deux cens Fantassins & de cent Cavaliers. Le reste de la Cavalerie & de l'Infanterie marchoit par bataillons & par escadrons. Mes Spahis formoient un escadron carré dont j'occupois le centre afin d'être en é-

tat

tat de les envoyer porter mes ordres. J'en avois détaché deux Compagnies pour aller à la découverte. Le jour que nous fûmes attaqués, Rédi Kourdac , informé de ma marche par quelques Arabes que j'avois renvoyés , voulut me reconnoître. Il me cotoyoit déjà depuis quatre ou cinq jours , & je l'ignorois. Comme il connoissoit parfaitement le pais , il ne marchoit que la nuit. Il n'étoit point assez instruit de mes forces pour m'attaquer dans la plaine ; mais dès que je me fus approché de quelques montagnes , il s'avança avec un Corps considérable de Cavalerie sur une éminence , d'où il découvrit ma petite armée. Alors me voyant si peu accompagné , il se persuada qu'il lui feroit aisé de m'enlever.

Dès que quelques Coureurs m'eurent annoncé l'approche de mon ennemi , je me disposai au combat , & fis ranger mes troupes à la manière de l'Europe. Deux prisonniers que firent les Spahis m'ayant appris qu'il n'y avoit pas dans toute son armée , qui consistoit en vint-quatre mille hommes , plus de deux cens armes à feu , j'ordonnai à mes gens de ne point se servir d'armes blanches qu'en cas de nécessité. Je fis faire deux batteries de mes six pièces de canon , & entourrer une partie de mon
camp

camp de fossés de sables ; l'autre étoit à couvert d'insulte par un rocher escarpé & inaccessible , de sorte que j'attendis avec une extrême satisfaction mon ennemi qui parut une heure avant le coucher du soleil. La vivacité avec laquelle ces misérables vinrent tomber sur ma troupe, bien loin de l'effrayer ne fit qu'augmenter son courage , persuadée que leur prétendue valeur se modéreroit bien vite. En effet , à peine eut-on fait deux décharges qu'ils se dispersèrent dans l'instant & gagnèrent les montagnes. J'avois envoyé deux escadrons dans une gorge par où je prévoyois qu'ils prendroient la fuite en cas de défaite. Ce que j'avois prévu arriva ; Rédi Kourdac ne pouvant plus rallier ses troupes effrayées par le canon & la mousquetterie, chercha à s'échaper par cet endroit à la tête de deux mille de ses gens. Les deux escadrons firent des décharges si belles & si à propos qu'ils en tuèrent un grand nombre. Y étant accouru à la tête de mes Spahis nous en fîmes un massacre horrible. J'avois ordonné d'épargner le Check , afin de l'avoir en vie , & comme il étoit aisé de le distinguer , le Suisse qui commandoit la Cavalerie se fit jour jusqu'à lui , tue son cheval d'un coup de pistolet & d'un coup de cimeterre lui abbat le bras droit, de sorte que

que dans l'espace de deux heures , il fut vaincu , abandonné des siens , & fait prisonnier.

Cette courte expédition me causa d'autant plus de plaisir que je souffrois infiniment dans ces deserts , tant par la chaleur que faute de bonne nourriture. Il est vrai que j'avois une provision assez ample de volailles & de vin , & que le bétail est très abondant dans ce pays , quoique stérile ; mais nous manquions de bois pour faire cuire la viande. Le vin & l'eau étoient si chauds qu'il étoit impossible de pouvoir se désaltérer , de sorte que ma seule nourriture consistoit en quelques biscuits trempés dans ce vin brûlant.

Cependant après cette victoire, nous gagnâmes une montagne, où nous trouvâmes une source d'eau & quelques broussailles pour faire cuire de la viande. Je fus encore près de vingt jours à arriver à Crac. Cette marche pénible déranger ma santé ; une fièvre aiguë dont je fus travaillé près de trois semaines acheva de m'épuiser , & il me fallut près de six mois pour me remettre entièrement de la fatigue du voyage & de cette maladie.

Le Check mon prisonnier , malgré le bon traitement que j'avois ordonné qu'on lui fit, ayant

ayant tenté plusieurs fois de s'échaper , & fait mille efforts afin de suborner quelques Spahis auxquels j'en avois confié la garde , je résolus de m'en défaire & de l'envoyer à l'Emir de Médine qui le fit transporter à Constantinople , où il fut étranglé. Ensuite je m'occupai tout entier pendant ma convalescence à remettre le bon ordre dans la Ville de Crac & dans tout le país de ma dépendance , où il se commettoit des brigandages inouis , & où la grossièreté & l'ignorance des peuples empêchoient de distinguer quel Dieu l'on adoroit , & quelle Religion l'on suivoit.

Les Turcs trop éloignés de la Cour pour conserver aucune bienfiance avoient rendu les Chrêtiens esclaves ; & les Chrêtiens peu instruits des préceptes de leur Religion , confondoient le culte du vrai Dieu avec les plus horribles superstitions. Les mœurs des uns & des autres paroissoient encore plus corrompues , & je dois avouer que je fus pénétré de l'état funeste où ils étoient : ce qui m'engagea à travailler sans relâche à extirper des premiers , les injustices , les vols , les massacres , & l'inhumanité ; & des autres , ces vices grossiers dont ils ne se faisoient aucun scrupule.

Persuadé qu'il reste toujours dans l'esprit

de tous les hommes un rayon de lumière & de raison qui leur fait appercevoir les règles communes de la justice & de l'équité ; je réveillai en eux l'autorité de cette loi tacite qui est imprimée dans le cœur , afin de la leur faire envisager assez distinctement pour régler là-dessus toutes leurs actions , condamner les crimes & les haïr. Car Dieu a gravé dans toutes les ames cette espèce de connoissance & l'amour de la justice ; mais comme j'étois aussi convaincu que la raison seule ne suffit pas pour nous instruire des Loix naturelles , & qu'elles ne se présentent pas toutes à l'esprit de tout le monde , je fis faire des Ordonnances qui ne contenoient que les notions communes aux hommes & aux animaux , & ce que la pure nature a enseigné aux uns & aux autres.

J'y posois pour fondement que l'homme est destiné pour la société, que les besoins continuels de la vie assujettissent les hommes les uns aux autres , & qu'ils doivent s'aider mutuellement ; que chacun étant membre d'un Corps est obligé à sa conservation , & à ne rien entreprendre qui en interrompe l'ordre & en trouble le repos ; que cet engagement enfin renferme la soumission & l'obéissance à ceux qui sont établis pour maintenir cet ordre & ce repos , que les hommes

ont

ont cherché à se procurer en se réunissant dans une même société ; mais aussi que ceux qui sont établis pour gouverner les autres doivent agir selon l'ordre & l'équité naturelle , sans quoi le Juge & le Magistrat deviennent des tyrans , & le peuple des sauvages que la crainte revolte & rend souvent semblables à des bêtes féroces.

Après ces Ordonnances , j'établis des Juges moins mauvais , & fis exercer une justice exacte , qu'en peu de tems les chemins furent libres , & les Voyageurs à couvert de toute insulte : & comme il n'y a rien qui puisse mieux apprivoiser les hommes que le bien qu'on leur fait , ou que celui qu'ils ont l'espérance de recevoir , ma conduite désintéressée leur inspira tant d'amour pour moi , que tous m'obéissoient plus par attachement que par devoir. Je saisis habilement cette occasion pour les porter aux vertus morales , par les principes de la raison & des lumières naturelles qui engagent l'homme à être véridique dans ses paroles , fidèle dans ses promesses , équitable dans ses procédés , en suivant en tout la justice , non par la crainte des châtimens , mais par sa propre inclination.

Je ne voulus gêner personne par rapport à la Religion. Meure & vive qui voudra

dans le Mahométisme , dis-je , ou dans le Christianisme ; mais je déclare que je ne reconnoîtrai pour mes Sujets & pour mes Amis que ceux qui renonceront sincèrement aux vices , à l'injustice , aux meurtres , & aux brigandages , pour s'attacher à mener une vie vertueuse & réglée. Que ceux qui feront paroître de l'humanité , de la compassion & de la charité les uns pour les autres , qui seront d'une humeur douce , humains , bienfaisans & qui fourniront aux pauvres de quoi s'arracher de la misère , que ceux-là , dis-je , soient persuadés de toute ma protection & de toute mon estime : je les affranchirai de tous les droits qui me sont dûs. De cette sorte je me vis en très peu de tems respecté & craint des Mahométans , & adoré , pour ainsi dire , des Chrétiens.

Un avare auroit fait servir une soumission si générale à l'augmentation de sa fortune & de ses biens ; au contraire , j'ose dire que je ne m'en prévalus que pour le bonheur du peuple. J'employai la sévérité pour contenir l'orgueil des Grands & l'insolence des petits , pour faire subsister les plus pauvres aux dépens des plus riches , pour assujettir les gras Imans , les Ecclésiastiques Chrétiens & les Moines à un travail honnête , pour les réduire à une médiocrité édifiante , plus
digne

digne de leur état , que la molle opulence où ils vivoient. Ils démentoient trop les maximes de leur Religion par leur conduite déréglée.

Je fis encore des Loix contre mon autorité même , pour empêcher que des Successeurs intéressés ou cruels n'abusassent de leur pouvoir. Persuadé qu'un sage Législateur doit prévoir les mauvais sens qu'on auroit pu donner à ces ordonnances , j'en donnai des explications nettes & précises, afin d'empêcher les maux inévitables que les équivoques auroient produits : ma modération enfin me rendit absolument souverain.

Les Habitans de Crac frappés de ma douceur & de mon désintéressement , faisoient continuellement retentir les airs de louanges & de bénédictions. Tout le monde s'empressoit à fournir ma maison de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus exquis. Chacun écrivoit mon éloge aux absens , & les racontoit dans sa famille , à ses amis , à ses voisins , de sorte qu'on venoit des Villes les plus éloignées m'apporter des offrandes des choses qu'on supposoit que je n'avois pas.

Pendant que je m'occupois à remplir les devoirs d'un sage & bon Gouverneur , j'appris avec beaucoup de douleur que mes deux Suisses que j'avois envoyés avec ma petite

armée pour s'emparer de tout le païs jusqu'aux environs de Médine, étoient malheureusement tombés dans une embuscade d'Arabes, formée des debris de l'armée du Check, & qu'après un sanglant combat où ils avoient perdu deux cens hommes, ils revenoient à Crac. Cette nouvelle imprévue me déterminâ à partir pour aller les joindre, afin d'exterminer le reste de ces Bandits.

Ma santé étoit encore languissante, mais je fis un effort sur moi, & me mis à la tête de mes braves Spahis, & de deux cens Cavaliers Turcs que j'avois fait dresser comme les autres. Ce secours redonna le courage à mon armée, en sorte que pendant l'espace de quatre mois je harcelai ces misérables avec tant de vigilance, en les poursuivant de rochers en rochers, qu'enfin je les exterminai entierement. On fit dans cette expédition environ mille prisonniers, entre lesquels il se trouva six Chrétiens, cinq Allemands & un qui se disoit Maltois. Ce dernier me parut bien fait & de bonne mine, mais j'y fis peu d'attention alors. Je les pris à mon service afin d'en augmenter mon domestique. Ces six hommes qui accompagnoient leur Maître qui alloit en pèlerinage à la Mecque avoient été enlevés par ces Arabes.

Déjà depuis deux ans j'étois sorti de Constantin.

Constantinople sans avoir reçu aucune nouvelle de la Porte ni du Sultan, ni d'aucun de mes amis. Ce silence me parut d'un mauvais augure. Plus j'y faisois réflexion, plus mes allarmes augmentèrent, de sorte qu'insensiblement j'en perdis entièrement le repos. Je craignois que la fatale révolution que le Kaïmakan m'avoit prédite, ne fut enfin arrivée. Cette inquiétude jointe au souvenir de mon Epouse, idée qui ne m'abandonnoit que par intervalles, me réduisit dans une situation qu'il seroit difficile de décrire.

Un matin, après avoir passé une nuit cruelle, je me lève à quatre heures, & descends dans le jardin pour y entretenir ma rêverie, persuadé que tous mes gens étoient ensevelis dans un profond sommeil. Là je me promenois d'un pas qui marquoit l'agitation de mon ame, lorsqu'un des prisonniers Chrétiens, qui étoient dans ma maison depuis deux ou trois jours, m'aborde tout à coup. Ma rêverie m'empêcha de l'apercevoir devant moi, mais ses paroles rappelèrent aussi-tôt mes sens.

Il y a une heure me dit cet homme, en très bon François, que je vous examine. O ! illustre & généreux Pacha, vous me paroissiez triste, inquiet & chagrin, oserois-je prendre la hardiesse de vous demander

si vous êtes effectivement le Comte de Bonneval. Un esclave me l'assura hier. Votre nom m'est fort connu. Pourquoi me fais-tu cette question ? l'interrompis-je avec douceur. C'est, Seigneur, reprit-il, que j'ai des nouvelles intéressantes à vous annoncer. Je suis homme de naissance & de probité, vous pouvez vous reposer sur ce que j'aurai l'honneur de vous dire.

N'auriez-vous point par hazard épousé à Venise une Dame d'une grande beauté ? du moins elle se qualifie de votre Epouse. Il y a environ deux ans que je l'ai vue à Malte. On peut juger par ce que j'ai rapporté de la charmante Salviati l'effet que ces paroles produisirent dans mon ame. L'Esclave ayant remarqué l'impression fâcheuse qu'elles avoient faite sur moi, devina bientôt la vérité. Je m'apperçois, continua-t-il, que votre cœur est dans d'étranges perplexités; cependant il devrait se tranquilliser. L'espérance flatteuse de la revoir dans peu ne peut être vaine. Déjà avant mon départ de cette Isle le Grand Maître l'avoit prise sous sa protection & lui avoit promis de la faire transporter à Venise. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, quoiqu'elle soit mon alliée, parce que je fus obligé de monter une galère pour aller croiser aux environs de Chypre. J'ai été

attaqué & pris par six galères d'Egypte ,
il y a treize mois. On me vendit à un ri-
che Marchand du Caire qui entreprit pres-
que en même tems le voyage de la Mecque ,
& comme il n'avoit pour son escorte que
vingt chevaux , deux mille Arabes nous
enlevèrent avec facilité , égorgèrent mon
Patron & tous les Musulmans , & ne me
donnèrent la vie que parce que j'étois Chrè-
tien.

O ! cher Etranger , m'écriai-je , ton ré-
cit est un peu trop laconique ; fais moi , je
te conjure , un détail pus circonstancié de
cette Dame que tu as laissée à Malte : oui ,
je suis le malheureux & infortuné Comte
de Bonneval , & la charmante Salviati est
mon Epouse légitime. Quel hazard l'auroit
donc conduite à Malte ? Dissipe, si tu le peux,
les noirs chagrins qui me dévorent. N'as-
tu rien appris touchant cette femme infortu-
née ? Où se fera-t-elle réfugiée ? Que sera-
t-elle devenue ?

Comte , me répond l'Esclave , tout ce que
je puis vous apprendre , c'est que sa condui-
te sage & réglée lui a procuré d'illustres dé-
fenseurs contre la tyrannie du Commandeur
qui enleva la galère que le Pacha de Né-
grepont lui avoit fait équiper pour la trans-
porter à Constantinople , où je pense qu'el-

le peut être actuellement. Le Chevalier de Souvré, jeune Gentilhomme François d'un mérite reconnu, étoit nommé pour commander la galère où elle devoit s'embarquer, & ce Chevalier est trop honnête homme pour ne l'avoir pas mise dans quelque lieu sûr, où elle soit à couvert de ses ennemis. Je ne fais rien de plus. Mon nom est Justiniani; je suis proche Parent de l'illustre famille des Cornaro. Persuadé que ma naissance vous engageroit à quelques égards, je me suis déterminé à vous ouvrir mon cœur; car malgré votre renoncement au Christianisme, j'ai l'idée que vous avés l'ame Chrétienne, & le cœur François. Oh! cette ame & ce cœur-là m'ont fait naître de grandes espérances, & je suis comme certain d'une prochaine liberté.

N'en doutés pas, Chevalier, répondis-je, je brise dès cet instant vos chaînes; vous ne serez plus mon esclave, mais mon ami sincère. J'ai trop d'obligations aux Cornaro dont vous êtes allié, pour manquer de reconnaissance. Je vous offre ma bourse, ma table, & généralement tous vos besoins, jusqu'à mon retour à Constantinople, où je vous ferai embarquer pour Malte. Mais, hélas! j'ignore si je reverrai cette ville, je n'ai depuis deux ans aucune nouvelle de la
Porte,

Porte, ni du Sultan Achmet qui m'honorait de la bienveillance la plus marquée. Ce silence & l'idée de ma chère Salviati causent toutes mes allarmes & mes inquiétudes.

Eh ! Comte, ce discours m'étonne. Quoi vous n'êtes pas instruit de la révolution qui est survenue à la Porte. Le Sultan Achmet a été déthrôné, & Soliman son frère mis en sa place. C'est ce que j'ai appris de mon Maître qui craignant une sédition au Grand Caire, partit subitement pour la Mecque. Ah ! Chevalier, m'écriai-je, que m'apprenés-vous ? Quelle étrange nouvelle pour moi ; Je crains fort que la chute d'Achmet ne cause ma perte. Ici ma surprise fut extrême, en un mot cette fatale nouvelle me replongea dans une tristesse si profonde que je fus près d'un mois dans une espèce d'anéantissement. Cependant Justiniani qui ne me quitta plus depuis le jour de notre conversation, dissipa peu à peu cette humeur noire qui m'accabloit. Il m'obligea par de sages conseils à travailler à ma sûreté. Enfin, impatient d'être instruit de tout le détail de cette révolution qui avoit culbuté Achmet du Thrône, & persuadé que le Check de la Mecque n'en ignorerait aucune

cir-

circonstance , je fais partir deux Spahis pour cette Ville.

Au bout de deux mois je les vois arriver avec la joye peinte sur le visage, & cette joye là me parut de fort bonne augure. En effet , le Check m'informoit non seulement de toutes les circonstances de la révolution , mais encore du prompt rétablissement d'Achmet. Il achevoit sa lettre en m'invitant de faire un voyage au tombeau du saint Prophète , pour lui rendre graces de la faveur qu'il m'avoit faite de m'appeller au nombre des vrais Croyans ; enfin qu'étant convaincu que je ferois dans peu rappelé à la Porte , je ne pouvois me dispenser de ce devoir , d'autant plus qu'il étoit absolument nécessaire que nous eussions une conférence ensemble touchant les affaires qui concernoient mon Gouvernement.

Ces dernières raisons me persuadèrent plus que la dévotion pour le Prophète. En effet , il falloit disposer les choses de manière que les petites Souverainetés dont je m'étois emparé fussent mises hors d'insulte & à l'abri des entreprises de leurs anciens Maîtres , qui ne manqueroient pas , après mon départ , de faire tous leurs efforts pour les reconquérir. Déterminé de passer à la Mecque , je fis disposer tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage ,

voyage , auquel je destinai deux mois , craignant qu'une plus longue absence ne retardât mon retour à Constantinople ; car j'espérois d'être rappelé de jour en jour. Tout étant préparé , je ne formai qu'un petit camp volant de quatre cens Cavaliers , afin de faire de plus grandes journées , & ne pris que ce qui étoit absolument nécessaire. Je donnai le commandement de cette escorte à Justiniani & à un des Suisses , & laissai l'autre Suisse à Crac pour prendre ma place pendant mon absence. Enfin nous nous rendîmes à Médine avec beaucoup de diligence.

C'est une erreur de croire qu'aucun Chrétien ne puisse entrer à la Mecque ; car tous les Musulmans qui font ce pèlerinage mènent toujours des Esclaves Chètiens pour les servir , & ces Esclaves les suivent jusques dans la Mosquée où repose le corps du Prophète Mahomet. D'ailleurs ma qualité de Gouverneur de l'Arabie Pétrée me rendoit , pour ainsi dire , souverain à Médine & à la Mecque. Ces Villes relèvent absolument du Grand Seigneur , à qui elles payent un tribut annuel , & le Grand Check pendant mon séjour dans ce pais ne s'en dispensa que parce que je l'en avois déchargé m'ayant ren-

rendu quelques services affés importans & qu'il est inutile de rapporter.

Il fallut sacrifier un mouton à Médine selon l'usage, & se conformer entièrement à toutes les autres pratiques de dévotion qu'on exige de tous les Pélerins fans exception. Le sacrifice n'est assurément point idolâtre, & n'a rien de profane, de sorte que je ne crus point commettre de crime en observant cette cérémonie. Je fis partir de Médine les présens que j'avois destinés au Check de la Mecque; car les présens sont une espèce d'offrande à laquelle il ne faut pas manquer. On passeroit pour irrégulier & pour anti-Musulman sans cette circonstance. Les Ecclésiastiques Turcs sont à cet égard à peu près comme les Chrétiens. L'intérêt est un puissant spécifique pour captiver leur bienveillance, & sans la bienveillance de ces gens-là, vous êtes un profane, un sacrilège & un Athée. Tout mon présent consistoit en une riche tente, accompagnée de vingt deux riches tapis de Perse & de douze mille sequins.

Je trouvai le Check qui m'attendoit hors de la Ville sous la tente que je lui avois envoyée. C'étoit un vieillard vénérable qui me parut avoir un grand bon sens. Toute ma suite y fut régalée & nourrie aux dépens du
Check

Check pendant dix jours que je demeurai à la Mecque. Il n'y eut que Justiniani, le Suisse & six autres Esclaves Chrétiens qui eurent le privilège de me suivre au tombeau de Mahomet, où l'on ne voit rien que de très commun. On est revenu de la prévention que le tombeau de ce Législateur est suspendu en l'air. Sans cela je pourrois certifier que ses cendres reposent dans le milieu d'une espèce de Chapelle où il a été inhumé. Son Mausolée est même très peu de chose; il est entourré d'une balustrade de fer. Je priai le Chevalier Justiniani qui dessinoit parfaitement, de prendre un esquisse de ce Tombeau, de l'intérieur & de l'extérieur de la Chapelle ou Mosquée. J'avois dessein de le faire exécuter en albâtre par un de mes Allemands qui étoit un très habile Sculpteur: & comme l'Arabie Pétrée produit en abondance une espèce d'albâtre plus blanc que la neige, & qu'il est très facile à mettre en œuvre, mon Allemand me fit une petite Mosquée où l'on voyoit le Tombeau du Prophète tout entier. On peut dire que c'est une espèce de chef-d'œuvre, étant parfaitement élaboré. J'en ai fait présent au Sultan Achmet, de sorte que cette pièce est aujourd'hui l'admiration & la vénération de tous les Grands de la Porte. On a donné

né trop de descriptions de la Mecque, de Médine & de toutes les cérémonies que les Turcs observent dans ce pèlerinage, pour vouloir répéter ou copier les Auteurs. D'ailleurs ces sortes de détails paroissent si ennuyans aux Lecteurs, que j'ai cru les obliger en retranchant de mes Mémoires toute description de Ville & de Pais.

Après avoir réglé mes affaires avec le Check & pris de justes mesures pour conserver au Grand Seigneur les places conquises, il me congédia à la manière accoutumée & me donna, pour me dédommager de mes présens, un nombre infini de bénédictions & quelques Reliques du saint Prophète. Ces Reliques consistoient en quelques lambeaux de la vieille tente du Check & d'un tapis qui avoit reposé sur le Mausolée du Prophète : & comme je n'ai jamais fait beaucoup de cas d'aucune Relique, je distribuai ce riche présent à mes Spahis & aux principaux Turcs de mon escorte. Ensuite nous reprîmes la route de Crac, où j'arrivai en parfaite santé & presque sans chagrin.

Il est assuré qu'il arrive souvent qu'une certaine disposition d'esprit est un présage qui annonce un bonheur, ou un malheur qui doit arriver. Depuis près de deux ans

&

& demi je n'avois ressenti que de fâcheuses idées qui altéroient ma santé & m'empêchoient de goûter aucune satisfaction. Mon humeur noire, ma mélancolie me quittent tout à coup, la joye s'empare de mon ame sans que je puisse en discerner le motif. Un certain contentement intérieur se fait sentir subitement dans mes sens & me rend d'une gayeté inconcevable. Justiniani, surpris d'un pareil changement ne savoit que penser; il se figuroit que j'avois reçu quelques nouvelles agréables que je voulois lui cacher. Cependant elles n'arrivèrent que plus de huit jours après cette espèce de crise.

Je reçois donc un ordre exprès de me rendre à la Porte le plutôt qu'il me seroit possible. Le Sultan me faisoit seulement assurer de la continuation de sa bienveillance, mais le Kaimakan m'écrivoit bien d'autres circonstances, & ces circonstances-là me réjouirent infiniment. Je crus dès ce moment que tous les malheurs de ma vie alloient se terminer entièrement. Oui, je me persuadai que je touchois à la fin de mes tristes jours. Je me retirai quelques momens pour donner toutes mes pensées à ma chère Salviati. On m'apprenoit qu'elle devoit bientôt arriver à Constantinople, que

le Sultan avoit envoyé des ordres à l'Aga de la Canée, où une galère Maltoise l'avoit transportée, de lui faire les mêmes honneurs qu'à une Sultane, & de lui donner une forte escorte afin de passer en sûreté à la Porte. Il me marquoit encore que mon ennemi l'Aga des Janissaires avoit été immolé au juste ressentiment d'Achmet; que pendant le court règne de Soliman, il avoit obtenu un Festa pour me faire étrangler, mais qu'il n'avoit pu en venir à l'exécution, qu'Achmet l'avoit non seulement révoqué, mais encore déposé le Muphti qui avoit eu la condescendance de le signer.

Ayant fait part de ces favorables nouvelles à Justiniani & aux principaux Officiers, on célébra en action de grâces de la victoire que j'avois remportée sur mes ennemis, une réjouissance publique qui dura huit jours: ces sortes de fêtes s'appellent chés les Turcs un *Zineh*. En voici une idée qui assurément ne déplaira pas au Lecteur.

Dès que j'eus expédié les ordres nécessaires pour cette réjouissance, le Crieur publia la fête de rue en rue; ensuite toutes les troupes assemblées devant mon hôtel l'annoncèrent par dix ou douze décharges tant de la mousquetterie que du canon qu'on avoit placé devant la porte, de distance en di-

distance. Le lendemain on arbora sur les Minarets des Mosquées & sur les clochers des Eglises Chrétiennes des étendarts de diverses couleurs, & sur la terrasse du palais que j'habitois, l'étendart de Pacha à trois queues, avec mes armes, & plusieurs ingénieuses devises à ma louange & à celle de mon Epouse. C'est à la reconnoissance du Chevalier Justiniani que je fus redevable de ces devises; & comme il étoit encore bon Ingénieur, il en parut d'autres si singulières dans un feu d'artifice qu'il avoit inventé & fait exécuter par les Allemands, que je dus assurément lui en avoir obligation.

Dès le premier jour, tous les Habitans de la ville étendirent par les rues & devant leurs portes ce qu'ils avoient de plus précieux, de même que dans tous les Kans & dans tous les Bazars, où l'on voyoit tout ce qu'il y a de plus rare dans l'Arabie & dans la Perse, soit en tapis, soit en autres marchandises.

Tout le long des portes de ces Kans, qui ont beaucoup d'enfoncement, étoit placée une grande quantité de lumières, de chandeliers & de lampes dans lesquelles on avoit mis des arômes & des gommes qui embaumoient l'air: elles étoient rangées par étages & faisoient un effet très agréable. Les

rues étoient jonchées de fleurs, & devant la place de mon palais on avoit élevé un théâtre ou une estrade en forme de trône où je devois recevoir les hommages des Citoyens. Les deux cours de la maison du Gouvernement furent remplies d'un nombre de ces beaux arbres rares qui croissent en Arabie. Il y en avoit plus de dix mille partagés en allées qui formoient une espèce de forêt, & dont l'odeur suave se répandoit dans les airs.

Après que tout fut préparé, les Officiers Turcs selon leur rang vinrent me rendre leurs hommages : ensuite, les Prêtres Chrétiens ; enfin tous les Corps de métiers, de sorte que je donnois trois heures d'audience chaque jour ; & chaque Corps apportoit son présent. C'est là que je connus jusqu'où l'amour du peuple pour son Souverain peut aller. En effet, je ne crois pas que cent chameaux eussent pu porter les présens que je reçus pendant les huit jours que la fête dura, tant en parfums qu'en autres choses précieuses que produisent les Arabies. Mais ce qui m'étonna, ce fut de trouver parmi les présens pour plus de cinquante mille sequins de pierreries de toutes les espèces, & un superbe collier de trente grosses perles fines qui a été estimé vingt mille piastras. Ce qu'il

qu'il y avoit d'extraordinaire, c'est que la bienfaisance ne me permettoit pas de rien refuser. On auroit pris ce refus pour une insulte, & pour une marque de mon inimitié. On trouva dans l'inventaire qui fut fait de ces présens près de trois cens livres de baume de la Mecque, & plus de huit cens livres de parfums très précieux: on peut juger du reste par cette circonstance.

On dressa des tables par tout dans les rues & dans les places où tout étoit en profusion: rien n'y manquoit que le vin, ayant expressément défendu cette liqueur à cause des suites qui en auroient pu arriver. Aussi ne se passa-t-il aucun désordre. On ne s'occupa pendant les huit jours & les huit nuits qu'à chanter, à danser & à faire bonne chère.

Le dernier jour de la fête je fis assembler mon Divan que j'avois composé des principaux Officiers de mon armée, & de ceux que j'avois établis pour la Justice & pour la Police, afin de mettre ordre à la sûreté de mon Gouvernement avant mon départ. Je nommai huit Spahis pour être Gouverneurs tant de Crac que des autres places, en leur donnant à chacun un Corps de troupes, tant pour leur garde, que pour en instruire d'autres dans l'Art Militaire. Je les fis partir

des l'instant pour leurs postes , & je laissai au Gouverneur de Crac deux Compagnies de Cavalerie bien disciplinées avec mille hommes , entre lesquels il y en avoit deux cens très instruits dans tous les exercices militaires. Je lui formai un Conseil ou Divan dont le premier Iman que je qualifiai du nom de Muphti étoit le Chef , & devoit juger de toutes les affaires civiles en dernier ressort , & le Gouverneur des causes militaires ; mais il ne pouvoit imposer aucune taxe , ni faire d'ordonnances , ni entreprendre aucune expédition sans le consentement du Divan. Chaque Gouverneur avoit aussi un Conseil , mais subordonné à celui de Crac.

Après avoir tout réglé , j'ordonnai à mes Officiers Suisses & Allemands de se tenir prêts à marcher le premier jour de la Lune du Ramadan. Mon escorte étoit composée de dix-huit cens hommes qui me restoient de ma petite armée , & de quinze cens autres que j'avois pris en cas de besoin , afin de garnir les postes utiles dans la Haute Arabie que j'avois dessein de traverser jusqu'à Pétra , où j'avois résolu d'établir encore un Conseil pour gouverner toute la Partie supérieure.

Le jour de mon départ fut assurément
pour

pour moi un jour de triomphe. Jamais mon amour propre n'a été plus flatté : les larmes, les soupirs, & les regrets des Citoyens de Crac furent des preuves assurées de leur amour pour ma personne. Je suis persuadé que le plus grand de tous les éloges est lorsque le peuple pleure notre perte comme on pleure celle d'un ami tendre, d'un père, ou d'un bienfaiteur. Plus de six mille Habitans voulurent malgré moi m'accompagner jusqu'à Pétra ; mes prières, & mes remontrances furent inutiles ; il fallut leur accorder , disoient - ils, cette nouvelle marque de mon amitié.

On doit juger que nous essuyâmes bien des fatigues pour traverser un pais aussi aride & aussi rempli de montagnes & de rochers. Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel une contrée plus rude. Ajoûtés à cela des chaleurs horribles, & les sables ardents qui brûloient toutes les chaussûres des hommes & estropioient les piés des bêtes de charge. Il en fallut abandonner un grand nombre : cependant malgré la stérilité de cette partie de l'Arabie, nous trouvions du bétail en abondance, du gibier en profusion, de très bonne eau, & assez de bois pour faire la cuisine, de sorte que sans l'excessive chaleur nous n'aurions pas été tout à

fait à plaindre. Nous ne marchâmes que la nuit, en faisant battre continuellement les tambours, pour éloigner les bêtes féroces & les serpens monstueux dont ces montagnes sont remplies.

Enfin, après quarante jours de cette pénible marche nous arrivâmes à Pétra, où je séjournai six semaines, tant pour me reposer, que pour donner des ordres nécessaires, afin d'exécuter le projet que j'avois formé.

Dés que j'eus établi un Conseil, & mis ordre à la sûreté de cette partie supérieure de mon Gouvernement, je laissai dans cette ville toutes les troupes qui m'avoient suivi, & ne pris avec moi que deux cens Cavaliers & cent hommes de pié pour conduire les chameaux & autres bêtes de charge. Le desir que j'avois eu toute ma vie de voir Jérusalem se réveilla, & m'engagea à visiter ces saints lieux. Peut-être, dis-je, ne trouverai-je jamais une occasion si favorable. Le Chevalier Justiniani fut charmé de mon dessein, il m'en témoigna sa reconnoissance par des démonstrations assez vives. Ce fut alors que je lui développai mon cœur & que je lui déclarai que je n'avois jamais embrassé le Mahométisme. Cette confiance le toucha, & comme tous les Italiens
sont

font fort bigots, il ne put s'empêcher de faire mille singeries usitées parmi cette nation, afin de rendre grâces au Ciel de m'avoir préservé d'une démarche, disoit-il, si pernicieuse à mon ame.

Pour passer à Jérusalem, il falloit traverser le Jourdain, & ce fut là une difficulté assez considérable, il étoit alors trop enflé pour pouvoir trouver un gué. Mes Allemands firent construire des radeaux, & pendant qu'on s'occupa à faire passer les bagages, j'allai avec Justiniani & quelques autres examiner le rivage de la Mer Morte, mais l'odeur de soufre & de bitume m'en parut si forte qu'à peine y demurai-je un quart d'heure.

Les gens du pais assûrent que cette mer est un gouffre sans fond & qu'on peut de là descendre dans l'enfer où ces villes malheureuses furent englouties. Cette pensée est trop ridicule, pour être adoptée. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que rien ne surnage sur la superficie; le bois, la paille & autres choses légères s'engloutissent dans l'instant. Ensuite un Moine Grec qui étoit nôtre guide nous conduisit à la statue de la femme de Loth changée en sel, ou soit disant telle, car je ne distinguai pas que cette prétendue statue eût une ombre de figure hu-

maine, & je me persuadai que c'étoit une fourberie des Moines Grecs qui pour en imposer à la crédule populace, mettent par tout du merveilleux, & ont substitué cette masse informe pour la vraie figure de la femme de ce Patriarche. Cette espèce de statue me parut plutôt une pierre dure & brute que du sel, & je serois assés du sentiment d'un Savant moderne qui prétend que la métamorphose de la femme de Loth doit s'entendre dans un sens figuré & non littéralement, & que les termes de l'Ecriture signifient simplement l'immobilité & le saisissement d'une personne accablée & surprise par une action effrayante & imprévue, de sorte que selon lui on ne doit point entendre ce changement d'une conversion effective en sel. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien remarqué d'extraordinaire dans cette prétendue figure de la femme de Loth.

Parvenu à une journée de Jerusaleem, j'envoyai au Pacha un Exprès pour lui annoncer mon arrivée. Aussi-tôt il monte à cheval, & vient à la tête d'un Corps considérable de Spahis me joindre à trois lieues de la ville. L'ayant apperçu, je fis ranger mon escorte en ordre de bataille, lui fis faire l'exercice & plusieurs salves, dont le Pacha fut charmé. J'ordonnai qu'on dressât les tentes
de

de mon petit camp aux environs de la ville , & ne pris avec moi que Justiniani , les Suisses & les Allemands. Le Pacha me logea superbement , & me régala à la Turque avec une grande magnificence ; & comme il n'étoit pas rigide observateur de l'Alcoran , nous eûmes des vins exquis qui me dédommagèrent de l'abstinence que j'avois été obligé de faire pendant ma route.

Il est difficile d'envisager cette ville infortunée , sans gémir sur la triste décadence où elle est tombée. On ne voit dans ses environs & dans son enceinte que de tristes débris de son ancienne splendeur. C'est pour ainsi dire , un monceau de ruines ; l'ordre & la Police y sont aussi négligés que les édifices. Les Turcs éloignés de la Cour agissent plutôt en Tyrans qu'en Maîtres. Les Officiers rongés par un fardide intérêt accablent les Chrétiens d'impôts & de vexations.

Je voulus visiter le prétendu Mont de Calvaire, si respecté dans le Christianisme. Je dis *le prétendu* Mont de Calvaire, car je suis persuadé que la montagne à laquelle on attribue aujourd'hui ce nom, n'est point celle où le Christ a souffert la mort ignominieuse de la croix. Le vrai Mont de Calvaire est hors de l'enceinte de cette ville.

Les

Les Turcs font si persuadés de cette vérité qu'ils se moquent de la dévotion que les Chrétiens font paroître pour celui-ci ; ce qu'ils ne feroient pas assurément, parce qu'ils ont une grande vénération pour le Législateur des Chrétiens ; & quoiqu'ils croient que ce n'est point sa personne , mais une espèce de fantôme substitué en sa place que les Juifs crucifièrent , cette action infame les a tellement indisposés contre eux qu'ils ne les envisagent qu'avec horreur. Ils les obligent même à porter dans tout leur Empire des marques flétrissantes de cette insigne perfidie , en ne leur permettant de se servir que d'habillemens noirs , couleur qui est parmi eux une marque d'opprobre & de flétrissure , & dont ils punissent les plus coupables de leurs Esclaves. Il est donc assuré que s'ils avoient une connoissance certaine du vrai Mont de Calvaire , ils auroient un grand respect pour ce lieu.

Quoi qu'il en soit on n'y voit rien qui puisse démontrer cette vérité , ni de très remarquable , rien enfin qui puisse exciter la piété d'un Chrétien élevé au dessus des préjugés de la populace. Le concours extraordinaire d'un nombre de Chrétiens , partagés en diverses Sectes & opinions , y cause trop de desordres & de confusion pour inspirer

spirer de la dévotion. Ils profanent presque tous ce prétendu lieu saint par mille superstitions ridicules & grossières , qui tiennent plus de l'idolatrie que du Christianisme.

Les Turcs, se moquent, il est vrai, de cette piété outrée. Cependant ils profitent de leur crédulité pour en retirer des sommes immenses. On ne peut guères faire attention sur la conduite des uns & des autres sans sentir une juste indignation & sans s'écrier, quelle cruelle tyrannie! quelle étrange dévotion! A peine voulus-je demeurer six jours à Jerusalem. Outre la vive impatience qui me tourmentoit d'arriver à Constantinople, j'étois si scandalisé des Turcs & des Chrêtiens, qu'il me fut impossible de pouvoir y séjourner davantage.

Je quittai cette ville en pleurant sur elle & me rendis en diligence à Alep. L'Aga qui m'attendoit de jour en jour avec beaucoup d'impatience, entra dans des transports de joye inexprimables, lorsqu'il apprit mon arrivée. Il vient à toute bride hors de la ville, descend de cheval, me saute au cou, m'embrasse, & arrose mon visage de ses larmes. Aussi étions-nous liés par une amitié sincère depuis longtems. Je l'avois con-

nu

nubien des années avant ma retraite en Turs-
 quie. A peine me donna-t-il un instant
 pour répondre aux tendres marques de son
 amitié. Tenés, me dit-il, avec un empref-
 sement qui marquoit une satisfaction infinie,
 lisés ces lettres, elles vous apprendront des
 nouvelles si consolantes, que je crains que
 tout vôtre grand courage ne puisse pas les
 soutenir. Ensuite sans me donner encore le
 tems de les ouvrir, il me fait un détail circon-
 stancié des infortunes que mon Epouse avoit
 essuyées, & cela avec un enthousiasme si ex-
 traordinaire que j'eus toutes les peines du
 monde à l'interrompre pour lui faire quel-
 ques questions. Cependant lorsque nous fû-
 mes dans sa maison, il fut obligé de me quit-
 ter pour aller donner des ordres au repas
 qu'il faisoit préparer. Je saisis donc cet instant
 pour lire mes lettres. Celle de ma chère
 Salviati m'informoit de toutes ses aventures,
 depuis sa sortie de Venise jusqu'à son arri-
 vée à Constantinople. Les expressions tou-
 chantes dont elle se servoit pour peindre les
 rigueurs de l'absence me firent de cruelles
 impressions. Les autres lettres renfer-
 moient des preuves incontestables de son in-
 nocence. C'étoient celles des deux Nobles
 Vénitiens mes amis.

L'incertitude où j'avois été jusqu'alors

tou-

touchant les calomnies de l'infame Barnetti ne m'avoit laissé aucun repos. Il est vrai que la lettre du Kaïmakan que je reçus à Crac soulagea ma douleur. Cependant ma joye n'étoit qu'imparfaite, mais les preuves convaincantes des Seigneurs Vénitiens ne me permirent plus d'être dans l'incertitude. Une joye trop excessive succéda tout à coup à cette incertitude, & cette joye vive fit une si étrange révolution dans mes sens qu'une fièvre très aiguë m'attaqua presque dans le moment.

Néanmoins malgré un rude frisson, qui me travailloit déjà depuis deux heures, j'avois donné des ordres pour qu'on se tint prêt à partir lorsque le soleil seroit sur la fin de sa course; mais il fallut bien vite se désister de cette résolution. La fièvre me gagne insensiblement, mes forces déjà épuisées succombent à son ardeur, de sorte qu'à l'heure marquée pour le départ j'entrai dans un transport si violent que sans le Chevalier Justiniani & les deux Suisses, je me serois précipité dans un réservoir profond qui étoit au dessous des fenêtres de la chambre qu'on m'avoit fait préparer. Ce transport ayant duré près de quatorze heures, jen fus tellement épuisé qu'à peine donnois-je quelques signes de vie, & il est assuré que je ne
dois

dois ma conservation qu'aux soins de Justiniani, des Suisses & du Pacha qui ne me quittèrent pas d'un instant pendant quinze jours & quinze nuits. Alors mes forces commencèrent à revenir de jour à autre, ce qui me mit en état de fixer mon départ.

Pendant ma convalescence j'exhortai le Chevalier à s'en retourner à Malte. Je l'avois largement dédommagé des pertes qu'il avoit effuyées depuis sa sortie de cette Isle; car j'étois persuadé, qu'il possédoit par mes bienfaits, tant en argent qu'en marchandises de prix plus de vingt mille sequins, mais il s'opiniâtra à me suivre jusqu'à Constantinople.

Les bontés excessives, me dit-il, dont vous m'avez comme accablé veulent-elles que je vous abandonne? sur tout dans l'état languissant où vous vous trouvez. Quoi! laisser un ami si généreux sans l'avoir accompagné jusques dans sa maison, & lorsqu'il peut avoir besoin de quelque secours. Non, non, aimable Comte, connoissés mieux Justiniani. Je partirai avec vous, je serai témoin de votre bonheur; je verrai cette illustre Héroïne dont on exalte le courage & la vertu avec tant de justice? je participerai au plaisir de cette tendre réunion avant que de me séparer d'un ami,
d'un

d'un bienfaiteur pour lequel je sacrifierois mille vies, si elles étoient en mon pouvoir. Le Chevalier me tint ce discours d'un ton si plein d'amitié que je n'osai combattre davantage sa résolution.

A peine eus-je consenti au dessein qu'il avoit formé de m'accompagner à Constantinople, qu'il alla faire un voyage à Alexandrette, port de mer peu éloigné d'Alep; J'ignorois quel étoit son dessein, mais son retour me l'apprit : c'étoit pour retirer des fers un de ses amis, aussi Chevalier de Malte, qui avoit eu le malheur de tomber depuis environ un an entre les mains d'un Pirate cruel, qui s'empara par stratagème de son brigantin dans le Golfe de Samos, & qui le vendit ensuite à un Renégat Italien qui faisoit sa résidence à Alexandrette.

Ce jeune Chevalier informé par Justiniani que j'étois à Alep vint me saluer, & me prier avec instance de lui permettre de me suivre à Constantinople, afin de pouvoir retourner à Malte avec son ami. Sensible à mes honnêtetés & à ma manière d'agir, il exalta infiniment la vertu & les rares qualités de mon Epouse; me dit qu'il l'avoit vue à Malte, me raconta toutes les indignités que le Commandeur D.... avoit exercées à son égard, la générosité du Chevalier de

Souvré; mais, ajouta-t-il, l'infortuné de Souvré est dans les fers à Alger. Sa galère a été enlevée par un Corsaire de cette ville, huit jours après sa sortie de la Canée où il avoit conduit vôtre illustre Epouse; & il a fallu que la valeur ait cédé à la force. Cependant il auroit échapé sans un coup de canon qui lui emporta un bras.

J'avoue que cette nouvelle m'affligea, je plains de toute mon ame le malheur d'un homme de ce mérite, & je résolus de le tirer de l'esclavage. Je me flattai que le Sultan Achmet ne me refuseroit pas la grace de le faire redemander à la République d'Alger. Mes idées à ce sujet ne furent point fausses. Justiniani sensiblement affligé du malheur du Chevalier de Souvré ne put retenir ses larmes. Il étoit son ami intime, il m'assura que si j'étois écouté du Sultan, comme il n'en doutoit point, il avoit résolu de faire le voyage d'Alger avec l'Emissaire qui porteroit les ordres de la Porte. Tous ces projets s'exécutèrent heureusement comme je le dirai dans peu.

Mes gens ayant tout disposé pour mon départ, nous nous mîmes en route & marchâmes sans presque nous reposer jusqu'à Burse. Je pris encore les bains dans cette Ville

Ville pendant huit jours , & ces bains réta-
 blirent entièrement ma santé. Le Gouver-
 neur d'Alep avoit envoyé un Exprès à mon
 Epouse à mon insçu , afin de l'informer de
 ma maladie. Je rencontrai cet homme à
 Hursé , & j'appris de lui que ma chère Sal-
 mati étoit dans de cruelles allarmes : ce qui
 me déterminâ à faire beaucoup de diligence.
 Je laissai les trois quarts de mon escorte a-
 vec les bagages , afin d'arriver plutôt. Dès
 que j'eus atteint les hauteurs des environs
 de la Chalcédoine , il me prit tout à coup
 un palpitemment de cœur qui m'obligea à des-
 cendre de cheval & à me reposer près de
 deux heures. Enfin j'arrive à Scutari , &
 passe à l'instant à Constantinople. L'Exprès
 envoyé d'Alep m'avoit si bien indiqué la
 maison où elle demeurait que je n'eus pas
 besoin de guide , quoiqu'il fût déjà deux
 heures de nuit. Ciel ! dans quels transports
 de joye n'entrai-je pas lorsque cette chère
 Epouse toute en larmes vint se jeter entre
 mes bras. Je laisse au Lecteur à juger de
 ma satisfaction ; & comme cette digne Epou-
 se a fait un récit fidèle de cette entrevue
 en racontant ses aventures , il est inutile de
 le répéter. D'ailleurs , il seroit impossible
 de bien exprimer les tendres mouvemens
 que mon cœur ressentit dans ce jour heureux ,

à cet instant , dis-je, après lequel je soupirois sans cesse depuis plus de cinq ans.

Parvenu enfin au terme de mes desirs, après avoir essuié tout ce que l'absence a de plus rigoureux , je donnai quelques heures à mon tendre amour , & fis savoir au Sultan mon arrivée. Achmet impatient de m'entretenir m'envoia chercher le lendemain à onze heures du soir. A peine m'eut-il aperçu qu'il s'écria, je te revois donc encore , Pacha de Bonneval , & dans une situation à pouvoir te donner des marques de ma bienveillance. Ensuite il me fit un long détail de la trahison de l'Aga des Janissaires, & de la Sultane Validé, & de quelle manière on l'avoit culbuté du thrône. Il prononça ces dernières paroles avec une confusion & un trouble qui me firent sentir que cette catastrophe avoit absolument dérangé sa santé & altéré son repos.

Ensuite je lui rendis compte de ma conduite depuis mon départ de la Porte , & comme j'avois dressé un Journal exact , il le trouva si à son gré, qu'il voulut qu'on en fit la lecture au Divan. Avant que de me congédier , il me dit qu'il m'avoit destiné pour commander son armée en Perse , & qu'il me donneroit une audience publique dans huit jours , après laquelle on assembleroit

voit un Divan général pour régler mes appointemens qui devoient être augmentés considérablement ; mais , dit-il , je te verrai encore avant ton audience publique : ensuite il me congédia.

Après cette entrevue secrète du Sultan, je fis des réflexions , & ces réflexions - là n'étoient point d'aller en Perse , ni d'avoir aucune part dans les affaires de cette guerre. Ma santé étoit trop altérée , d'ailleurs je n'aurois pu me séparer sitôt de cette Epouse chérie. Les malheurs qu'elle avoit essuyés m'étoient trop sensibles pour l'exposer à de nouvelles disgrâces , & pour l'abandonner dans un pays où elle n'avoit aucune habitude.

Comme je n'avois point encore vu le Grand Visir , je n'osai rendre visite au Kaï-makan ; car il faut se conduire avec une extrême circonspection dans cette Cour. Il n'est pas permis, lorsqu'on arrive de quelque commission importante , de visiter aucune personne avant que d'avoir rendu compte de sa conduite au Premier Ministre ; mais ce cher ami se rendit incognito, la troisième nuit après mon arrivée , dans la maison où je logeois , & sa tendresse lui fit franchir les règles de la bienséance. Nôtre entrevue eut encore quelque chose de tendre & de touchant ;

car j'avoueraï qu'après ma chère *Salvati* personne ne m'étoit si cher que ce généreux Gouverneur. Je lui fis part du sujet de l'entretien d'Achmet, & sur tout de la proposition qu'il m'avoit faite de m'envoyer en Perse pour commander ses troupes.

Gardés vous bien, me répondit-il avec vivacité, d'accepter une pareille commission, ni aucun emploi dans cette guerre, quel qu'il puisse être. Autrement vôtre perte est assurée; nos armes y feront malheureuses. Fussiez-vous un Hercule, un Alexandre, vous échoueriez dans toutes vos entreprises. On vous laisseroit manquer des choses les plus nécessaires. On feroit revolter les Soldats, on vous accuseroit de trahison; vous seriez responsable de tous les échecs qui arriveroient. Ne vous êtes-vous pas aperçu que la catastrophe d'Achmet a entièrement dérangé sa santé, qu'il est hors d'état de pouvoir conduire les rênes de son Empire; en un mot qu'il est sur la fin de sa course, & que la Parque ne lui file plus qu'à regret des jours languissans. Le Grand Visir, le Séraskier & le Bostangi-Bachi se sont unis ensemble pour inspirer cette guerre, afin de se rendre les maîtres du Gouvernement. Leur but n'est que de sacrifier les troupes en les occupant. Ils ont reçu des présens considéra-

dérables de Perse : en un mot ils trahissent le Sultan pour parvenir à leurs fins. Je ne doute pas même que ces trois Officiers ne vous proposent le commandement des troupes ; mais tenés ferme à le refuser. Vous avés plusieurs prétextes pour vous en dispenser, vôte âge, vôte santé, le peu de connoissance que vous avés du pais. J'appuyérai vos raisons de tout mon pouvoir , & je formerai en vôte faveur un parti assés puissant pour vous exempter d'aller à la guerre contre les Perses.

Les raisons du Kaïmakan étoient trop sensées & trop conformes à mes idées pour ne pas les embrasser avec chaleur. Ce sage ami fit tant d'efforts qu'on me laissa tranquille. Ainsi c'est sans beaucoup de raison qu'on m'a fait postuler un emploi dans l'armée de Perse. Ce n'est donc point la jalousie des Officiers Turcs, ni les discours que l'Auteur de mes prétendus Mémoires leur prête , qui rendirent inutiles mes sollicitations & celles de mes amis pour avoir de l'occupation dans cette guerre. Ce fut un constant refus de ma part que j'appuyai des raisons solides du Kaïmakan , lorsque je parus au Divan.

Le lendemain de mon arrivée à Constantinople j'avois ordonné de préparer ma mai-

son située sur le Bosphore. Tout mon monde campoit sous des tentes aux environs de Seutari. Je fis incorporer tous les Soldats parmi les Spahis & les Janissaires , congédiai ceux qui m'étoient inutiles , & formai ma maison de septante Esclaves, tant hommes que femmes. Je fis les deux Suisses & les huit Allemands dont j'étois parfaitement content , les principaux Officiers de mon domestique , & au bout de quatre jours nous allâmes occuper cette charmante solitude. Justiniani & l'autre Chevalier son ami étoient allés loger chés le Baile de Venise, parce que je ne pus leur donner des chambres dans la maison où étoit mon Epouse ; mais dès que je fus dans la mienne , je leur fis préparer à chacun un appartement. C'est alors qu'ils virent mon Epouse , & qu'ils lui racontèrent le malheur qui étoit arrivé au Chevalier de Souvré. Le souvenir de cet ami généreux , & son infortune arrachèrent de ses yeux un torrent de larmes. Cher Comte , s'écria-t-elle , refuserés-vous vôte crédit pour délivrer des fers un homme à qui j'ai tant d'obligation , & qui n'a éprouvé de fatales disgraces que pour me secourir ? Non , vôte cœur est trop bien placé pour ne vous pas intéresser à une personne qui me doit être si chère. J'ai déjà , répondis-je , ébauché sa délivrance ;

vrance ; le Sultan m'a promis d'envoyer à Alger ; à la première audience secrète j'insisterai sur cet article avec toute l'ardeur que vous pouvés desirer ; mais j'ai conçu une idée ; écrivés à la Sultane favorite qui vous a offert ses services , afin de me seconder : ce qu'elle fit aussi-tôt.

La Sultane en parla à Achmet , de sorte qu'il m'envoya chercher la sixième nuit , pour me dire qu'après mon audience publique , il feroit partir deux galères avec deux Chiaoux pour Alger : ce qui fut exécuté au grand contentement de ma chère Salviati. Les deux Chevaliers profitèrent de cette occasion pour passer à Malte , ayant ordonné aux Reis des galères d'y toucher , pour présenter de ma part au Grand Maître un présent considérable que je lui envoyai , afin de reconnoître les honnêtetés qu'il avoit faites à mon Epouse. Les deux Chevaliers ravis de cette nouvelle se disposèrent au départ & à m'accompagner à l'audience publique qui avoit été fixée. Tout se passa dans cette seconde audience comme dans la première , excepté que j'y fus accompagné par un nombreux cortége , qui vint me prendre à Scutari. Dès qu'on eut passé le Bosphore , une Compagnie de Spahis commença la marche , ensuite marchaient

les présens que j'avois destinés pour le Grand Seigneur. Ces présens consistoient dans les plus précieux aromates de l'Arabie, en vint-huit chevaux Arabes d'une grande beauté ; ensuite suivoit la petite Mosquée d'albâtre dont le petit dôme étoit enrichi de trente belles pierres fines. Le tombeau de Mahomet fit l'admiration de tout le monde, & valut au Sculpteur une Compagnie de Saphis ; & comme on reconnut par les Mémoires que j'avois dressés , & qui furent lus au Divan, la bravoure des deux Suisses & des sept autres Allemands, on leur donna de l'emploi dans le Corps des Janissaires, avec une pension de mille aspres par jour à chacun.

Le Divan après avoir donné de grands éloges à ma conduite augmenta mes appointemens, & les fixa à cinquante mille aspres par jour. Ensuite on me fit un don de trente bourses qui montoient à la somme de quinze mille piastras, & ces bourses me furent envoyées le lendemain avec un cheval du Serrail. Il n'étoit pas à la vérité des plus fins, mais en récompense il y avoit sur la bride & sur la selle un nombre infini de pierreries. Les Chevaliers de Malte eurent chacun une veste superbe. On ne me fit aucune proposition dans cette audience

toul-

touchant la guerre de Perse , ce ne fut qu'environ trois mois après ; mais comme j'avois prévenu le Sultan & qu'il avoit approuvé mes raisons , il donna des ordres secrets au Grand Visir de me laisser tranquille , de sorte qu'il se rangea de mon parti qui triompha de l'autre dans cette occasion.

Après mon audience publique , j'envoyai encore divers présens au Grand Visir & aux principaux Seigneurs de la Porte. On doit juger que le Kaïmakan ne fut point oublié , mais persuadé de son desintéressement & qu'il préféreroit mon amitié à toute autre chose , je ne lui en envoyai que de médiocres. C'est une preuve certaine qu'on est ami sincère quand on traite les gens de cette manière.

Mon Epouse de son côté en fit à la Sultane favorite & à quelques autres Dames , de sorte que tout ce que j'avois apporté d'Arabie se trouva presque absorbé dans l'espace de quinze jours. Mais c'est l'usage dans ce pais , il faut que les présens circulent , sans quoi on perd bientôt son crédit & l'estime qu'on a conçue pour vous.

Le départ de Justiniani me causa un sensible regret : c'étoit un parfaitement honnête homme , plein de mérite & de belles qualités. Il avoit dans le cœur & dans l'esprit

prit un mélange de douceur & de force qui me l'avoit rendu très cher , il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis. Il ne faut point dire *si amis y a* ; car il est certain qu'il y en a , & beaucoup ; mais ce qui les fait croire si rares , c'est la plainte générale qu'on en fait , & fort souvent cette plainte est mal fondée. Si je parle ici quelquefois à mon avantage , ce n'est point par un esprit de vanité , mais j'aime si fort la vérité , que quelquefois j'en considère moins la modestie.

Deux jours après que les Chevaliers eurent quitté Constantinople , j'eus encore avec Sa Hauteſſe , une grande conférence où j'appris juſqu'où ſa bienveillance pour moi ſ'étendoit. Il m'informa que dès que mon Epouſe fut arrivée dans cette Ville il avoit fait écrire à la République de Veniſe qu'elle eût à me faire raiſon de l'outrage & des infames calomnies de Barnetti ; qu'on avoit répondu à l'Ambaſſadeur que ſes biens avoient été conſiſqués après un arrêt qui le condamnoit à un banniſſement perpétuel ; qu'enfin cet homme & ſa femme ayant voulu paſſer en Sicile , le bâtiment ſur lequel ils étoient avoit été enlevé par un Corſaire d'Alger ; que les Chiaoux devoient les chercher , & les amener à Conſtantinople ,

ple , afin de me les livrer entre les mains & d'en faire une sévère & rigoureuse punition. J'avoue que je fus confus des attentions du complaisant Achmet : une circonstance de cette nature ne pourra se lire sans engager à de sérieuses réflexions sur une bienveillance si marquée ; mais , hélas ! toute cette faveur s'éclipsa avec la vie de ce bon Empereur , & celle du Kaïmakan mon illustre ami. Comme je ne touche pas encore à ces tristes événemens , il faut en reculer le récit autant qu'il me sera possible.

Voilà quelle fut la situation de ma fortune jusques vers l'année 1729. Je menois une vie assez oisive , mais tranquille , car dès que j'eus reçu & rendu les visites que la bienfaisance exige , je me concentrai dans ma solitude comme avant mon départ pour l'Arabie. Je n'en sortois que pour des obligations indispensables , mais aussi je recevois presque tous les jours une compagnie assez nombreuse pour étourdir ma trop grande solitude.

Je ne suis nullement du sentiment de ceux qui disent que la vieillesse est incompatible avec la joye ; je crois qu'ils se trompent. Il y a joye & joye ; celle que j'ai goûtée depuis ma réunion avec mon Epouse est plus solide que celle de ma jeunesse , quoiqu'elle soit
moins

moins bruyante & moins évaporée. J'éprouve que c'est avec juste raison qu'un ancien Philosophe dit, que le discernement est nécessaire à la possession du plaisir. On trouve dans la solitude des agrémens que l'on ne goûte point parmi les agitations de la guerre, & quand on est parvenu à connoître les intrigues & les misères de la Cour, pour peu qu'on les combine avec les charmes & les douceurs de la retraite, on est en état d'être heureux autant qu'on le peut dans le monde.

Cependant malgré un nombre de personnes qui me rendoient visite chaque jour, mon Epouse menoit une vie assés triste. L'usage ne veut pas que l'on introduise les femmes dans la compagnie des Turcs. D'ailleurs leur cérémonial ne convient guères à une Dame Européenne, à cause de l'usage continuel du tabac en fumée ; & c'est, pour ainsi dire, le premier régal que l'on fait servir, après la cérémonie des essences & des parfums.

Il ne venoit chez moi de Francs qu'un ou deux Jésuites, quelques Capucins, & un Ministre Réformé, très honnête homme ; mais ma chère Salviati étoit très prévenue contre tous les Ecclésiastiques en général, sur tout contre les Disciples de Saint Ignace, qu'on

qu'on envisage dans l'Etat Venitien comme des gens pernecieux & avec lesquels on ne peut avoir de commerce sans s'exposer à mille chagrins fâcheux. Je voyois qu'elle souffroit infiniment lorsqu'elle étoit obligée d'entrer avec eux en conversation. C'est ce qui m'engagea à ne la point gêner sur ce point.

Les Dames Turques lui paroissent insupportables : en effet il est difficile qu'une personne vertueuse élevée en Europe & d'une certaine façon , puisse s'accoutumer à leur extérieur guindé & à leur manières effrontées & lascives. Les Dames des Francs, outre qu'elles ont pour la plupart toutes les mêmes manies, ont encore un orgueil ridicule & une sottise vanité qui rebutent , & qui les rendent extrêmement méprisables.

Aucune n'est roturière, quoique femme d'Artisan & de Marchand. Des malheurs imprévus, disent elles, ont obligé leurs ancêtres à se réfugier à Constantinople, & à s'adonner au commerce : voilà le langage des unes. Les autres déclament comme des obsédées contre l'anéantissement du Protestantisme en France, & assurent que sans cela, au lieu d'être les Epouses d'un Orfèvre ou d'un Horloger, elles

elles auroient été Comteſſes , Marquiſes ou Ducheſſes.

Ma chère Salviati avoit trop d'eſprit & de bon ſens pour pouvoir ſupporter de pareilles extravagances. Elle en tourna quelques unes en ridicules. Alors toutes ſe déchainèrent contre elle & ne daignèrent plus l'honorer de leurs viſites : j'en fus très ravi & mon Epouſe extrêmement ſatisfaite. Elle n'avoit donc que le Renégat François qui lui faiſoit paſſer quelques momens agréables. Cet homme , comme je l'ai déjà dit , étoit doué d'un génie cultivé , même ſubtil , enrichi d'une grande lecture , & l'on doit penſer que mon Epouſe , qu'on peut qualifier de ſavante , préféreroit ſa compagnie à celle des femmes de ce païs.

C'eſt ainſi qu'elle paſſa les huit premiers mois de ſon ſéjour à Conſtantinople. Alors il lui arriva une compagnie de ſon goût. On juge déjà que c'eſt le Chevalier de Souvré : on penſe juſte en partie , mais celle de la Signora Barnetti ne lui plut pas moins. Elle la connoiſſoit parfaitement ; elles étoient nées dans le même païs ; mon Epouſe lui avoit de grandes obligations , ayant été miſe à couvert des pourſuites infames de ſon mari , tant par ſes remontrances qu'en la faiſant échaper & ſortir ſecretement de Veniſe. Il eſt

est nécessaire d'entrer dans le détail de cet événement. Déjà depuis cinq mois les deux galères Turques avoient mis en mer pour Malte & Alger. Justiniani à qui les Reis en donnèrent le commandement à ma recommandation, étoit trop impatient de briser les chaînes du Chevalier de Souvré son ami, pour vouloir s'arrêter à Malte. Il fit donc cingler vers Alger en droiture. Dès qu'il eut jetté l'ancre dans le port de cette ville, il se donna tant de mouvemens, qu'il détterra cet infortuné Gentilhomme; & il est assuré que sans sa vigilance & ses soins, le Bey d'Alger n'auroit pu le ravoir, malgré les ordres exacts qu'il avoit donnés à ce sujet.

Ce Chevalier étoit tombé entre les mains d'un Renégat Provençal, le plus grand scélérat de tous les gens de cette espèce, & c'est assurément tout ce qu'on peut dire pour faire son portrait. Ce malheureux connoissoit parfaitement le Chevalier & sa famille. Persuadé qu'il appartenoit à des Seigneurs très opulens, il ne voulut point lui accorder la liberté à moins de vingt mille pistoles. On lui avoit déjà offert quinze mille sequins, somme exorbitante; mais le Renégat tenoit ferme, & maltraitoit d'une manière cruelle ce malheureux de Souvré.

A peine le Renégat eut-il entendu les pro-

Tome II,

E

cla-

clamations du Bey, & les ordres qu'on publia de rendre sous peine de la vie cet Esclave pour lequel il avoit refusé une somme si considérable, qu'il entra dans une rage & un desespoir affreux. Après l'avoir traité d'une manière indigne, il le fit traduire au delà des montagnes chés quelques Maures de sa connoissance. Un Juif découvrit sa retraite par hazard, en allant trafiquer avec ces Maures, qui lui livroient du bétail; & comme Justiniani avoit fait publier par le Crieur public que ceux qui informeroient de sa retraite auroient deux cens sequins de récompense, le Juif lui donna secrètement avis de l'endroit où il étoit. Justiniani charmé de cette agréable découverte courut en instruire les deux Chiaoux qui obtinrent aussitôt des ordres pour se saisir du Renégat qui soutint une rude bastonnade sans avouer qu'il étoit possesseur du Chevalier. Son opiniâtreté étonna le Bey; il envoya chercher le Juif & lui ordonna de se mettre à la tête de cinquante Soldats, afin de les conduire dans l'endroit qu'il avoit désigné.

En effet, on y trouva l'infortuné Chevalier presque nud & occupé à labourer la terre, quoiqu'il n'eût qu'un bras. On lui annonce sa délivrance, & on l'amène à Al-

ger. Justiniani ayant assuré le Bey que c'étoit la personne qu'on cherchoit , & pour laquelle le Grand Seigneur avoit envoyé les galères ; on le remit entre les mains des Chiaoux , & le Renégat fut étranglé dans l'instant , afin de donner des preuves de la soumission qu'on avoit pour les ordres de la Sublime Porte.

Déjà le Signor Barnetti & sa femme étoient sur les galères , & l'on n'avoit pas eu de peine à recouvrer ces deux personnes. Dès que de Souvré eut apperçu Justiniani , il fut transporté d'une joye inexprimable. Il avoit ignoré jusqu'alors à qui il avoit obligation de sa délivrance. Les Emissaires de la Porte qui le tiroient des fers , lui paroissoient de mauvais augure ; il ne pouvoit approfondir la raison pour laquelle Sa Hautesse s'intéressoit pour lui. Ce mystère qui lui sembloit impénétrable ne lui faisoit goûter qu'une joye imparfaite : mais à peine eut-il reconnu son ami , que toute sa crainte se dissipa. Ah ! cher Justiniani , s'écria-t-il , je n'attendois pas moins de votre générosité ; mais par quel bonheur , par quel coup heureux de la fortune ai-je le plaisir de vous revoir ? On m'avoit assuré que vous étiez aussi tombé entre les mains des Turcs.

Justiniani , après les premiers transports

de leur joye réciproque , lui raconta à qu'il devoit sa liberté & la sienne. Ah ! chère Comtesse , dit alors le Chevalier de Souvré , j'oublie tous mes malheurs puisque c'est vòtre main libérale qui brise mes fers. Je vous reverrai donc enfin , mon cœur ne s'est point trompé , il m'a toujours flatté de cette douce espérance , malgré l'état funeste où j'ai été plongé , & malgré mon peu d'espoir qui me la faisoit quelquefois envisager comme une pure chimère.

Ensuite ayant mis en mer, les deux galères allèrent à Malte , tant pour remettre au Grand Maître les présens que je lui envoyois avec la lettre de ma chère Epouse , que pour y débarquer les trois Chevaliers.

Le Grand Maître touché de ma générosité & de ma manière d'agir à l'égard des Chevaliers , fit convoquer un Chapitre où on me donna des éloges infinis. Les Reis des deux galères eurent de riches présens , de même que les Chiaoux. On distribua aux Forçats de l'argent & des rafraichissemens en abondance. Le Chapitre de l'Ordre résolut d'envoyer au Sultan vingt Esclaves Turcs qui se trouvoient alors à Malte , & à mon Epouse pour plus de cent mille écus de joyaux. Le Grand Maître chargea de cette commission le Chevalier de

de Souvré qui avoit demandé avec beaucoup d'instance la permission de passer à Constantinople , uniquement pour me donner des marques de sa reconnoissance ; & comme il étoit fort aimé du Grand Maître , & généralement estimé dans l'Ordre , on lui donna la qualité d'Envoyé extraordinaire de la Religion à la Porte Ottomane , & celle de Commandeur avec la grande Croix. Son voyage fut heureux , étant arrivé à Constantinople sept semaines après avoir quitté Malte.

Cette circonstance paroîtra peut-être suspecte à bien des gens. Eh ! dira-t-on , un Grand Maître de la Religion de St. Jean entrer en liaison avec les Turcs ; un Empereur Ottoman envoyer deux galères exprès pour retirer des fers un Religieux d'un Ordre qui fait l'horreur de tous les Turcs , & après l'anéantissement duquel ils soupirent sans cesse. Voici un cas extraordinaire & tout à fait nouveau ; c'est là un de ces miracles de l'Abbé Paris qui ne peut être cru sans revolter le bon sens. Non , on ne peut l'adopter pour peu qu'on réfléchisse sur cette haine implacable qui a régné entre ces deux Puissances dans tous les tems , & cela sans interruption.

Ici le spéculatif Critique forgera bien des

conjectures qui ne seront pas favorables à la sincérité & à la vérité que j'ai chéries toute ma vie. Cependant comme c'est un fait certain & connu de bien des personnes, & que cet événement m'a fait un honneur infini, j'ai cru être obligé de le rapporter tel qu'il est, afin de chasser du cœur de mes ennemis ces idées flétrissantes que l'Auteur de mes Mémoires supposés auroit pu inspirer au crédule Public. Je ne veux d'autres preuves de ce fait que les lettres du Grand Maître de Malte que je conserve avec soin, & que je puis produire sans craindre qu'elles fassent tort à ma gloire.

L'arrivée du Chevalier de Souvré me causa autant de plaisir qu'à ma chère Epouse. Il seroit difficile de dire qui de nous trois goûta plus de satisfaction; nous parlâmes & pleurâmes tous à la fois, & cette confusion avoit quelque chose de touchant qu'il n'est pas possible d'exprimer. Barnetti & sa femme, les seuls témoins de cette entrevue, fondoient en larmes, & ne pouvoient se contenir: mais les larmes de ces deux personnes étoient produites par des motifs bien différens; celles du mari n'avoient d'autres principes que la honte, le desespoir & la rage; & celles de sa vertueuse femme n'étoient causées que par l'amitié & la tendresse

se qu'elle avoit pour mon Epouse : aussi j'en fis parfaitement la différence.

Je n'avois fait conduire ces deux personnes chés moi que pour les remettre entre les mains de ma chère Salviati ; mais j'étois bien persuadé que cette généreuse Epouse , bien loin de nourrir dans son cœur des sentimens de vengeance contre ce scélérat, n'avoit d'autre but que de lui faire du bien. Elle le traita plutôt en ami qu'en ennemi , elle lui tendit amialement la main & ne lui parla jamais de son indigne procédé ; procédé cependant qui l'avoit exposée à un nombre de malheurs cuisans. Au contraire, elle lui dit mille choses tendres, tant pour le consoler de la perte de ses biens que pour porter son cœur au repentir ; mais comme il est difficile d'apprivoiser un tigre , quelques caresses qu'on lui fasse , & qu'il donne toujours des preuves de sa cruauté, tous les bienfaits dont nous honorâmes cet homme ne servirent qu'à augmenter la haine injuste qu'il avoit conçue contre moi ; & il est certain que sans le Chevalier de Souvré j'aurois été la victime de son cœur corrompu , comme on le verra bientôt.

A l'égard de son Epouse , ma chère Salviati la garda pour lui servir de compagne fidèle : très persuadée de sa vertu , elle lui

jura dès ce moment une amitié éternelle. Cette amitié-là , au lieu de diminuer s'augmente tous les jours , & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'y aura que la mort qui pourra les séparer. Mais détaillons par ordre tout ce qui m'est arrivé jusqu'à la mort du Sultan Achmet.

Après avoir donné deux ou trois jours à l'amitié , je fis avertir Sa Hauteſſe du retour des galères , de l'heureuſe réuſſite des Chiaoux & de la commiſſion dont le Grand Maître de Malte avoit chargé le Chevalier de Souvré. Deux jours après il me donna ordre de le conduire à une audience ſecrete ; car on n'accorde point à la Porte d'audience publique à ces ennemis déclarés des Mahométans. On lui fixa ſimplement un nombre d'aſpres par jour pour ſon entretien. Je puis encore aſſurer que l'Empereur vit avec plaiſir le Chevalier , non comme Ambaſſadeur de l'Ordre , mais comme un ami généreux à qui mon Epouſe avoit de grandes obligations. Il lui fit des careſſes , loua ſa ſageſſe & ſon zèle à protéger l'innocence opprimée , reçut avec bienveillance les préſens du Grand Maître , enſuite nous congédia en me donnant ordre de faire d'exactes recherches parmi les Eſclaves de toutes les Nations , aſſurant qu'il accorderoit la liberté

à tous les Maltois qui se trouveroient à Constantinople, mais nous n'en pûmes découvrir que six.

Le lendemain il fit apporter au Chevalier une très belle veste, une pelisse doublée de martres Syberines & un riche cimenterre dont la poignée étoit garnie de pierres précieuses de diverses couleurs. Après cette cérémonie, nous songeâmes à nous défaire de Barnetti. J'avois obtenu du Sultan sa liberté. Son Epouse ayant refusé opiniâtrément de le suivre, en lui reprochant tous les mauvais traitemens qu'elle en avoit essuyés, je fis donner à ce malheureux deux bons habits & quatre mille sequins pour le mettre en état de s'appliquer au commerce & de relever sa fortune que ses crimes avoient entièrement renversée. Il m'assûra en partant qu'il alloit à Smyrne travailler à se mettre à son aise.

Quand on a tort, disoit-je souvent à son épouse qui me reprochoit trop de grandeur d'ame à l'égard de son mari, quand on a tort, & qu'on l'avoue ingénuement, on ne l'a presque plus; mais quand cette sincérité qui est la marque d'un cœur qui se repent, est accompagnée de fréquentes rechûtes elle perd à la fin tout son mérite. Le repentir sincère ne fait rien négliger pour se

corriger & pour réparer le passé. Le tems nous apprendra si vôtre mari est véritablement contrit de ses crimes; mais j'éprouvai bientôt que son repentir n'étoit rien moins que véritable.

L'ingratitude m'a toujours paru le crime le plus odieux de la société : on doit juger par ce que je viens de rapporter, que maître absolu de la vie de ce scélérat j'aurois pu l'immoler à mon juste ressentiment; cependant bien loin d'avoir écouté la vengeance, non seulement je lui pardonne avec une extrême générosité, mais encore je lui fournis les moyens de se tirer de la misère où ses mauvaises actions l'avoient plongé. Eh! quelle fut la récompense que ce méchant homme me préparoit? il est difficile de la décrire sans sentir de l'indignation.

Déjà six mois s'étoient écoulés depuis sa sortie de chés moi & son prétendu départ pour Smyrne, & je ne songeois absolument plus à Barnetti, lorsque le Chevalier de Souvré me dit avec beaucoup d'inquiétude qu'un Juif de Constantinople l'avoit assuré que cet homme étoit à Scutari depuis plus de deux mois, & qu'il étoit presque certain qu'il rouloit dans sa tête quelque projet funeste contre ma personne. Son Epouse & la mienne qui connoissoient sa malice &

sa

sa perversité, eurent des allarmes extraordinaires. Je ne craignois point d'être attaqué en brave homme ; car outre que je ne sortois jamais sans une suite de vingt à trente domestiques, je me trouvois encore assés de courage & de force pour repousser ses entreprises ; mais je n'étois point à couvert de la perfidie, ni de la trahison. Le Chevalier de Souvré, beaucoup plus inquiet que moi sur ce sujet, s'avisa de faire des visites dans toute la maison sans me rien dire.

Un soir étant descendu dans les caves, je ne fai sous quel prétexte, il entendit un bruit sourd comme de gens qui creusient sous terre. Ayant prêté l'oreille avec beaucoup d'attention, il comprit qu'on minoit sous ma cour & sous l'appartement que j'occupois. Alors sans m'avertir, il prend vingt de mes Domestiques qu'il fait armer de pistolets & de poignards, sort sans bruit à la tête de cette escorte, & parcourt avec des lanternes sourdes les environs de la cour. Après une heure de recherches inutiles, il apperçoit dans la colline une petite ouverture qui paroissoit nouvellement faite. Il y fait entrer deux de mes gens qui l'assurèrent qu'il y avoit du monde. Il en laisse six à l'entrée de la caverne & pénètre avec les autres jusqu'au fond du souterrain qui avoit
déjà

déjà plus de cent piés de profondeur. Il traversoit même presque toute la cour : Il y trouve six hommes qui travailloient avec tant d'attention que mes gens en tuèrent quatre avant que d'avoir été apperçus , & un de ces quatre étoit le scélerat Barnetti. Ils se saisirent des deux autres , & me les amenèrent , lorsque j'étois fort inquiet du Chevalier , ne sachant point la raison pour laquelle il étoit sorti.

Ces deux misérables , effrayés de se voir entre mes mains , avouèrent que Barnetti les avoit engagés par une grosse récompense à miner sous ma maison. Il avoit préparé , disoient-ils , huit barils de poudre afin de me faire sauter ; ce projet devoit être exécuté dans quatre jours : enfin ils convinrent qu'ils travailloient à ce souterrain depuis près de trois mois.

J'avourai ici que toute ma fermeté m'abandonna dans cet instant , & que j'eus peine à concevoir jusqu'où peut aller l'ingratitude & la scélératesse. L'infortunée Barnetti fut si pénétrée de cette nouvelle infamie , qu'elle tomba dans un évanouissement qui dura plus de deux heures , & qui fut suivi d'une dangereuse & longue maladie. Nous passâmes toute cette nuit dans une affliction inconcevable. Ma chère Salviati fut plus
d'un

d'un mois à recouvrer sa tranquillité. Le lendemain je fis traduire chés le Cadi les deux misérables qu'on avoit pris , ils furent empalés quelques jours après. J'avois fait enlever le corps de ce monstre que je fis jeter dans le Canal , afin d'épargner à sa femme, déjà aux abois, l'opprobre qu'elle auroit encore essuyé ; car les trois autres cadavres furent également empalés & exposés sur le pal pendant quinze jours. Voilà quelle fut ma récompense d'avoir sauvé la vie à cet homme , & de l'avoir comblé de bienfaits.

Deux ou trois mois après que le Chevalier de Souvré eut découvert la trahison de Barnetti , il se disposa à retourner à Malte. La seule idée de cette séparation nous rendit extrêmement tristes & troubla tous nos plaisirs. Cependant il ne pouvoit plus différer son départ. Le Grand Maître l'avoit rappelé , ayant absolument besoin de lui pour une négociation importante. Mon Epouse qui l'estimoit infiniment & avec juste raison, avoit été si charmée de le revoir qu'elle ne lui avoit point parlé des disgraces qu'il avoit essuyées à Alger. Elle en voulut un détail & il fallut la satisfaire. Voici ce qu'il nous raconta de son esclavage.

A peine , dit-il , fus-je à trente lieues de
l'Isle

l'Isle de Candie , que j'aperçus un gros vaisseau qui faisoit ses efforts pour me gagner le vent. Je compris aussi-tôt que c'étoit un Algérien. Après m'être préparé au combat , je fis force de voiles , mais je ne pus le joindre que le lendemain. J'ordonnai de mettre pendant la nuit des fanaux à mes hunes , afin qu'il pût me suivre s'il avoit dessein de me combattre. Dès que l'aurore commença à dissiper les ombres de la nuit, je vis le Corsaire environ à une lieue de moi. J'avois regagné le vent , de sorte qu'il m'auroit été facile de l'éviter.

C'étoit un vaisseau de septante canons & de plus de six cens homme d'équipage. Mes forces étoient bien inférieures, cependant je voulus tenter de l'enlever ; mais il évita l'abordage avec tant d'adresse que toute ma manœuvre fut inutile. Un coup de canon ayant donné dans une de mes vergues , je saisis un cordage pour parer sa chute. Dans cet instant un autre coup m'emporte le bras gauche & me jette sur le pont presque sans vie. Cet accident me mit hors d'état de donner mes ordres, & le Corsaire s'empara bientôt de ma galère.

Le Renégat provençal qui commandoit ce vaisseau me fit porter dans sa chambre & me reconnut, quoique couvert de mon sang.

Il m'avoit vu plusieurs fois à Malte , lorsqu'il commandoit un petit bâtiment pour un Marchand de Marseille ; je l'avois même chargé dans deux différens voyages de commissions pour ma famille. Cet homme fit mal ses affaires dans la suite ; on l'accusa même de friponnerie , de sorte qu'il s'étoit réfugié à Alger , afin d'éviter les poursuites. Il y renia le Christianisme , & comme on le connoissoit bon Navigateur , on lui confia le commandement du vaisseau qu'il montoit alors.

Maillard (ainsi s'appelloit le Renégat) eut un soin extrême de ma blessure. Il comprit bien qu'un homme de ma sorte , ne demeureroit pas long-tems dans l'esclavage & qu'il tireroit plus de ma rançon que de cent autres. Aussi fit-il tous ses efforts pour m'avoir en partage. Dès qu'il m'eut en son pouvoir , il me fit porter dans sa maison , & donna des ordres à ses Esclaves & à ses femmes de m'obéir comme à lui-même. Tant de générosité me toucha ; cependant après quelques réflexions , je compris que ce respect & cette attention étoient le dangereux ouvrage de l'intérêt & de l'avarice : mes conjectures ne furent point fausses.

En effet , lorsqu'il vit que mes forces commençoient à se rétablir , il me proposa
d'in-

d'informer mes parens de mon malheur, mais de leur marquer en même tems qu'il ne me relâcheroit point à moins de vingt mille Louis. Vous êtes généreux & je ne suis pas riche, ajoute - t - il. J'ai deviné juste, m'écriai-je avec précipitation; & enflammé de colère, j'avois lu ton indigne avarice dans tes soins empressés à me secourir. Tu as raison, Mail-lard, de me nommer généreux, je me pique de l'être; je t'exhorte à m'imiter, & si tu ne suis mes conseils, je trouverai des moyens de t'apprendre ce que c'est que la générosité.

Le Renégat ne repliqua rien à ces paroles, comme si elles ne lui eussent fait aucune impression; mais plus son courroux parut modeste, plus il me sembla redoutable, & j'en conçus un présage funeste. Il sort sans rien dire, va trouver le Consul de France qui avoit déjà fait parler pour traiter de ma rançon. Le Consul fut si piqué de la somme exorbitante qu'il vouloit exiger, qu'il le traita comme un faquin. Il revient aussitôt chés lui, me fait mettre les fers aux piés, & traîner dans un caveau rempli d'ordure; il ordonne six onces de pain noir par jour, avec de l'eau, pour toute ma nourriture, & part ensuite pour aller en course.

Un traitement si indigne touchait une de
ses

ses femmes. C'étoit une Françoisse de la Cloutat , qu'il avoit enlevée en allant à Smyrne. Cette vertueuse personne qui connoissoit aussi ma famille , trouva , malgré la vigilance de ses Esclaves , le moyen de pénétrer pendant la nuit jusques dans mon caveau , m'apporta quelques rafraichissemens & une lime pour limer mes fers. Elle me parla d'une manière si touchante de l'état funeste où elle étoit réduite , & me pria avec tant d'instance de la sauver avec moi , que je ne pus y résister. Elle m'apportoit toutes les nuits du vin & de bonne nourriture , & au bout d'un mois je me sentis assez de force pour entreprendre de m'échaper avec elle.

Nous fortimes la nuit de cette indigne maison & marchâmes jusqu'au jour. Alors de peur d'être surpris, nous entrons dans une caverne, résolus de nous mettre en chemin la nuit suivante & de continuer nôtre route avec la même précaution jusqu'à Tunis ; mais le malheur me poursuivoit ; ou plutôt la fortune , adorable Comtesse, vouloit que je ne dûsse la liberté qu'à vôtre généreuse amitié. Le lendemain de nôtre fuite, le Renégat arriva , court chez lui & apprend que nous sommes disparus. Il monte aussi-tôt à cheval à la tête de cinq ou six Esclaves , &

nous trouve dans un petit bois où nous nous reposions.

Sa rage & son desespoir me parurent horribles : en un mot il me fait saisir , & dans l'instant plonge à cette femme infortunée un poignard dans le sein. Une action si cruelle me transporte , je me débarrasse des mains d'un de ses Esclaves, dont je saisis le sabre & en décharge un si rude coup sur la tête de Maillard, que je lui fis mordre la poussière ; mais le scélérat en revint. Le Ciel ne permit pas qu'il mourut si glorieusement. Il ordonna qu'on me traitât comme le dernier des misérables. Le Consul de France informé des cruels maux que j'endurois , avoit déjà fait offrir quinze mille sequins & étoit enfin déterminé à lui donner les vingt mille Louis, lorsque les galères de la Porte arrivèrent à Alger. Voilà , Madame , mes aventures, depuis que je vous ai quittée dans l'Isle de Candie.

Quelques jours après , le Chevalier disparut tout à coup. Un excès de tendresse l'engagea à ce procédé. Il prévint que notre séparation nous coûteroit infiniment , il voulut épargner nos larmes , & s'exemter d'accepter quelques présens que nous lui avions fait préparer. Il alla attendre aux Dardanelles la galère qui devoit le conduire

à Malte. Une lettre qu'il nous écrivit nous ôta d'inquiétude , & nous fit entrevoir les motifs qui l'avoient porté à cette démarche. Nous donnâmes quelques pleurs au souvenir d'un ami si généreux , & peu à peu nous reprîmes notre première tranquillité.

La guerre contre les Perses excitoit déjà de grands murmures dans le Divan & parmi la populace. Elle ne me caufoit aucune inquiétude , j'en connoissois tout le mobile. Le Sultan étoit bien persuadé que ses armes n'y auroient pas un succès heureux. On ne l'avoit entreprise que par intérêt , & pour obliger Thamas Kouli-Khan à se rendre tributaire de la Porte Ottomane. On étoit convaincu qu'il feroit la paix dès qu'on le jugeroit à propos. Il ne s'agissoit pour l'y engager que de le reconnoître pour Souverain des Perses , & de se désister des autres prétentions qui ne tiroient à nulle conséquence. Cet Usurpateur pensoit sagement que malgré toutes ses victoires , il lui seroit impossible de soutenir longtems sa fortune contre les Turcs. D'ailleurs , il étoit parfaitement instruit que le premier Visir , le Séraskier & le Bostangi-Bachi , trois ames vénales, ne soutenoient le Sophi que parce qu'ils recevoient des sommes immenses de ce Prin-

ce infortuné & de ses partisans ; ce qui d'un côté épuisoit la Perse , tandis que d'un autre il la mettoit aux abois ; de sorte que toutes les conquêtes de Kouli-Khan ne caufoient pas beaucoup d'ombrage à Sa Hauteſſe.

L'Empereur n'ignoroit pas les intrigues des trois principaux Officiers de son Empire , mais deux raisons l'empêchoient d'y mettre ordre , la première & la principale étoit son autorité chancelante ; la seconde que ses troupes occupées en Perse & humiliées par les prospérités de Kouli-Khan ne pourroient entreprendre de séditions. Ainsi on toléroit cette guerre par crainte & par politique.

Mais dès que les Moscovites eurent rompu les traités d'une manière brusque & tout à fait contraire au Droit des gens , on trouva bientôt le moyen de faire finir la guerre de Perse. Cependant on ne se pressa point. Il étoit nécessaire de laisser remuer quelque tems les Moscovites , avant que de prendre de justes mesures pour les faire repentir de leur mauvais procédé.

Déjà ils s'étoient emparés d'Asoph & avoient fait plusieurs incursions sur les rives du Borystène sans qu'on eût rien entrepris pour s'y opposer , lorsque le Sultan ,
dont

dont les forces étoient épuisées, voulut faire un voyage à Andrinople, afin d'éprouver si l'air de cette Ville pourroit les rétablir : je fus nommé de la suite. D'Andrinople je fis un tour du côté d'Asoph, mais sans commission & seulement pour examiner la contenance de nos ennemis, de sorte que je ne demurai que huit jours aux environs du Borystène, & regagnai Andrinople avec diligence. Je compris que ces nouveaux ennemis ne pouvoient faire de grandes conquêtes ; je ne me pressai point à briguer de l'emploi dans l'armée qui se formoit, parce que je prévoyois bientôt un autre règne, & je ne me trompai pas.

En partant de Constantinople, j'avois laissé le Kaïmakan malade. Cette maladie me parut de mauvais augure, & mon cœur me donna un pressentiment que j'allois perdre ce tendre ami, & que je l'embrassois pour la dernière fois. En effet j'appris sa mort à mon retour sur les frontières. Jamais événement ne m'a plus touché que cette nouvelle. Il étoit encore fort & vigoureux, & sur le point d'être élevé à la charge de premier Visir ; car le Sultan avoit résolu de déposer celui qui l'occupoit alors. Il jouissoit de biens immenses qu'il devoit à sa vertu. Il n'y eut jamais une plus belle a-

me, jointe à un plus bel esprit ; mais le plus grand de tous les éloges , est que le peuple le pleura , & que chacun se plaignoit de sa mort comme de la perte d'un ami ou de celle d'un bienfaiteur.

Je perdois un ami tendre & sincère. Il me connoissoit pour un homme droit & il m'aimoit. Il avoit un fonds d'honnêteté, de grandeur d'ame, de sagesse & de modestie ; il ne faisoit jamais de faute parmi les écueils de la Cour & les devoirs que lui imposoit sa charge. J'avoue que sa perte me fit songer tout de bon à l'autre vie. Cependant il est bon de se rassurer pour avoir l'esprit libre : je me servis de la crainte que son décès m'inspira , pour marcher plus droit & pour songer à me disposer à paroître devant l'Etre suprême.

J'étois autresfois prodigue de ma vie , je résolus dès cet instant de la ménager , car je suis maintenant convaincu que le plus grand plaisir qu'il y ait au monde est celui de vivre. Quelque tems après le voyage d'Andrinople , Kouli-Khan envoya un Ambassadeur à Constantinople pour conclurre la paix. Cet Usurpateur fut déclaré & reconnu par la Porte Ottomane Roi de Perse. Les places de part & d'autre furent rendues. Enfin il promit d'unir ses forces

aux

aux nôtres pour faire sentir aux Moscovites l'irrégularité de leur conduite.

Mustapha Azem (ainsi s'appelloit l'Ambassadeur de Thamas Kouli-Khan) avoit ordre de me voir & de me faire quelques propositions , afin de m'engager au service de son Maître. J'ignorois absolument son dessein : un jour il me fait demander une entrevue , je l'accorde sans en prévoir les conséquences. Alors il me remit une lettre de Thamas Kouli-Khan , conçue en ces termes :

„ *Le très Haut & très Puissant Thamas
Kouli-Khan Empereur des Perses ,*

„ *A l'Illustre & Invincible Pacha de
Bonneval.*

„ **L**A fortune qui m'a élevé d'une con-
„ dition très médiocre au Thrône des
„ Perses , ne m'aveugle pas assés pour en
„ user avec toi en Souverain. Je m'abaisse
„ donc à un état moins élevé pour t'assurer
„ que je suis entièrement déterminé à par-
„ tager avec toi ma fortune , ma gloire &
„ ma puissance , si tu veux accepter un azile
„ dans mon Empire. J'ai besoin de ton
„ courage héroïque pour me soutenir , & de
F 4 „ ta

„ ta science , tant pour faire heureuse-
 „ ment la guerre, que pour apprendre à
 „ mes troupes l'Art militaire. Tu éprou-
 „ veras que j'ai le cœur François. Né sur
 „ les confins de ce florissant Royaume ,
 „ j'en ai conservé l'esprit & les manières.

„ Si contre mes desirs & mon attente tu
 „ refuses la fortune que je t'offre, conser-
 „ ve moi ton amitié. Sois discret, ne ré-
 „ vèle à personne les démarches que je fais
 „ envers toi. Je te souhaite une longue
 „ suite d'années, & toutes les prospérités qui
 „ sont dues à ta valeur.

Thamas Kouli-Khan Sophi.

Cette lettre bien loin de me réjouir me
 causa de cruelles inquiétudes. Je compris
 parfaitement que si cette affaire venoit à
 transpirer, elle m'exposeroit à tout le ressen-
 timent du Sultan, & que mes ennemis fai-
 siroient avec empressement cette occasion
 pour me perdre. Si mon cher ami le Kai-
 makan eut encore été en vie, j'aurois agi
 selon ses conseils; mais la Parque cruelle
 me l'avoit ravi.

D'un autre côté le Sultan étoit inaccessible : depuis quelque tems il ne sortoit plus
 de l'appartement de ses femmes; il mourut
 enfin sans que j'eusse la satisfaction de le
 voir,

voir , & fans avoir pu lui faire part de cette fatale lettre. Son trépas me laissa sans appui , exposé à toute l'animosité de mes ennemis.

Mustapha Azem , voyant que ni la lettre de son Maître , ni toutes les promesses qu'il me fit de sa part , ne pouvoient me séduire , résolut d'inspirer des soupçons contre moi , afin que les mauvais traitemens que je recevrois de la Porte m'engageassent à accepter les offres de Kouli - Khan. Il s'avisa sous prétexte de prendre l'air , de me rendre plusieurs visites & de m'envoyer des présens , voulant , disoit-il , me dédommager des dépenses qu'il m'occasionnoit. Je conçus bien que cette grande liaison donneroit de l'ombrage , j'en dis même mon sentiment à l'Ambassadeur ; mais il se moqua de mes alarmes , en sorte que bien loin de modérer ses visites il les redoubla , & les fit journalières ; il couchoit même souvent chés moi.

Heureusement dans ce tems , l'Empereur Mahomet V , qui avoit été préféré au Sultan Ibrahim fils d'Achmet III. mon bienfaiteur , nomma pour Kaimakan ou Gouverneur de Constantinople l'Aga d'Alep , mon ami intime ; mais étant obligé de terminer plusieurs affaires importantes qui concernoient l'Emploi qu'il devoit abandonner , il ne put

venir à Constantinople que trois mois après sa nomination à cette charge. Je lui avois écrit pour le féliciter sur son élévation , & lui marquois que j'avois sur les bras une affaire très délicate qui me faisoit craindre quelque facheuse catastrophe , & que j'attendois avec une vive impatience son arrivée pour la lui communiquer.

Par sa réponse , il me faisoit espérer qu'il me verroit bientôt : ce qui m'obligea de patienter encore quelques jours. Cependant les visites journalières de l'Ambassadeur de Perse commençoient à faire l'effet dont il s'étoit flatté. Le Sous-Bostangi-Bachi en donna avis à Sa Hauteffe. Mahomet V , qui est d'un naturel fort soupçonneux , conçut de la défiance. Il ordonna au Sous-Bostangi-Bachi de faire examiner de près mes actions. Cet officier qui ne me vouloit pas de bien , parce que je lui avois refusé un cheval Arabe que j'avois destiné pour moi , corrompit deux de mes Domestiques : c'étoit un Italien & une Italienne qui s'aimoient. Mon Epouse se confioit entièrement à cette fille , de sorte que nous parlâmes devant elle de la lettre de Kouli-Khan , & des offres que l'Ambassadeur me faisoit continuellement de sa part.

Elle savoit aussi avec quel mépris & avec
quelle

quelle constance je les refusois , mais soit qu'elle n'eut pas déclaré à son Amant cette circonstance , il ne se servit que de l'autre moyen pour faire sa Cour au Sous-Bostangi-Bachi , qui en instruisit l'Empereur, de sorte qu'un soir deux Capigi-Bachi vinrent se saisir de mes papiers & me citer à comparoître le lendemain au Divan.

Ennuyé du retardement de mon ami le nouveaux Kaïmakan , je lui avois envoyé la veille cette fatale lettre avec un détail circonstancié de toute l'affaire. Ainsi elle ne se trouva point parmi les papiers , & c'est ce qui me sauva la vie. L'Empereur parut au Divan avec un visage altéré. Il me dit en se tournant vers moi , peux-tu te justifier du commerce que tu as avec l'Ambassadeur de Kouli-Khan ? parle , je veux bien t'entendre.

Je me vengerai de l'injustice qu'on me fait , répondis-je , prononce mon arrêt. Je suis innocent , l'Aga d'Alep que tu viens d'honorer d'une des premières Dignités de ton Empire , est possesseur de la lettre du Sophi. Il te rendra un compte fidèle de ma conduite à ce sujet. Il fait toutes les circonstances de cette affaire , & avec quelle hauteur j'ai rejeté toutes les offres du Sophi. Ma vie est entre tes mains , tu peux
en

en disposer ; j'ai toujours aussi peu craint la mort que l'ai peu désirée.

Il parut à ces mots sur le visage de Sa Hauteſſe une violente émotion qui fit trembler quelques amis qui me reſtoient encore. On craignit que Mahomet ne me condamnat à perdre la vie ; mais après m'avoir conſidéré quelques momens avec des yeux étincelans de colère : Tu vivras , dit - il ; ton Epouſe ſera renfermée dans le vieux Serrail, & tu t'éloigneras de ma Cour. Enſuite il fait ſigne de la main qu'on exécute ſes ordres.

Je fus conſigné aux Capigi - Bachis qui me conduiſirent dans un des châteaux des Dardanelles, mais on laiſſe mon Epouſe tranquille dans ſa maiſon. Le Sultan prévoyant une rupture avec l'Empereur des Chrétiens, vouloit ſe ſervir de mes conſeils, & employer mon courage dans cette guerre. C'eſt pourquoi il ordonna de me ménager , & comme il ſavoit que j'adorois , pour ainſi dire, mon Epouſe, bien loin d'augmenter ſa douleur par un trait de cette nature, il la fit aſſûrer que mon exil ne ſeroit pas long.

Amour , qui pourroit décrire cette vive douleur que tu fis naître dans le cœur de ma chère Salviati, à cette cruelle ſéparation ? Et vous , tendre amitié , vous trouvâtes à

pla-

placer vos regrets dans une langueur qui nous auroit conduits tous deux au tombeau, fans mon retour fubit & nôtre prompte réunion. En effet, Mustapha Azem m'ayant encore fait faire de nouvelles propositions, voyant que malgré ma disgrâce je les rejettois avec indignation, & qu'il lui seroit tout à fait impossible de me gagner, se déterminâ à me rendre service, & à faire connoître mon innocence & ma fidélité.

A peine fus-je arrivé aux Dardanelles que le nouveau Kaïmakan s'y rendit. Informé de mon sort, il ordonna à l'Aga du château d'avoir pour moi de grands égards, vole ensuite à Constantinople, afin de travailler à ma délivrance. Dès qu'il y fut arrivé, il engagea tous les principaux Officiers de l'Empire de s'assembler, & les fit résoudre de s'intéresser pour un homme à qui on avoit tant d'obligation. Ils allèrent donc trouver l'Empereur. Le premier Vifir qui avoit encore été instruit de tout le détail de cette affaire par l'Ambassadeur, porta la parole, lui fit voir mon innocence, en faisant sentir en même tems à Sa Hautesse qu'un Béglerbey de l'Empire, dont la conduite avoit été non seulement irréprochable, mais encore admirée de tout le Divan, n'étoit point de ces hommes ordinaires

res dont l'orgueil des Monarques se joue.

Le Sultan qui par fierté avoit de la peine à me rappeler si-tôt, car il n'y avoit que douze jours que j'étois aux Dardanelles, fut ravi de le pouvoir faire sous le voile apparent d'une clémence volontaire. Il me rappelle donc, me fait venir en sa présence, me témoigne beaucoup de bienveillance, exile le Sous-Bostangi-Bachi, comme coupable de lui en avoir imposé, voulant par cet exemple de rigueur, donner un prétexte spécieux de justice à l'injure qu'il m'avoit faite, & à la manière dont il la réparoit. Enfin il me nomma pour commander en chef un Corps de trente mille hommes, dès que la guerre seroit déclarée à l'Empereur d'Allemagne. On doit croire que je reçus avec une extrême joye cette faveur du Sultan, non que l'agrandissement de ma fortune me fit plaisir, mais parce que cet emploi me mettoit en état de servir utilement Sa Hauteffe, & de donner des marques de ma fidélité & de mon courage.

A la sortie de ce Divan, un nombre d'Officiers voulurent m'escorter jusques dans ma maison. Mon Epouse qui m'attendoit avec cette vive impatience qui n'est connue que du tendre amour, avoit fait préparer un festin magnifique. Ainsi je les retins tous à
diner,

diner. Le nouveau Kaïmakan qui s'étoit mis à la tête de ces Seigneurs demeura quelques jours chés moi , afin de ranimer nôtre amitié ; car il ne faut pas , disoit-il , la laisser dormir trop long-tems ; le repos , à la vérité , ne lui est pas mortel , mais il cause l'affoupissement. Il est donc à propos de réveiller de tems en tems ses amis par de petits soins , de peur qu'ils ne s'endorment ou qu'ils ne tombent dans l'indolence. Ce cher ami n'avoit point encore vu ma chère Salviati. Déjà il l'estimoit infiniment ; mais ses manières aimables captivèrent si parfaitement le généreux Gouverneur , qu'elle fit cette acquisition d'autant plus volontiers , que c'étoit un parfaitement honnête homme , plein d'esprit & de mérite.

Le jour donc que le Sultan me fit l'honneur de me rappeler , fut une des plus agréables & des plus honorables journées de ma vie. On verra dans la suite si ce commencement de faveur m'a été utile & avantageux , mais dès lors je pris une ferme résolution de ne me point abattre de tout ce qui pourroit m'arriver. Je commençois à devenir véritablement Philosophe , je regardois déjà avec mépris toute autre vie que la vie douce , & aujourd'hui je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré ces sentimens , & de
m'a-

m'avoir donné le loisir & même de m'avoir mis dans la nécessité de les prendre. Le nombre de ceux qui meurent jeunes & vieux sans les avoir , est infini. Quoiqu'il puisse m'arriver , je ne prétens pas couler mes jours dans les pleurs & dans la tristesse : le précepte de Salomon , de bien vivre & de se réjouir , m'a toujours extrêmement plu. La fortune trouble assés nos innocentes joyes , pour que nous ne craignions pas que les plaisirs nous emportent trop loin.

Huit jours après mon rappel , on assembla un grand Divan où l'on m'expédia une Commission pour assembler , peu à peu , le Corps de troupes que je devois commander. On augmenta encore mes apointemens , & comme j'avois la permission de choisir mes Officiers , je redemandai mes deux Suisses & mes Allemands dont j'avois lieu d'être satisfait , tant pour m'aider à ramasser des hommes , que pour leur donner quelque teinture de la guerre , ne voulant que des milices Syriennes que le Kaïmakan m'avoit promises , afin d'avoir un empire absolu sur ces hommes & de les conduire à ma guise , trop persuadé que des troupes réglées n'obéiroient jamais entièrement à mes ordres , de sorte que je préfèrai un ramas de Nations aux Janissaires & aux Spahis.

Il est vrai que je demandai six Compagnies de ces Spahis, mais celles qui étoient venues avec moi en Arabie, & uniquement pour en former mes Officiers Généraux de Cavalerie. L'Auteur des Mémoires imprimés sous mon nom s'est encore trompé ici, lorsqu'il assure : premièrement, que je n'eus entrée au Divan que quand on me destina à commander un Corps de Troupes ; car j'avois eu ce privilège sous Achmet, dès que je fus nommé au Gouvernement de l'Arabie Pétrée, & même ma qualité de Beglerbey me donnoit entrée dans les Divans secrets où assistent le Mufti, le Grand Visir, le Séraskier & le Kaïmakan.

Secondement, qu'au sortir de l'audience je me vis investi d'une foule d'Officiers grands & petits, qui me complimentèrent sur ma promotion, & qui me témoignèrent les derniers empressements de servir sous moi. Les Officiers de la Porte ne sont point si rampans, & le moindre auroit cru s'abaisser, de plier sous mes ordres. L'envie seule qu'ils auroient conçue contre moi auroit pu me devenir funeste. J'étois déjà trop initié aux usages de cette Cour pour en recevoir dont je ne fusse parfaitement assuré, & c'est ce dont je n'aurois pu me flatter.

Troisièmement, que je ne fus ravi de cette

guerre, & d'y avoir du commandement, que pour me venger des mauvais traitemens du Conseil Aulique, qui m'avoit indignement sacrifié à la part que Prié avoit faite à ses principaux Membres du pillage des Pais-Bas. C'est ce qui m'anima, continue-t-il : je m'imaginois déjà me voir à la tête d'un Corps considérable de Turcs, pour faire voir aux Allemands que le Comte de Bonneval méritoit, ou qu'on lui fit grace, ou qu'on le mit hors d'état de nuire; que cette idée me rajeunissait; qu'il me sembla que j'avois la même vigueur & la même vivacité que j'avois à Malplaquet, il y a vint-cinq ou vint-six ans, lorsqu'à la tête de l'Infanterie Allemande j'enfonçai le centre des François, & fis fuir devant moi les Gardes Françaises.

J'avoue que ce langage qu'on me prête me met dans une colère étrange, toutes les fois que j'y pense. Est-il possible qu'on ait conçu de pareilles idées de mon cœur, & qu'on puisse raisonner avec si peu de justice. Ceux qui m'ont connu ne me rendront-ils pas plus de justice? Il est vrai que lorsque cette playe saignoit encore, & même que pendant quelques années je n'aurois pas été fâché de faire sentir à certaines gens les indignités qu'ils m'ont fait essuyer très injustement; mais mon ressentiment n'a ja-

mais

mais été poussé jusqu'à la nation en général ; ni porté à boire , pour ainsi dire , le sang d'une infinité de malheureux , qui n'ont eu aucune part à l'injustice qu'on m'a faite.

D'ailleurs , je me suppose les armes à la main à la tête de deux cens mille Turcs , où trouverai-je ces victimes , seules dignes de mon ressentiment ? Sera-ce le Soldat dont j'étois adoré & qui a mille fois sacrifié sa vie pour garantir la mienne ? Sera-ce l'Officier dont j'étois estimé & aimé. La guerre cependant n'offre que de pareilles victimes , les Membres du Conseil Aulique aiment trop leur individu pour venir s'opposer à mes incursions. Quand je ferois couler des fleuves de sang en Hongrie , en Transylvanie , en Autriche , enfin dans toute l'Allemagne , ferois-je vengé de mes ennemis ? Non , je n'immolerois que des amis & une infinité de gens qui m'ont fait du bien , sans pouvoir punir le criminel.

Un cœur , pour peu qu'il soit susceptible de quelque sentiment d'humanité , est-il capable de ces excès ? La justice veut-elle qu'on fasse tomber sur l'innocent les crimes du coupable ? Le Comte de Bonneval a-t-il donc fait paroître dans sa conduite passée une si grande férocité ? Ne l'a-t-on connu que par des cruautés ? N'avoit-il pas sujet de

se plaindre de la France ? Cependant a-t-il fait éclater à l'égard de quelque prisonnier ces sentimens de vengeance qu'on lui prête aujourd'hui ? Au contraire n'a-t-il pas , dans toutes les occasions, donné des preuves d'un cœur bien placé & bienfaisant ? Or ces actions de clémence qu'il a faites , lorsqu'il en a trouvé le moyen , ne doivent-elles pas être une preuve convaincante , qu'il est & qu'il fera toujours le même ? Car si je comptois mon sentiment pour quelque chose , je dirois que c'est une erreur de croire qu'il y ait des hommes qui étant naturellement généreux & humains deviennent cruels & sanguinaires , parce que nos inclinations sont si attachées à la constitution de nôtre être , qu'il est aussi peu possible de les changer que de changer de constitution ; & personne ne disconvient que nôtre tempérament ne s'adoucisse en quelque manière avec l'âge , parce que , quand le sang est refroidi par les années , on n'est pas pour l'ordinaire aussi bouillant qu'on l'étoit dans l'ardeur & la fougue de la jeunesse : d'où l'on doit conclure que n'ayant commis dans toute ma jeunesse aucun acte inhumain , j'en suis incapable dans un âge où la raison & la réflexion agissent avec plus de force sur mon âme. En un mot pour juger d'un homme

rai-

raisonnablement, il faut rassembler toutes les actions de sa vie, & pour peu qu'on veuille réfléchir sur les miennes, on conclurra que je ne suis rien moins qu'obsédé de ce desir féroce de vengeance dont on m'accuse.

Oui, je puis assurer que cette passion est absolument effacée de mon cœur; je songe que la vie est courte, c'est bientôt fait. Il y a longtems que le ressentiment des maux qu'on m'a faits est passé; mais comme je n'aime point à faire pitié, j'ai songé, en offrant mes services aux Turcs, à me tirer de la misère où l'on m'avoit exposé. Je les servirai fidèlement, sans faire de tort à l'Empereur des Allemands, ni à ses Sujets, que conformément aux Loix de la guerre. J'ose même dire que depuis ma retraite en Turquie, j'ai fait plus de bien aux Chrétiens, & plus d'œuvres de charité & de justice, que lorsque j'étois au service des Princes Chrétiens. On me rendra donc justice en croyant que je n'ai nullement inspiré cette Guerre, persuadé que j'y aurois très peu de part, comme cela est arrivé; & que dans toutes les occasions où j'ai pu me signaler, je me suis comporté en Capitaine généreux, & non pas en Lion cruel qui ne respire que le sang & le carnage.

Je ne rends compte ici de mon intérieur

que pour dissiper , s'il est possible , les calomnies qu'on a publiées contre moi avec tant d'injustice. C'est une entreprise bien vaine , dira-t-on , que de prétendre imposer silence au monde. Les hommes ne se tairont pas : quand ils n'ont pas de véritables sujets de médire , ils en inventent ; ils n'aiment point à louer , & principalement les hommes extraordinaires : quand ils ne peuvent médire sur le présent , ils se retranchent sur l'avenir. Cela est vrai , mais il y a une ressource malgré cette corruption , c'est que je ferai toujours des actions d'un homme d'honneur , & laisserai dire , supposé qu'on ne daigne pas me rendre la justice que je mérite.

La disgrâce qui m'étoit arrivée au sujet de l'Ambassadeur de Perse fut six mois après bien récompensée. Thamas Kouli-Khan instruit de cet événement forma le dessein de m'en dédommager : persuadé que j'aurois besoin de chevaux pour former ma Cavalerie , il m'en envoya cinq cens des plus beaux de son armée , avec soixante autres très fins pour mon équipage.

Dès que Mustapha Azem m'eut appris cette nouvelle , je priai le Kaïmakan d'en informer Sa Hauteſſe , afin de savoir ses sentimens touchant un présent si considérable. Le Sultan charmé de cette attention me
per.

permet de les accepter. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés à Constantinople, j'envoyai les soixante qui m'étoient destinés dans les écuries du Serrail. L'Empereur admira encore d'avantage ce trait de générosité. Il en garda six & me fit rendre les autres, non, dit-il, que je méprise ton présent, mais je fais que tu en auras besoin.

Déjà il se faisoit de grands mouvemens sur les frontières; mes Allemands étoient à Alep pour y rassembler les recrues, & les Suisses traçoient le plan d'un camp que je voulois former de ces milices aux environs de Scutari, afin d'être plus à portée d'y avoir l'œil; enfin déjà tout annonçoit une Guerre prochaine contre les Allemands. Mon épouse assurée que je ne pouvois demeurer longtems dans ma maison, conçut une idée singulière, & qu'on aura de la peine à se persuader, c'est d'apprendre à monter à cheval & à faire l'exercice.

Cher Comte, me dit-elle, afin de m'engager à consentir à ses desirs, la disgrâce que vous avés essuyée m'a trop coûté d'alarmes pour m'exposer d'avantage à me séparer de vous. J'ai remarqué que de tous les écueils où l'on se trouve exposé dans les Cours, il n'y en a point de plus dangereux que ceux qui se rencontrent dans celle-ci. Il

est certain que si le Sultan n'eût pas prévu que vous lui seriez de quelque utilité dans la guerre qui est prête à éclore, votre droiture & votre innocence ne vous auroient pas sauvé la vie. Séparés l'un de l'autre pour jamais, j'aurois été exposée aux derniers malheurs. Une fois entrée dans le Serrail, il n'y avoit plus d'espoir pour moi d'en sortir. Vous n'ignorez pas que c'est une loi qu'une femme ne sort jamais de cette prison, si l'Empereur ne la marie à quelque Grand de la Porte, & je n'aurois eu garde d'accepter ma liberté à ce prix. Supposé même qu'on vous eût laissé la vie, le chagrin de ma perte vous auroit engagé à quelque entreprise où vous auriez succombé; victime de la fureur du Sultan je serois morte de desespoir & d'ennui.

Je suis jeune, & capable de supporter quelques fatigues; mon dessein est de déguiser mon sexe, de vous suivre à l'armée & de combattre à vos côtés. Tout ce que vous pourriez me représenter sur ce sujet, seroit inutile. Si vous m'aimés véritablement, vous ne résisterés point à ma volonté. Par là je serai à l'abri des chagrins de l'absence & des autres malheurs qui pourroient me survenir, étant séparée de vous. D'ailleurs si vous me refusiez cette grace,

je

je m'échapperois malgré toutes les précautions que vous pourriés prendre pour m'arrêter. Je me sens du courage, j'aime la gloire, l'extraordinaire me plaît, il me ravit; en un mot je ne vous quitte plus, je serai la compagne fidèle de tous vos exploits militaires.

Un projet si hardi ne me surprit point, je connoissois trop parfaitement ma chère Salviati pour craindre qu'elle manquât de courage; mais aussi je l'aimois trop pour ne pas m'inquiéter de sa résolution. Je fis part de cette idée Romanesque à mon cher ami le Kaïmakan. Surpris de voir dans une femme des vertus qui forment les Héros, il me félicita d'être le possesseur d'une personne si rare, qui joignoit encore à mille qualités adorables le courage & la magnanimité. Il me conseilla de ne point combattre son dessein, convaincu, ajouta-t-il, que son tendre amour soutiendrait moins les rigueurs de l'absence que les peines & les travaux de la guerre, en sorte qu'Acher, un des deux Suisses commença à lui enseigner l'exercice militaire. Je lui donnai ensuite tous mes soins, & ces soins la rendirent au bout de quatre mois aussi habile que moi.

Dès qu'elle se vit parfaitement instruite de l'exercice, elle voulut exercer ma peti-

petite armée , déjà composée d'environ douze mille hommes. Elle s'étoit fait faire un habit magnifique & fort commode. Le Kaïmakan résolu de la faire passer pour un de ses parens , vint voir sa manière de commander. Il en fut charmé & j'avoûrai que je fus étonné moi même de son exactitude & de son adresse. Elle manioit son cheval avec grace , se servoit du cimeterre avec beaucoup de dextérité , faisoit le coup de pistolet avec plus de justesse que moi. L'embonpoint qu'elle avoit pris depuis nôtre réunion , lui avoit enlevé cette élégance admirable du port & de la taille , mais il en avoit renforcé la majesté , en sorte qu'elle pouvoit passer pour un jeune homme déjà fort & vigoureux ; ce qui formoit un très aimable Cavalier. Elle s'occupa depuis ce jour à exercer les troupes tous les après-midi , & ce spectacle attiroit un nombre presque infini de peuple , tant de Constantinople que des environs.

Une circonstance de cette nature quoique singulière n'est pas inouïe. On a vu des Héroïnes presque dans tous les siècles , & si l'on traite de fabuleuses les actions que cette généreuse femme a faites sous les yeux de bien des gens dignes de foi , elles trouveront encore moins de créance dans les esprits ,
parce

parce qu'aujourd'hui il ne se trouve guères de ces amours constants & sincères , capables de tout entreprendre & tout souffrir pour l'objet aimé , de sorte que le monde , au lieu d'admirer de pareilles actions , y cherchera de faux prétextes , non seulement pour en diminuer le prix , mais encore pour les blâmer.

Cependant se font des faits si réels , & en même tems si peu communs , que j'aurois moi même peine à y ajouter foi , si je n'en avois pas été témoin oculaire. Avant que de partir pour l'armée , je ne puis me dispenser de rapporter une petite aventure qui arriva dans ce tems à l'Ambassadeur de Venise , & à laquelle j'eus quelque part.

La République de Venise ayant donné à la Porte Ottomane quelque sujet de mécontentement , deux galères de Négrepont enlevèrent un petit Vaisseau qui alloit à Livourne , & dans lequel il se trouva une famille Vénitienne. C'étoit un riche Négociant avec sa femme , une fille de quatorze ans & un garçon de douze. La fille , quoiqu'aimable , n'étoit cependant pas une beauté extraordinaire. Un teint fin , uni , & d'une blancheur éclatante , une figure majestueuse , haute & bien prise , un grand air de modestie dont la Nature semble n'avoir partagé cet-

certaines femmes que pour faire aimer la vertu, voilà tout ce qui pouvoit la rendre adorable. Néanmoins le Pacha de Négrepont fut ébloui des appas de cette personne, & comme il desiroit au commencement du règne de Mahomet d'avoir quelque Protectrice au Serrail, il m'envoya toute cette famille, en me priant de présenter la fille au Sultan de sa part.

Il me marquoit, à l'égard des trois autres, que j'en étois absolument le maître, & qu'il m'en faisoit présent. Depuis les services que ce Pacha avoit rendu à mon Epouse, nous étions amis. Informé que j'avois été nommé pour commander un Corps considérable de troupes à la prochaine guerre, il se persuada faussement que j'étois fort dans la faveur & que je possédois entièrement les bonnes grâces de Sa Hauteſſe. Ce fut sans doute cette fausse persuasion qui l'engagea à me charger de cette commission dont j'aurois fort souhaité de me dispenser.

Aussi-tôt que ces quatre personnes furent arrivées chés moi, je fis avertir ſecretement le Baile de Venise de ce tragique événement, afin qu'il prît de justes mesures pour leur rendre la liberté. Je pouvois bien disposer du père, de la mère & du fils; mais il étoit trop

trop dangereux de faire évader la fille. Cette affaire me paroissoit trop délicate ; j'exposois ma vie en donnant les mains à son évafion. Cependant les larmes de ces malheureux parens me perçoient l'ame. Ma chère Salviati encore plus fenfible à leurs maux defiroit avec une ardeur empressée que l'Ambassadeur de Venise pût obtenir la liberté de cette aimable fille , car elle sentoît que c'étoit trop faire que de la lui procurer aux dépens de mes jours.

Le Baile se transporta chés moi , reconnut cet infortuné Négociant & fa famille, lui promit qu'il feroit ses efforts pour les retirer du précipice où ils étoient tombés ; mais ce Seigneur , quoique fin politique , s'y prit mal : aussi échoua-t-il dans son entreprise. Il s'exposa même à un contretems qui lui caufa de fenfibles déplaisirs. En effet , ayant demandé qu'on assemblât un Divan, sous prétexte d'y proposer une affaire importante, qui concernoit la République , il y parla avec tant de témérité & dans des termes si peu ménagés , que le Sultan qui étoit aux écoutes , extrêmement irrité de son audace , le fit mettre dans l'instant aux arrêts , & envoya des Eunuques avec un Bourreau pour se faifir du fils & de la fille , avec ordre de couper la tête au père , & de conduire sa
fem-

femme au Bazar pour y être vendue, comme la plus vile des Esclaves. Cette barbare sentence me fit horreur. Je vole chés moi pour préparer ces infortunés à cette cruelle condamnation.

Quoi ! s'écria Bertrandi (ainsi s'appeloit ce riche Marchand) on épargne mes enfans : ah ! mon fils , ah ! ma fille , quelle honte pour vous ! à quelle indignité vous réserve le détestable Mahomet ! Après cette touchante apostrophe il se tut ; sa douleur étouffa sa voix. Ensuite faisant un effort, mes enfans , leur dit-il , n'oubliez jamais un père & une mère malheureux qui vous aiment tendrement , & un père qui n'a d'autre douleur en mourant , que de vous voir réservés à une vie mille fois plus hideuse que la mort.

Non , non , mon père , répondit cet adolescent , je ne vous quitterai point , je mourrai ou je vivrai avec vous. Vous avés des richesses immenses en Italie , offrons les toutes au Sultan pour nôtre liberté. Ce trait de vertu dans un âge si tendre me charma , mais aussi il fit sur moi une douloureuse impression. Cependant il me donna des idées , & ces idées-là leur procurèrent la liberté. Persuadé que le Grand Visir , dont l'insatiable avarice m'étoit connue, seroit capable de
les

les sauver moyennant une forte récompense, j'engage les Eunuques par un présent assez considérable de suspendre l'exécution pour quelques heures.

Je cours à l'instant chés cet intéressé Visir, & lui offre pour la vie du malheureux Vénitien & pour la liberté de sa famille trente mille sequins. Cette somme fit impression sur son ame. Il donne des ordres aux Eunuques de se retirer jusqu'au lendemain. J'employai toute la nuit à rendre visite à mes amis afin de les porter à intercéder pour cette innocente famille. Dès que le Grand Visir eut pris des précautions pour être assuré de toucher les trente mille sequins, il eut bientôt fait mitiger l'arrêt injuste de Mahomet. Il s'étoit tellement emparé de l'esprit de cet Empereur, malgré ses monopoles, qu'il n'osa, pour ainsi dire, lui refuser cette grace. Il obtint donc la liberté du père, de la mère & du fils; mais à l'égard de la fille il fallut qu'elle entrât dans le Serrail. Cependant, comme le Grand Visir fit entrevoir qu'avec un second présent on pourroit l'en retirer, son malheureux père commençoit à se consoler, lorsqu'un second accident le replongea dans une autre douleur aussi sensible. L'arrêt cruel de Mahomet, avoit tellement suspen-

du

du les sens de l'Épouse de Bertrandi qu'elle tomba évanouïe. Ensuite ses yeux noyés de larmes ne s'ouvrirent qu'à demi , quand on fut lui annoncer son heureuse délivrance. Ils ne nous firent voir que trop qu'ils recevoient les derniers traits de la lumière. La joye fit encore une plus forte révolution dans ses esprits. Ses forces épuisées ne purent soutenir ce changement trop subit de décoration ; elle perd dans un moment connoissance & meurt. Nous donnâmes tous des larmes à la mémoire de cette femme infortunée.

Silvie Bertrandi sa fille étoit déjà dans le Serrail ; son père quoiqu'accablé de la plus sensible tristesse, se donna beaucoup de mouvemens pour la retirer de cette honnête prison. Ayant fait compter les trente mille sequins au Grand Visir , il lui fait encore un billet d'une pareille somme, en cas qu'il réussit à lui faire rendre sa fille. Le premier Ministre en parla au Sultan. Mahomet n'en étoit pas le maître, il ne pouvoit la renvoyer sans contrevenir aux Loix de l'Empire. Il témoigna même du chagrin de ne pouvoir lui accorder cette grace , & fit entrevoir qu'il donneroit les mains à sa sortie , si quelque Courtisan vouloit l'épouser ; car comme on l'a déjà dit , lorsqu'une fille est une fois

fois dans le Serrail , c'est une Loi qu'elle n'en fort jamais , si l'Empereur ne la marie à quelque Grand de la Porte , & c'est à quoi son Père ne vouloit pas entendre , persuadé qu'il la perdrait également. On tenta d'inspirer de la jalousie à la Sultane favorite , afin qu'elle donnât les mains à son évasion ; mais cette Sultane d'un naturel impérieux & cruel , au lieu d'entrer dans ce projet , résolut de la faire empoisonner , & chargea de cette horrible commission un Eunuque noir qui avoit toute sa confiance. L'Eunuque en fit avertir le Visir , qui craignant de perdre la récompense stipulée , m'envoya chercher pour m'engager à épouser cette fille.

Vous pourrés alors , me dit cet intéressé Seigneur , en disposer & la rendre à ses parens. Le Sultan qui m'a paru mortifié de ne pouvoir la délivrer autrement , fermera les yeux sur votre conduite. L'idée du Visir me parut si singulière qu'il me fut impossible de tenir ma gravité , & ce manque de respect l'auroit irrité , s'il n'avoit pas fait attention que ma complaisance lui vaudroit trente mille sequins ; de sorte que bien loin de relever ma faute il m'accabla de caresses. Je lui demandai deux jours pour me déterminer , afin de communiquer cette affaire à Bertrandi & à mon Epouse. Ma chere Salviati qui

desiroit avec ardeur la liberté de cette aimable fille, bien convaincue que je ne profiterois point des droits que cette espèce d'hymen me donnoit sur la belle Silvie, me poussa à cette démarche. Son père y consentit aussi, très assuré que sa fille ne risquoit rien de tomber entre mes mains.

Le Grand Visir informé de mon consentement, travailla avec tant de chaleur à terminer cette affaire, que cette belle me fut livrée environ trois mois après son entrée au Serrail. Enfin dès qu'elle fut en mon pouvoir, je la fis secrètement embarquer avec son père. Leur voyage fut heureux, & ils arrivèrent sans accident à Venise. Cependant cet acte de charité m'a causé dans la suite bien des chagrins. C'est un des principaux chefs d'accusation qu'on a formés contre moi, après la paix faite avec l'Empereur d'Allemagne, & l'un des griefs qui ont occasionné mon exil.

L'Ambassadeur de Venise ne resta pas longtemps aux arrêts : tous les autres Ambassadeurs des Puissances Chrétiennes se liguerent ensemble & firent beaucoup de bruit de cette espèce d'attentat contre le Droit des Gens. Monsieur Calkoen, Ambassadeur de Hollande, fit paroître dans cette occasion un grand zèle ; comme c'est un
Sei-

Seigneur dont on fait beaucoup de cas à la Porte, & qui s'est infiniment distingué dans ce país par son esprit, sa politesse, sa générosité & ses belles manières, ses représentations firent impression. Il m'envoya son Secrétaire, afin de m'engager à employer mes amis en faveur du Baile de Venise.

J'avois déjà fait des démarches pour lui procurer la liberté. Je l'estimois trop pour l'abandonner dans cette petite disgrâce. Mon cher ami le Kaïmakan m'avoit promis qu'il ne négligeroit rien pour le tirer d'affaire. En effet, il représenta si vivement à Sa Hautez les conséquences de cet attentat, qu'il ne resta prisonnier que huit jours. Cependant on l'obligea à une démarche qui le mortifia plus que l'affront qu'il avoit essuyé. Il fut contraint de chanter la palinodie, je veux dire, de faire des excuses au Divan d'avoir manqué de respect.

Le Brigantin sur lequel j'avois fait embarquer Bertrandi & sa famille, revint encore avant mon départ pour la guerre. Il étoit, pour ainsi dire, chargé de présens pour moi & pour mon Epouse. Encore Bertrandi me prioit-il d'excuser leur peu de valeur. Le dérangement de mes affaires, disoit-il, ne m'a pas permis d'envoyer davantage. Néanmoins ces présens montoient à plus de cent

mille piaſtres. Il eſt tems de parler des préparatifs de la guerre & de mon départ pour la Hongrie.

De toutes les différentes eſpèces de Gouvernement, il n'y en a point de plus excellent que le Monarchique, quand il ſe ſoutient dans ſon ordre naturel, ou qu'il y revient par quelque événement imprévu. La ſupériorité lui a été donnée par les plus fins & les plus habiles politiques, comme au plus ancien, au moins ſujet à la variation & au plus conforme aux deſſeins de Dieu.

Il n'y a que deux fortes de Monarchies, ſavoir, l'Oeconomique & la Lacédémonienne. L'Elective, l'Héréditaire, la Barbare, la Deſpotique ſe rapportent toutes à ces deux eſpèces de Gouvernement. L'expérience nous apprend que la première eſt préférable à la ſeconde. Par exemple, les trilles catastrophes que l'Empire a eſſuyées ne peuvent être attribuées qu'au manque d'autorité des Empereurs d'aujourd'hui. Ce défaut a rompu les nœuds de ſa politique. En effet, quelle différence de l'Empire ancien à l'Empire nouveau ! Qu'eſt devenue cette énorme puiffance de Charlemagne ? Elle a diſparu inſenſiblement. Le Pape Grégoire V. ravit d'abord à ſes ſucceſſeurs cette belle ſucceſſion ; Charles I V. acheva d'en ſapper les droits,

droits, en établissant par la Bulle d'Or les Electeurs. Charles-Quint à la vérité lui rendit son lustre, mais cette gloire s'est bientôt éclipsée. Il étoit impossible de la soutenir. Un nombre de Souverains & de villes neutres réduisent les Empereurs dans des bornes étroites, qui les empêchent d'exécuter les projets les mieux concertés pour leur gloire, & de marcher sur les traces que Charles-Quint avoit frayées.

Pendant la vie du Prince Eugène, & lorsque les Turcs ignoroient absolument l'Art de faire la guerre à la manière des Européens, l'Empire a remporté quelques avantages sur les Musulmans; mais aujourd'hui que l'Empereur d'Allemagne est aux abois & que les Ottomans sont infiniment plus redoutables qu'ils n'étoient dans les guerres passées, l'Allemagne ne pouvoit s'attendre qu'aux honteux échecs qu'elle a essuyés.

Il est difficile de réfléchir sur la conduite du Conseil Aulique en rompant avec la Sublime Porte, sans sentir une espèce d'indignation. Car de quels succès pouvoit-on se flatter? Quelle apparence qu'un Etat languissant & obéré, sans argent, presque sans troupes, & sans aucun Général expérimenté; qu'un Etat déjà contraint à faire la paix avec la France, sous des conditions

peu honorables , qu'un tel état , dis-je , pût espérer de grands progrès contre les Turcs ?

La Hongrie , la Transylvanie & autres pays soumis à l'Empereur , accablés d'impôts & de vexations , annonçoient-ils une grande soumission dans les peuples ? Au contraire , n'étoit-ce pas un présage presque certain des disgrâces qui sont arrivées ? Alléguera-t-on pour couvrir le vrai mobile de cette conduite l'alliance avec la Czarine ? Mais que ne l'imitoit-on en lui envoyant quelques troupes auxiliaires , afin de remplir les Traités formés avec cette Impératrice ; sans s'attirer à dos une Puissance formidable qui attendoit cette rupture avec une vive impatience , trop esclave de sa parole ? Cette Puissance-là n'avoit garde d'enfreindre la première ses promesses.

Quoique très persuadé de l'avarice de quelques Membres du Conseil Aulique , je souhaitois plus cette guerre que je ne l'espérois , ne pouvant concevoir qu'ils auroient assez de témérité pour sacrifier l'Empire à leurs intérêts particuliers. Cependant mes espérances sont trompées & mes desirs accomplis , & cette fausse démarche n'a pu être réparée que par la perte d'une place qui étoit comme une barrière impénétrable pour

ga-

garantir l'Autriche , & mettre Vienne à couvert de tout accident.

Je n'ai fait cette courte digression qu'afin de faire sentir que bien loin d'avoir poussé la Porte Ottomane à entreprendre cette guerre, je n'ai jamais cru qu'elle seroit réelle; de sorte que je m'y disposois plutôt pour me desennuyer que pour combattre véritablement. Les principaux Officiers de la Cour à qui j'avois fait entrevoir les raisons solides qui porteroient l'Empereur à conserver la paix, convinrent tous unanimement qu'elle n'auroit point lieu, & qu'on renouvelleroit plutôt les Traités que de les enfreindre. Il fut résolu même dans tous les Divans de préférer la paix à la guerre. J'ose encore me vanter que j'y donnai les mains avec beaucoup de vivacité, préférant un doux repos au tumulte des armes.

La voilà cependant déclarée : déjà je me dispose à faire défilér mes troupes & leur fixe le rendez-vous aux environs d'Andrinople. Ma petite armée, malgré mes soins & ma vigilance n'étoit composée que de huit mille chevaux & de douze mille hommes de pié, y compris deux bataillons de Fusiliers, un bataillon de Bombardiers, deux Compagnies de Mineurs & de Pionniers, & mille Dragons. Il est inutile de dire qu'ils

étoient tous armés à la manière des Européens ; on le conçoit bien , excepté que ma Cavalerie n'avoit point de bottes fortes : il me fut tout à fait impossible d'introduire cet usage parmi eux.

J'avois trouvé le moyen de captiver six habiles Ingénieurs , trois François , deux Allemands & un Italien. Un des Suisses étoit mon Aide-de-camp général , & l'autre Major général de la Cavalerie. Toutes mes troupes étoient partagées par Régimens, chaque Régiment étoit de trois bataillons ou de trois escadrons , tous passablement disciplinés , autant que les différentes nations qui les composoient purent le permettre.

Huit jours après leur départ , ma chère Salviati monte à cheval à la tête de son Régiment auquel j'avois donné son nom , pour se mettre en marche & nous servir d'escorte. On peut dire que le Régiment de Salviati étoit l'élite de tout ce Corps de troupes , tant à l'égard des hommes que des chevaux. Tous les Cavaliers étoient jeunes , forts , robustes , capables d'essuyer de grandes fatigues : tous les chevaux étoient Persans , & je leur avois distribué ceux que Thamas Kouli-Khan m'avoit envoyés.

Mon Epouse avoit choisi le Suisse Acher pour le commander sous ses ordres , & pour
lui

lui servir d'Ecuyer ; & comme c'étoit un homme prudent , très brave & parfaitement instruit de l'Art Militaire , j'étois tranquille touchant les jours de ma chère Salviati. Dès qu'elle fut sortie de Constantinople , j'allai prendre congé du Sultan & de mes amis. Je laissai le gouvernement de ma maison & de mon Domestique à la Signora Barnetti , & je volai joindre le Régiment de Salviati à Belgrade. C'est un petit village situé au milieu des bois à quatre lieues de Constantinople. Il n'est recommandable que par son affiette & par un nombre de jolies maisons de campagne que les Francs y ont fait bâtir pour s'y retirer en Eté , lorsque la peste commence à faire du ravage. On trouve dans cette forêt les plus belles allées du monde , où le soleil ne pénètre jamais ; à quoi l'on peut ajouter que l'on y jouit d'un printems perpétuel.

Mon dessein n'est point de donner ici un Journal circonstancié des actions ni des exploits que j'ai faits dans cette guerre. Ces sortes de détails font ordinairement bâiller un Lecteur. Il faut être du métier pour y prendre quelque plaisir. D'ailleurs j'avouërai ingénument que pendant les deux campagnes auxquelles j'ai eu quelque part , je n'eus presque d'autre occupation que de voltiger , de faire sans cesse des marches & des contre-

marches. Les principaux Officiers Turcs persuadés que si ma petite armée venoit aux prises, elle remporteroit tout l'honneur de la victoire, prirent entre eux la résolution non seulement de ne m'employer dans aucune occasion importante, mais encore de faire périr mes troupes en les laissant manquer des choses les plus nécessaires; de sorte que la famine & la disette s'y étant mise par le défaut de paye, il fut aisé de m'en débaucher une grande partie : ce qui me réduisit à la fin de la seconde campagne à retourner à Constantinople, pour me plaindre de l'injuste procédé de ceux qui avoient ordre de ne me laisser manquer d'aucune des choses utiles au soutien des troupes qui étoient sous mes ordres. Enfin il n'y eut, pour ainsi dire, que le Régiment de Salviati qui demeura entier & fidèle, parce que mon Epouse vendit plusieurs joyaux de prix pour subvenir à son entretien & à sa paye. On ne pourra sans injustice refuser à ce Régiment la gloire de s'être très distingué dans toutes les occasions où il a fallu combattre.

Persuadé que c'est principalement à l'armée que la vigilance & les précautions sont nécessaires, & qu'il faut que les Soldats se reposent sur les soins du Général & des Officiers, que c'est à eux à répondre de leur

vie & de leur sûreté, & aux Soldats de combattre & de souffrir les fatigues du métier, je fis assembler mon Conseil de guerre deux jours après être arrivé au camp, situé aux environs d'Andrinople, tant pour régler la marche de l'armée que pour encourager les Officiers à bien faire leur devoir. Je commençai par leur donner quelques instructions, & finis ainsi mon discours.

Ce n'est pas le tout, leur dis-je, que de battre les ennemis, ni de gagner des batailles; il faut savoir profiter de la victoire. Un Officier est bien médiocre, lorsque charmé d'avoir défait un parti, il se contente de la gloire qu'il croit avoir acquise, & que, comme s'il n'osoit achever de le détruire, ou de le mettre hors d'état de lui nuire une autre fois, il lui donne le tems de se reconnoître & de se rallier; de sorte qu'après avoir fait couler des ruisseaux de sang, c'est toujours à recommencer, pour n'avoir pas su profiter de ses avantages.

Je sai que les plus habiles au métier de la guerre font des fautes que de simples Soldats apperçoivent & dont ils murmurent, car ils connoissent parfaitement le génie, les talens & la valeur de ceux qui les commandent; mais ils ne leur rendent justice & ne les estiment que lorsqu'ils sont estimables

bles. Alors ils ne se rebutent point des fatigues ni des périls , quand leurs Chefs leur en montrent l'exemple. Le desintéressement, dans un Capitaine , est ce qui lui affectionne sur toutes choses les Soldats.

Si un Officier ne demeure toujours ferme & tranquille au milieu des plus grands dangers , il est impossible qu'il puisse donner ses ordres avec tout le sang froid & toute la présence d'esprit qui lui est nécessaire pour ne point faire de bévues , ou de contretems. Enfin ce n'est pas en massacrant un grand nombre d'ennemis , qu'on doit prétendre de se signaler. Quand on les a vaincus & mis en déroute , il faut modérer l'ardeur du Soldat qui s'acharne au carnage , & se contenter de l'honneur de la victoire ; en un mot il faut que la prudence soit égale au courage , avoir de la constance & de la fermeté dans toutes les occasions dangereuses qui arrivent ; saisir avec adresse les circonstances favorables , sur tout dérober aux ennemis la connoissance de la situation où l'on se trouve , & avoir de grands ménagemens pour les Soldats qui s'exposent à tant de fatigues & qui sacrifient leur vie pour nous acquérir de la gloire.

Après ce petit discours on régla la marche des troupes jusques sur les frontières.

J'a-

J'avoûrai ici que dans ce moment je me sentis autant de vigueur & de courage qu'à l'âge de trente ans , & que toute mon ambition se réveilla. Ce fut un malheur pour moi de ne pas trouver des occasions assez favorables , pour profiter de mes bonnes dispositions.

Quoique toute mon artillerie ne consistât qu'en vingt pieces de canon , dix de douze livres de balle & dix de huit livres , avec quelques mortiers du calibre de huit à neuf pouces , nôtre marche fut extraordinairement pénible & laborieuse , à cause des pluyes continuelles qui avoient rompu les chemins. Enfin après des fatigues infinies nous arrivâmes sur les bords du Danube où nous campâmes quelques tems , afin d'examiner de quel côté je pourrois pénétrer plus avant. Cependant peu à peu je m'avançai jusqu'à Pescabara , château passablement fortifié , & comme il se trouve aux environs une isle au milieu du Danube , j'y fis construire quelques brigantins , pour faire transporter du fourrage & d'autres munitions de guerre & de bouche.

De mon camp j'envoyois quelques petits détachemens de côté & d'autre , tant pour battre l'estrade , que pour faire quelques prisonniers. Un jour ayant appris qu'un Corps
con-

considérable de troupes avoit paru aux environs d'Orsomelo , bourg assés gros de la Valaquie , je résolus de l'enlever , ce que j'exécutai en partie ; mais ce n'étoit qu'un ramas de milices qu'on avoit formé d'un côté & d'autre , de sorte que je l'eus dissipé en un instant. Cette petite expédition me porta à quitter le Danube , & à diriger ma marche vers Témesswar ; mais dans le tems que je m'y attendois le moins , je fus coupé & comme investi par un Corps de Cavalerie de dix à douze mille hommes , composé de Cosaques & de Hussars. M'étant mis en ordre de bataille pour les recevoir, la Salviati à la tête de son Régiment que j'avois placé au centre, allant à la charge, rencontra un fossé qui déranger ses escadrons en le passant. Persuadé que les ennemis ne perdroient pas une si belle occasion pour les charger, je fis avancer quatre autres escadrons pour les soutenir. Cependant les plus avancés des ennemis , bien loin de profiter de ce petit désordre, firent leur décharge, comme par manière d'acquit & s'enfuirent. Ensuite leurs deux premiers escadrons tournèrent le dos sans tirer un coup de pistolet. Le Régiment de Salviati redoublant son courage par la fuite des ennemis , comme il arrive d'ordinaire , lâcha la bride après eux.

Cette

Cette témérité me donna des allarmes ; je compris que c'étoit une feinte pour nous attirer dans un défilé où ils avoient placé environ douze escadrons. Je vole avec l'escadron de ma droite à la tête duquel j'étois pour le soutenir, lorsqu'il seroit repoussé. Ce que j'avois prévu arriva. Quatre escadrons frais des ennemis font tout à coup volte-face, prennent en flanc le Régiment de Salviati, tandis que quatre autres les attendoient pour empêcher leur retraite. En effet, ils le mènent battant environ deux cens pas. Alors voyant que l'orage alloit tomber sur mon Epouse, & m'étant apperçu que je n'avois que deux escadrons avec moi, je me jette sur la droite où le terrain s'élargissoit & faisoit comme un coude du côté des ennemis. Je fis faire un demi-caracol à mes escadrons pour faire tête au chemin, & pour le laisser libre aux trois escadrons rompus de Salviati. Je charge les ennemis en flanc ; dans le même tems, le Suisse Acher rallie ses escadrons & fait faire une décharge si à propos, que je pense, qu'il n'y eut pas un coup qui ne portât. Dans l'instant on se mêle ; le cheval de mon Epouse qui avoit été blessé tombe mort ; je la vois se desarçonner comme un éclair, & avant que de pouvoir voler à son secours, elle tire un coup de pistolet

dans

dans la tête d'un Officier Huffart qui avoit le bras levé pour lui décharger un coup de sabre , lui fait mordre la poussière , saute avec une extrême légèreté sur son cheval , se fait jour , le cimenterre à la main , au travers des ennemis dont j'étois environné , vient se placer à mes côtés , & pare un coup de sabre d'un Cosaque qui m'auroit ôté la vie , de sorte que j'en fus quitte pour une blessure , qui , quoique considérable n'étoit pas dangereuse.

J'avoue qu'une pareille intrépidité dans une femme peu accoutumée à ces sortes d'expéditions , me surprit infiniment : son Régiment témoin d'une action si peu commune ranima son courage , ce qui causa en partie la défaite des ennemis. On en tua un grand nombre ; il y eut cinq cens prisonniers ; le reste se débanda & gagna les montagnes. Nous perdimes dans cette occasion environ trois cens hommes. Mon Epouse en fut quitte pour une légère contusion à l'épaule qu'une balle lui avoit effleurée , & moi pour une blessure assez profonde à la tête. Sur le midi nous rentrâmes dans notre camp , où nous demeurâmes un mois dans l'inaction , à cause de ma blessure qui me caufoit des douleurs fort aiguës.

Depuis que je tenois la campagne , je n'a-

vois

vois reçu aucun secours de la Porte. J'avois écrit plusieurs lettres au Grand Visir sans en avoir de réponses. Ce silence m'inquiétoit d'autant plus que quelques Officiers de l'autre armée, sous prétexte de venir visiter leurs amis, me débauchois peu à peu mes meilleurs Soldats. Je me persuadai encore que le Chef des Eunuques blancs, qui n'étoit pas dans mes intérêts, me rendoit de mauvais offices; mais je m'étonnois que le premier Ministre me connoissant comme il faisoit, ces mauvais offices fissent quelque impression sur son esprit. Aussi n'étoit-ce pas cela seulement qui me nuisoit. Le Sous-Visir, Surintendant des Finances, lui avoit donné des ombrages. Le Grand Visir ne vouloit pas me mettre en état de faire des actions trop éclatantes.

Il prévoyoit sa chute prochaine, & il desiroit de se soutenir aux dépens de ma fortune & de mon avancement. C'est ce que j'appris quelques mois après.

Le Kaïmakan mon ami, auquel j'avois envoyé mes plaintes avec un Journal circonstancié de toute ma conduite, depuis mon départ de Constantinople, me marqua qu'il avoit eu de grosses paroles avec le Sous-Ministre à mon sujet; qu'ils en étoient même venus jusqu'aux menaces & aux reproches;

que le Sultan n'osât presque combattre ses sentimens ; qu'il lui avoit dit de m'exhorter à la patience , & que les affaires pourroient bientôt changer de face ; que cependant il prévoyoit que j'aurois bien des mortifications à essuyer dans cette guerre ; que la petite victoire que j'avois remportée remuoit tous mes ennemis , qui craignoient que ma gloire ne m'élevât à leur préjudice aux premiers emplois ; que le Grand Visir étoit à l'armée.

C'est à vous , me disoit-il , en finissant sa lettre , cher Pacha , à prendre des mesures si sages que vous puissiez vous soutenir sans autre secours que celui de votre industrie. Ces nouvelles très affligeantes me déterminèrent à tout risquer pour faire subsister mes troupes. Afin de les apaiser , je formai donc le dessein de les mener au pillage jusques dans le centre de la Hongrie , & je pris de si justes mesures , que je dépouillai six villages & deux gros bourgs qui me mirent en état de me soutenir pendant cette première campagne , mais aussi je m'exposai infiniment.

En effet , on envoya un Corps d'Allemands composé de dix-huit mille hommes , tous vieux Soldats , braves & aguerris , pour me boucher les passages , lorsque je

ferois ma retraite. Il fallut donc en venir aux mains avec ces braves gens, & je ne crois pas avoir vu une action si vive que celle-là. Il s'agissoit de sauver mes troupes, au milieu d'un pais ennemi; j'aurois été harcelé de tous côtés tant par les troupes que par les paisans. Insensiblement je me serois trouvé hors d'état de tenter le passage, & de revenir aux environs du Danube. Cependant je passai & repassai la Teisse proche de Zolnock, à la vue des Allemands; mais à peine fus-je arrivé aux défilés des montagnes qu'on harcela sans cesse mon arrière-garde. Me voyant exposé à tout l'orage, je disposai la marche de ma petite armée de façon qu'elle fût à couvert d'insulte. Voici son ordre.

Deux Gardes ordinaires de cinquante chevaux.

Cent Dragons avec une charette d'outils.

Trois Escadrons de grande Garde dont le dernier étoit du Régiment de Salviati.

Trois cens Cavaliers commandés par un Mestre de camp.

Les Dragons à la tête de la Cavalerie de la première ligne de l'aile gauche.

Six pièces de canon & leurs munitions.

Ensuite le reste de la Cavalerie.

Après cela, la seconde ligne de l'aile gauche

che de Cavalerie dont le premier escadron étoit de Salviati.

Le reste de l'infanterie de la première ligne.

Le reste du canon & des munitions.

La moitié de l'Infanterie.

Le Corps de réserve étoit commandé par un de mes Allemands.

L'infanterie de la seconde ligne, excepté un bataillon qui étoit à la queue du dernier Régiment de la seconde ligne.

La première & la seconde ligne de l'aile droite avec un bataillon à la queue.

Tous les chevaux de bagage marchèrent derrière deux escadrons ; ensuite le reste des troupes après les chariots & charettes escortés par un bataillon & deux escadrons.

Je ne mets ici l'ordre de ma marche que pour montrer que j'étois dans un pais couvert & dans des chemins bordés d'ouaterrans à droit & à gauche. Nous marchâmes, sans interrompre aucunement cet ordre, près de trente-cinq jours. Sur l'avis qu'on eut de ma retraite, les Allemands s'étoient campés derrière des collines, & je n'eus le tems que de ranger mon monde avant l'attaque. Ayant heureusement trouvé une croupe de montagne propre à former deux batteries, j'y fis placer mon canon avec une extrême diligence. Dix à douze

volées tirées très à propos éclaircirent beaucoup la Cavalerie ennemie & la mit en désordre.

J'avois formé 7 lignes de mes escadrons, parce que les hauteurs qui me resserroient ne me donnoient du terrain que pour mettre un escadron de front. A dix pas devant le premier escadron de Salviati, à la tête duquel étoit mon épouse, marchaient deux petits Corps d'Infanterie. J'avois fait mettre quatre petites pièces de canon entre cette Infanterie & un autre Régiment qui étoit à la queue de l'escadron, pour m'en servir dans les circonstances nécessaires.

Nous marchâmes ainsi au petit pas; un moment après, ayant fait quelques réflexions, je fis passer un Régiment d'Infanterie à ma droite par delà des fossés, afin de faire sa décharge en flanc sur une partie de la Cavalerie ennemie; enfin après deux heures d'un combat très sanglant, je me fis jour, & personne ne se mit en devoir de me disputer le passage.

J'ose avancer que ma chère Salviati fit des prodiges de valeur dans ce combat, toujours accompagnée de son fidèle Acher. Elle vole à la poursuite des ennemis, enlève au bout d'une heure deux escadrons qui s'étoient retranchés dans une gorge, après un

second combat qui ne fut pas moins cruel que le premier ; mais dès quelle m'eut présenté les Officiers , elle m'obligea à les relâcher sur leur parole. Alors ayant reconnu la générosité & le sexe de leur vainqueur , ils donnèrent des louanges excessives à sa valeur & à son mérite.

Après cette expédition , je ne fis presque plus rien le reste de la campagne. La seconde année mes troupes se débandèrent faute de paye ; & ayant été dangereusement blessé à la cuisse , je me fis transporter à Andrinople , d'où après ma guérison , je partis pour Constantinople , afin de prendre de justes mesures pour me remettre en campagne.

Je laissai aux deux Suisses la conduite des débris de mon armée , qui consistoient en quatre à cinq mille hommes. Dès que j'eus mis pié à terre à Constantinople , j'allai chés le Kamakan , afin qu'il prévint le Sultan sur mon arrivée. Il me dit deux jours après que Sa Hauteffe étoit très satisfaite de ma conduite , qu'il avoit résolu de m'envoyer commander la grande armée , mais qu'il falloit encore attendre quelque tems. Alors il m'avoua en secret qu'il alloit rappeler le Grand Visir , & qu'il croyoit sa disgrâce assurée.

J'engageai ce cher ami à demander pour moi

moi une audience secrète à Mahomet. Le lendemain il me fit dire qu'il me l'avoit accordée , mais qu'il n'avoit point fixé le jour. Je fus même plus de quinze jours sans en avoir de nouvelle. Enfin Sa Hauteſſe ordonna au Kaïmakan de me mener dans le grand Kioſque après la prière du ſoir ; & comme cette converſation contient des choſes aſſés conſidérables , j'en ferai ici le détail.

„ Je viens , dis-je au Sultan , rendre de
 „ très humbles actions de grâces à Ton Au-
 „ guſte Maieſté , très Sublime & très In-
 „ vincible Empereur des fidèles Muſulmans ,
 „ digne Succèſſeur du Grand Prophète , d'a-
 „ voir bien voulu accepter les raiſons qui
 „ m'ont forcé à venir m'humilier devant ton
 „ redoutable Thrône , & d'ayoir trouvé ma
 „ conduite agréable.

„ Oui , Pacha de Bonneval , me dit Sa
 „ Hauteſſe , avec un viſage ouvert , je con-
 „ nois la malice de ſes ennemis : tu ſeras
 „ vengé.

„ Et moi , très débonnaire Empereur ,
 „ je ſuis transporté de joye. Il y a plus
 „ de deux ans que je ne faiſ que languir ,
 „ ton Grand Viſir a cauſé la perte de mon
 „ armée pour laquelle je m'étois donné
 „ tant de ſoins. Sa jaloûſie & ſon intérêt
 „ ſordide ont excité parmi mes troupes une

„revolte qui a pensé me faire perdre la vie.
 „J'aimerois mieux qu'on me fit mourir
 „que de m'exposer à de semblables contre-
 „tems, & en disant cela les larmes me vin-
 „rent aux yeux.

„Le Sultan me voyant ainsi, en parut
 „touché & me dit, je te regarderai main-
 „tenant comme un des principaux soutiens
 „de mon Empire, mais jure moi que tu
 „seras discret, & que tu exécuteras fidèle-
 „ment ce que je vais t'ordonner.

„Moi, m'écriai-je, manquer de fidéli-
 „té & de discrétion pour Ta Hauteſſe,
 „je sacrifierois plutôt mille vies, si elles
 „étoient en mon pouvoir, que d'être ré-
 „fractaire dans la moindre chose à tes or-
 „dres sacrés.

„Eh bien ! dit-il, prépare toi à partir
 „dans quinze jours ; choisis parmi ma Gar-
 „de quatre mille Janissaires & deux mille
 „Spahis. Envoje un Exprès à tes Officiers
 „avec ordre d'assembler le reste de tes trou-
 „pes & de les conduire à Chiourlich (*c'est un*
 „*Village sur la route d'Andrinople, environ à*
 „*vingt-cinq lieues de Constantinople*) & la veil-
 „le de ton départ, je te mettrai entre les
 „mains un *Festa* pour arrêter le Grand Visir
 „à son passage ; mais il faut beaucoup de
 „précaution, d'adresse & de courage ; car

„com-

„ comme il est dans la défiance , il aura une
 „ forte escorte. Cependant je me repose sur
 „ toi de cette expédition “ : ensuite il me
 congédia.

On doit juger que cette confiance du Sultan me causa un plaisir & une joie si excessive que j'eus peine à retenir mes transports & ma reconnaissance , & ce plaisir étoit d'autant plus flatteur que je ne l'avois nullement prévu. Une petite faveur que l'on reçoit lorsqu'on s'y attend le moins, tient lieu d'un plus grand bienfait ; elle est envisagée comme quelque chose de considérable. Je laisse à penser si j'eus tort de croire, comme je fis, que je parviendrois au faite de la plus haute fortune. Cependant cette distinction particulière du Sultan mit un obstacle à mon élévation. Tous les Courtisans se liguerent contre moi ; ils publièrent hautement qu'ils ne se soumettroient jamais à mon commandement ; en un mot, ils forcèrent , pour ainsi dire, l'Empereur à conclurre la paix & à m'exiler. Mais avant que de rapporter ces deux événemens il faut donner une idée de tout ce qui les précéda.

A la sortie de cette audience j'engageai mon cher ami le Kaïmakan de venir passer le lendemain chés moi, afin de prendre ensemble de justes mesures pour exécuter les ordres

ordres de Sa Hauteſſe. Il me confeilla de n'en point faire un myſtère à mon Epouſe, perſuadé de ſa diſcrétion auſſi bien que de ſon courage. A peine ma chère Salviati eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba dans une rêverie profonde. Surpris de l'eſpèce d'anéantiſſement où elle me parut, eh! chère Epouſe, lui diſ-je, il me ſemble que la diſgrace du Grand Viſir vous touche. Quoi, ſeriez-vous ſenſible au renverſement de ſa fortune, après les malheurs qu'il nous a cauſés?

Non, cher Comte, répond-elle, ce n'eſt point tant ſa chute qui fait naître dans mon cœur des idées creuſes, que les ſuites. Cette affaire me paroît extrêmement délicate, & me fait craindre quelque funeſte accident. Cependant j'avouerai ingénuement, que malgré ſes injuſtices & ſes vexations, ce Seigneur me fait pitié. La vie de l'homme eſt ſujette à tant de ſortes de maux, d'infortunes & de traverses, qu'il ſeroit preſque toujours conſumé d'ennuis & de déplaiſirs, ſi perſonne n'étoit ſenſible à ſes peines & ne prenoit ſoin de les adoucir. Les différentes liaiſons qui ſont en uſage parmi les hommes engagent à s'intéreſſer à ce qui les touche. Notre amour propre même, qui corrompt ordinairement tous les biens que nous faiſons,

nous

nous fait sentir les infortunes de notre prochain, & nous inspire le désir de le soulager, non par rapport à lui, mais par rapport à nous mêmes, car pour peu qu'on réfléchisse sur l'inconstance des choses humaines, on voit que les plus riches sont en peu de tems appauvris par les mauvaises affaires qui leur surviennent; que les plus robustes & les plus sains, lorsqu'ils y pensent le moins, sont attaqués de maladies longues & incurables, & que les plus heureux & les plus favorisés de la fortune deviennent souvent des objets de la haine publique. Ces considérations seules nous portent à plaindre & à assister les malheureux, afin qu'on ait les mêmes égards pour nous, si les mêmes accidens nous arrivent, & si notre fortune vient à changer. Le seul amour propre nous pousse donc à compatir aux disgraces de notre prochain. Mais voici une autre réflexion qui m'a frappée. Le Grand Visir s'est formé un nombre de créatures qui lui doivent leur fortune. Ces amis intéressés se ligueraient en sa faveur, & formeront un parti très considérable; & comme ce parti ne pourra se venger sur la personne du Sultan, tout leur ressentiment tombera sur vous. L'Empereur, quoique maître absolu, ne peut soutenir son autorité que lorsqu'il est ap-

appuyé de ses principaux Officiers, & tous ces Officiers embrasseront avec chaleur la cause du premier Ministre. Ils formeront une Ligue qui pourra vous devenir funeste. Ce n'est donc pas seulement sa disgrâce qui m'afflige, mais c'est la commission que Sa Hauteſſe vous a donnée. Je conçois bien que l'unique parti que vous avez à prendre, c'est d'obéir. Cependant, votre obéissance doit être accompagnée d'une excessive prudence, afin qu'on ne vous accuse point d'avoir inspiré ce projet. Mon avis est que vous me laissiez l'exécution de cet ordre. Je me cacherai dans le village de Chiourlich avec les deux Chiaoux, & dès que je serai informée que le Grand Visir sera dans la tente qu'on lui aura fait préparer, je lui demanderai son cimenterre, en lui présentant le *Festa*; en un mot, reposez vous sur moi de tout l'événement de cette commission.

Le Kaïmakan s'étant rendu chés moi, comme il m'avoit promis, je lui fis part des idées de mon Epouse. Il convint que ce raisonnement lui paroissoit sage & prudent. Il fut donc conclu de lui remettre la conduite de cette grande affaire. Au bout des quinze jours tout étant disposé pour le départ, le Régiment de Salviati qui nous avoit servi d'escorte, & qui campoit aux environs de

de Constantinople , commença à défiler pour former l'avant-garde. Ensuite marchoient les Janissaires , & les Spahis composoient l'arrière-garde.

Arrivés à Chiourlich , je fis faire des lignes afin de mettre mon camp hors d'insulte. Il étoit défendu de deux côtés par une ravine & des rochers sur les croupes desquels on avoit placé douze pièces de canon. Il y avoit encore à la tête deux petites batteries qui commandoient sur la campagne , de sorte que je me trouvois en état de soutenir un siège dans les formes , & de résister à une armée de trente mille hommes.

On dressa une superbe tente pour recevoir le Grand Visir ; en un mot tout fut disposé & en état au bout de trois semaines. Déjà je commençois à m'inquiéter de l'arrivée du premier Ministre , lorsqu'on m'apprit qu'il avoit pris une autre route sur la droite. La Salviati qui avoit l'ordre signé du Mupthi monta à cheval à la tête d'un escadron de son Régiment, sous prétexte d'aller à la chasse. En battant la campagne, elle apperçoit comme une espèce de camp sur les bords d'un gros ruisseau , environ à une lieue du mien. La richesse des tentes ne lui permit pas de douter que ce ne fût le Visir.

fit. Elle détacha aussi-tôt un Exprès pour me donner avis de cette nouvelle, & que l'escorte du premier Ministre ne paroïssoit pas être composée de plus de quatre mille hommes: ce qui me causa un plaisir infini.

Après quelques momens de réflexion, elle fait cacher les Chiaoux avec son Escadron dans une gorge de montagne, & va avec trois de ses Officiers pour saluer le Visir. Le premier Ministre à qui on avoit fait une fable très singulière de ses exploits militaires (car c'étoit un phénomène rare en Turquie de voir une femme à la tête d'un Régiment) informé qu'elle souhaitoit d'avoir l'honneur de le saluer, fut curieux de considérer cette espèce d'Héroïne. Il ordonne aussi-tôt qu'on l'introduise dans sa tente. Lorsqu'elle fut parvenue en sa présence, il fut si charmé de son compliment & de ses manières, qu'il lui promit de venir visiter mon camp. Ce seroit pour mon Epoux, lui dit-elle, une sensible mortification de n'avoir pas l'honneur de te rendre les respects qui te sont dûs, & je me féliciterai toute ma vie de lui avoir procuré cet honneur, puisque tu m'assures que c'est par complaisance pour moi.

Persuadée qu'il viendrait tomber dans ce piège, elle détache un de ses Officiers pour venir m'annoncer de me tenir prêt dans une
heure

heure à recevoir le Visir. Cependant il arriva un malheur qui devoit naturellement faire manquer ce projet ; mais il servit au contraire à en assurer le succès. Tant il est vrai que le hazard décide presque de toutes les choses de la vie , & que la prudence humaine ne voit réussir ou échouer les entreprises les mieux concertées , que par les endroits qu'elle n'avoit pas prévus.

Mon Epouse avoit manqué de faire informer les Chiaoux de la résolution du Visir. Ces gens inquiets de sa trop longue absence se mettent en devoir d'aller la trouver avec l'escadron. Le premier Ministre qui étoit déjà parti de son camp avec ses principaux Officiers, les voyant venir après lui à toute bride , conçut quelque soupçon ; de sorte qu'il fit faire alte dans ce moment. La Salviati pénétra son dessein & fit signe à Acher qui l'accompagnoit, de venir m'avertir de ce contre-tems. Acher qui ignoroit absolument les ordres que j'avois d'arrêter le Visir, s'échape fort inquiet, & m'annonce ce qui se passoit. Cette nouvelle me donna de l'inquiétude. Je résolus donc de le couper dans sa marche en cas qu'il retournât sur ses pas. Dans le tems qu'il étoit irrésolu , je ne sai par quel funeste hazard une balle de mousquet vint friser le coup du cheval

val de mon épouse. Cet animal se sentant blessé, prit le mors aux dents & l'emporta avec une extrême vitesse du côté de mon camp. Le Grand Visir effrayé du péril où elle se trouvoit, lâche la bride au sien. Tous ses Courtisans le suivent & arrivent au camp, lorsque je me préparois à faire marcher six escadrons de Cavalerie pour les enlever. Le cheval de mon épouse épuisé tomba mort en voulant pénétrer dans un escadron fort serré, de sorte qu'elle eut un bras cassé dans cette occasion. La voyant hors d'état d'exécuter l'ordre de Sa Hauteffe, je la fis porter dans sa tente, & allai ensuite rendre mes devoirs au Grand Visir qui me parut fort tranquille. En effet, les honneurs que je lui fis rendre bannirent absolument de son esprit toute inquiétude. On fit des décharges continuelles du canon & de la mousquetterie, l'espace de six heures. Le soir pendant un souper magnifique que je lui avois fait préparer, on recommença ces réjouissances jusques bien avant dans la nuit. J'ordonnai alors qu'on redoublât les gardes, & je fis investir la tente du Grand Visir des trois escadrons du Régiment de Salviati sous prétexte de lui servir de garde.

Dès qu'il eut renvoyé ses Officiers pour
gou-

goûter les douceurs du sommeil , avant que de prendre congé de lui , je le préparerai par un petit discours à recevoir avec soumission les ordres de Sa Hauteſſe : voici à peu près ce que mon éloquence me ſugéra dans cette occaſion.

„ Illuſtre & respectable Viſir, la jalouſie que tes grandes qualités ont inſpirée, „ t'a fait des ennemis irréconciliables. On „ ne pardonne guères un mérite éclatant qui „ élève au deſſus du commun. C'eſt avec „ une douleur amère que je me ſuis chargé „ de t'apprendre que des envieux de ta „ gloire ont indispoſé le Sultan ton Auguſte Empereur & le mien contre ta perſonne. Ils t'ont accuſé de vexations , „ & de pluſieurs autres crimes. Le peuple demande ta vie , & comme Sa Hauteſſe t'aime toujours, c'eſt ſans doute „ pour garantir tes jours qu'il m'a fait „ ordonner de te conduire au château des „ Sept Tours. J'eſpère qu'il te ſera facile „ de te juſtifier; de mon côté, je ne négligerai rien pour engager l'Empereur à „ te rendre toute la juſtice que tu mérites.

Je lui préſente enſuite le Feſta , il le baiſe & le porte au front , comme une preuve aſſurée de ſa ſoumiſſion. Cependant il verſa des larmes en me donnant ſon cime-

terre & me dit, je suis étonné que le Pacha de Bonneval que j'ai toujours distingué par une sincère bienveillance, se soit chargé d'une pareille commission, ou du moins qu'il ne m'en ait pas fait avertir. Au contraire il m'a trahi & cette trahison m'est plus sensible que ma disgrâce. Mes amis trouveront peut-être les moyens de me venger. Ensuite, au lieu de prendre quelque repos, il ne s'occupa qu'à vomir mille invectives contre Sa Hauteſſe & contre le Kaïmakan.

Le lendemain au lever de l'aurore je fais sonner le boute-selle. L'escorte du Vifir ayant été instruite que je l'avois arrêté par ordre du Grand-Seigneur, se dissipa dans un instant. Tous ses amis l'abandonnèrent : il n'y en eut pas un seul, je dis pas un seul, qui parût sensible à sa disgrâce. J'avourai, que cette conduite me fit faire de sérieuses réflexions, & que je compris parfaitement que l'infortune est une espèce de contagion, qui fait que l'on fuit les malheureux pour s'attacher à ceux que la prospérité favorise. C'est aussi ce que j'éprouvai bientôt. Mes meilleurs amis, mes amis les plus chauds n'ont rien fait pour me tirer d'embarras; plusieurs m'ont trahi pour profiter de mon malheur, en faisant leur Cour à mes dépens.

Après

Après avoir donné la conduite de mon camp au Suisse Acher, & l'avoir prié de faire porter à Constantinople ma chère Salviati qui souffroit les plus vives douleurs, je me mis à la tête des Spahis & des Janissaires pour mener le Grand Visir aux Sept Tours. Ce Seigneur ne proféra plus une parole, & voulut manger seul en particulier. Je crois qu'on ne sera pas fâché de voir ici son portrait en raccourci.

Le Grand Visir étoit un septuagénaire dégoutant, d'une figure longue, mais grasse & assés remplie. Il avoit dans la physionomie, je ne sai quoi de farouche & de barbare qui inspiroit de l'horreur : il joignoit à une avarice sordide des manières hautaines & pleines d'artifice ; son humeur étoit taciturne & sauvage : fils d'un Corsaire, il étoit accoutumé dès sa plus tendre jeunesse aux pillages & à voir répandre le sang, de sorte que la rapine & les exactions paroissoient en lui comme des vices naturels.

Il avoit une aversion innée pour la guerre & pour les armes ; il étoit sobre & frugal dans ses repas, négligé pour ses habits jusqu'à ne garder pas assés de bienséance. Il contrefaisoit le pieux & le dévot ; mais on soupçonnoit que la crainte le rendoit hypocrite. C'est de ce même principe de timi-

dité que venoit sa dissimulation, & c'est en quoi consistoit tout l'art de sa Politique. Un amour de la paix mal entendu lui avoit fait faire à Kouli-Khan des avances honteuses, & contraires à la gloire & au bien de l'Empire. Son caractère timide & intéressé l'avoit fait extrêmement mépriser.

A peine fut-il aux arrêts qu'il parut aussi lâche dans l'adversité qu'il avoit paru fier & présomptueux dans la bonne fortune. Cependant il se flattoit que ses créatures formeroient des séditions pour le rétablir ; mais il fut trompé dans son espérance, de sorte qu'après avoir demeuré quinze jours dans le château des Sept Tours, il fut transféré en Géorgie, où il mourut deux mois après son arrivée dans ce pays.

Les secrets de la Providence sont tellement impénétrables qu'il y auroit de la témérité de juger de la conscience des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivent. Comme il est certain que les adversités sont quelquefois la punition divine de la mauvaise conduite, elles sont aussi quelquefois des épreuves de la vertu & des occasions de se détacher du monde. Nous voyons tous les jours des gens de bien misérables, & des scélérats heureux ; mais ce à quoi l'on

ne se trompe point , c'est au jugement des actions.

Le Grand Visir avoit si publiquement fait trafic de la Justice , & préféré son infame avarice aux intérêts & à la gloire de l'Empire , que sa disgrâce , son exil & sa mort (car on prétend qu'il fut étranglé en chemin , ce fait n'est cependant pas certain) peuvent servir d'exemple & être prises pour un châtiment de Dieu. J'ose avancer que je fis tout mon possible pour le sauver , mais les accusations qu'on forma contre lui étoient trop graves & trop flétrissantes , & il est assuré que la populace l'auroit déchiré , s'il fût tombé entre ses mains. Cette catastrophe ne causa aucun tumulte : ces sortes de révolutions sont si fréquentes à la Porte Ottomane , qu'elles n'étonnent presque personne.

Dès que j'eus consigné le Grand Visir au Gouverneur du château des Sept Tours , j'allai au Serrail rendre compte de ma conduite. Le Sultan informé de la réussite de cette expédition m'attendoit avec beaucoup d'impatience dans la salle du Divan , avec tous les Officiers qui l'avoient lâchement abandonné à l'instant de sa détention. Après lui avoir fait un récit fidèle & circonstancié , il me fit des caresses , exalta

mon courage & ma prudence. Enfin il m'assura de toute sa bienveillance. Ce que l'Empereur me dit m'attira bien des félicitations de la part de ces faux amis, je les méprisois trop pour daigner leur répondre, & c'est ce qui les indisposa contre moi.

Cette faveur du Sultan étant divulguée, on vit un concours extraordinaire de gens de tous étages venir me faire la Cour. Il n'y avoit plus alors de différence visible entre mes amis, mes ennemis & les indifférens. Tout le monde disoit & faisoit les mêmes choses ; nous verrons bientôt si leur conduite à mon égard ne s'est point démentie.

Quatre jours après la disgrâce du Grand Visir, on convoqua un Divan général pour examiner les accusations qu'on lui avoit intentées. Il fut conclu d'une voix presque unanime qu'il étoit coupable de crime de Lèze-Majesté. Le Sultan lui accorda la vie, à condition qu'il seroit relégué en Géorgie. Ensuite on proposa le Kaïmakan pour remplir sa place. Rien ne flattoit mieux mes espérances, c'étoit mon ami intime. D'ailleurs son attachement sincère pour Sa Hautesse & pour la gloire de son Empire, sa capacité naturelle, consommée par une longue expérience, une valeur sans faste que les besoins & les circonstances des entreprises avoient

avoient fait passer d'une prudence nécessaire à une espèce de témérité , son inquiétude pour tous les succès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat , sa charité à compâtir aux infortunes des malheureux , tout cela, dis-je, le rendoit très propre à gouverner ce grand Empire ; mais , promesses , menaces , rien ne put l'engager à accepter ce poste si distingué , de sorte qu'on nomma un Pacha qui n'étoit point de mes amis & qui s'opposa fortement aux faveurs dont le Sultan vouloit me favoriser. Cependant il dissimula si adroitement ses intentions , que je ne les pénétrai que lorsqu'il eut frappé son coup.

Environ deux mois après son élection , le Sultan me proposa au Divan pour aller commander l'armée sous ses ordres. Le nouveau Grand Visir m'accabla de caresses ; il m'assura que je serois le maître absolu de toutes les troupes , & qu'il n'agiroit que conformément à mes lumières. Je suis si persuadé , ajouta-t-il , de votre capacité & de votre valeur , que je ne doute nullement de la gloire de nos armes , dès que vous serez à la tête de l'armée. Il ordonna en même tems au Trésorier de faire porter chés moi une somme considérable , afin de me mettre en équipage , & de me soutenir avec beau-

soup de magnificence , pendant toute la campagne.

Mais tout cet appareil d'amitié n'étoit que pour me leurrer & pour couvrir les mauvais offices qu'il vouloit me rendre. En effet, tandis que je me disposois à me mettre en état de le suivre à l'armée , il envoya des lettres circulaires à tous les Officiers , afin de s'opposer à ma promotion & de les engager à faire revolter les Janissaires , en cas que le Sultan demeurât ferme dans sa résolution. Jugés donc de mon étonnement , lorsqu'on m'annonça qu'il étoit arrivé un Exprès de l'armée , qui donna à Sa Hauteſſe une requête signée de tous les Officiers , qui déclaroient en termes formels que tous les Soldats étoient prêts à se revolter & à commettre les plus grands désordres , qu'ils n'obéiroient point absolument au Pacha de Boneval , & qu'en cas qu'on le leur envoyât pour Général , toutes les troupes reviendroient à Constantinople. Ensuite on m'intentoit plusieurs chefs d'accusation que je rapporterai dans peu.

Le Grand Visir continuant sa dissimulation avec beaucoup d'adresse , parut inconsolable de ce contretens , & m'exhorta à la patience. Je pars pour l'armée , ajouta-t-il avec un air hypocrite , soyés persuadé que

que je ferai mes efforts pour vous rendre service. Non, je ne négligerai rien pour mettre tous les principaux Officiers dans vos intérêts : Malgré toutes ces protestations je pestois en moi même. De chagrinantes réflexions me plongèrent dans une profonde mélancholie, & sans mon épouse, il est assuré que j'aurois succombé à mes chagrins; mais les sentimens que ma chère Salviati m'inspiroit à chaque instant me firent triompher de ces contretens fâcheux.

„ Consolés vous, cher Epoux, me di-
 „ soit-elle sans cesse, modérés en vous le
 „ desir insatiable de la gloire, en considé-
 „ rant que dans peu vôtre carrière sera ter-
 „ minée. La vie est si courte par elle mê-
 „ me, que ce n'est pas la peine de s'im-
 „ patienter. Cette consolation est triste, je
 „ l'avoue, & le remède est pire que le mal.
 „ Cependant il fait son effet, aussi bien que
 „ cette autre réflexion qui n'est guères plus
 „ réjouissante, c'est le peu de place que nous
 „ occupons dans le vaste univers, & com-
 „ bien il importe peu au monde, qu'il y
 „ ait un Comte de Bonneval heureux, ou
 „ malheureux.

„ Je sai que c'est pour ce petit moment
 „ que nous sommes en cette vie que nous
 „ voudrions être heureux; mais il faut se

„ persuader , qu'il n'y a rien de plus im-
 „ possible. Si vous n'aviés pas aujourd'hui
 „ ces chagrins , vous en auriez d'une
 „ autre espèce. La Providence est telle-
 „ ment au dessus de nous , qu'il faut en-
 „ core l'adorer , quoiqu'on puisse faire , &
 „ baiser la main qui nous frappe & qui nous
 „ punit ; car nous méritons toujours d'être
 „ punis. Cette considération procure
 „ le véritable bonheur d'un homme qui a de
 „ la raison.

„ Je ne comprends pas qu'on puisse avoir
 „ un moment de repos en ce monde si l'on
 „ ne se rapporte de tout à Dieu & à sa vo-
 „ lonté , à laquelle il faut absolument se sou-
 „ mettre. Avec cet appui dont on ne peut
 „ se passer , on trouve de la force & du
 „ courage pour soutenir les plus grandes
 „ disgrâces : en un mot sans la soumission
 „ de cœur & d'esprit les malheureux se-
 „ roient des enragés , des forcenés ; & avec
 „ cette soumission , on demeure un fort hon-
 „ nête homme , & l'on jouit du calme au
 „ milieu de l'orage.

„ Quoiqu'on ne soit pas insensible , ce-
 „ pendant la constance & la résignation re-
 „ mettent bien vite un homme dans son na-
 „ turel. Ne vous avois-je pas prédit que
 „ la chute du Grand Visir revolteroit tous
 „ les

„ les Officiers contre vous , & vous cause-
 „ roit des chagrins cuisans. Soutenés les
 „ donc ces chagrins avec cette magnanimi-
 „ té & ce courage qui forment les Héros.
 „ Vous êtes estimé & aimé du Sultan ,
 „ vous possédés sa bienveillance. Croyés
 „ moi demeurés tranquille dans vòtre mai-
 „ son ; vòtre solitude est charmante , rien
 „ ne vous manque , vous vivés dans une
 „ opulence qui ne laisse rien à desirer. Eh !
 „ pourquoi donc vous tourmenter pour de
 „ vaines chimères ? Ne vous suffit-il pas
 „ que Sa Hauteffe connoisse vos bonnes in-
 „ tentions ? Soyés persuadé que lorsque
 „ l'Empereur pourra vous élever à un poste
 „ distingué il le fera assurément.

Trop convaincu de la sagesse de ce rai-
 sonnement je fis des efforts sur moi même ,
 pour amortir l'ambition qui me dévorait.
 Je m'accoutumai insensiblement à m'occu-
 per à mille petites bagatelles , pour bannir
 l'oisiveté. Cependant lorsque je m'y atten-
 dois le moins , & que je ne pensois plus à la
 guerre , le Sultan m'envoya chercher pour
 me dire qu'il étoit le maître , qu'il vouloit
 absolument que j'allasse commander ses
 troupes , & que si j'y trouvois des opposi-
 tions, il sauroit punir si sévèrement les Rebel-
 les, que les châtimens les retiendroient dans le
 de-

devoir. Il fallut donc me disposer à partir. Quoique ma chère Salviati fût entièrement rétablie de sa chute, elle ne put cependant me suivre, ayant senti depuis trois mois quelques symptômes de grossesse.

A peine le Grand Visir qui étoit à l'armée eut-il appris cette nouvelle, qu'il résolut de terminer la guerre, & de préférer une paix peu honorable à l'envie qu'il me portoit, de sorte qu'il me fit savoir qu'on étoit convenu des Articles, afin, disoit-il, de m'épargner les fatigues d'un long voyage. Un Janissaire m'apporta cette nouvelle à Andrinople.

Cette excessive politesse du Grand Visir me parut très suspecte, & me fit conclurre que ma présence ne lui étoit pas agréable dans un lieu où j'aurois pu découvrir facilement la conduite dissimulée & indigne qu'il avoit tenue à mon égard. Bien loin donc de profiter de l'avis qu'il me faisoit donner, je me déterminai au contraire à poursuivre ma route. J'ordonne à mes gens de faire préparer des relais de quatre lieues en quatre lieues, afin d'arriver plutôt à l'armée.

Le Janissaire auquel je ne cachai point mon dessein, fâché de mon entêtement, me dit, Pacha de Bonneval, puis-je hasarder de te donner un conseil: Parle, lui répondis-

dis-je. Eh ! bien , crois moi , demeure à Andrinople , car je crains que ta vie ne soit pas en sûreté parmi les troupes. Ensuite il me raconta tout le manège du premier Ministre , ce qu'il avoit écrit & fait pour porter les Officiers à refuser de m'obéir.

On doit croire qu'à cette nouvelle mon chagrin fut aussi grand qu'il étoit juste. Dès ce moment je ne roulai dans ma tête que des projets de vengeance. Une dissimulation aussi masquée me parut un outrage énorme fait à mon honneur & à ma gloire. Il faut , m'écriai-je , plein de desespoir , qu'il ait ma vie , ou que j'aye la sienne. Après avoir engagé le Janissaire par une grosse récompense d'aller à Constantinople , & de publier qu'il ne m'avoit point rencontré pour me signifier les ordres du Visir , je pars moi quatrième , j'arrive au camp , & vole avec une extrême légèreté dans la tente du premier Ministre : mon arrivée imprévue déconcerta ce rusé hypocrite. Il me demanda avec un empressement inquiet si je n'avoit point vu un Janissaire qu'il m'avoit dépêché , tant pour m'annoncer la paix , que pour m'exemter des fatigues d'un si long & d'un si pénible voyage. Alors il ranime , pour ainsi dire , ses fausses caresses & son empressement

preffement à vouloir me faire rendre les honneurs que je méritois, dit-il, si justement.

Un procédé si faux me piqua au vif. Je l'accablai de reproches avec des termes très peu ménagés. Ensuite je le quitte d'une manière brusque, & lui envoie un cartel qu'il n'eut garde d'accepter. Il s'en servit au contraire pour m'ordonner les arrêts. Deux jours après, il me fait partir pour Constantinople avec une forte escorte & envoie au Sultan un Mémoire rempli d'accusations.

Sa Hauteffe informée par le Kaïmakan que j'avois envoyé chercher, des justes motifs qui m'avoient porté à manquer de respect au Visir, me fit relâcher, en me donnant ma maison pour prison. Il me fit dire par le Gouverneur, qu'il étoit fâché de la disgrâce qui m'étoit arrivée, & qu'il ne pouvoit se dispenser d'en user de la sorte à cause du cartel que j'avois signé; car que sans cela, il ne pourroit me nuire.

Cette affaire, ajouta le Kaïmakan, est des plus sérieuses : tu as agi, cher Pacha, avec beaucoup de précipitation : une pareille faute selon nos Loix est digne de mort. Je fai que le Sultan t'aime trop, pour ne pas te sauver la vie : c'est pourquoi je n'ai auoune raison de craindre pour tes jours. Demeure donc tranquille, cher ami, jusqu'au

qu'au retour du Visir , & repose toi sur moi des soins de te garantir de ses injustes entreprises. Je prendrai des mesures si justes , que je te mettrai à couvert des coups qu'il voudra te porter.

Mon Epouse surprise de mon arrivée imprévue & de mon espèce de captivité , demeura interdite. Mon trouble lui fit penser d'étranges choses , & dès que je lui eus raconté le détail de cet événement , elle me parut inconsolable. Elle ne faisoit que rêver pendant la nuit aux circonstances de mon aventure , & la tendre inquiétude qui l'agitoit ne lui permettoit pas de prendre aucun repos. Fatale gloire , s'écrioit-elle souvent , ambition tyrannique , pourquoi rongés vous ainsi le cœur de l'homme ? Ah ! que mon amour pur & sincère m'a causé & me cause de funestes allarmes.

Quelques jours après , le Sultan toujours attentif à me donner des marques de sa bienveillance , m'envoya par le Kaimakan les accusations qu'on avoit formées contre moi , afin que j'étudiaffe les réponses que j'aurois à faire , en présence de mes accusateurs , lorsque je serois cité au Divan. Voici les principaux crimes dont j'étois accusé.

Le premier & le plus grief étoit le cartel que j'avois fait au Grand Visir.

Le

Le second , qu'ayant fait des prisonniers Allemands je les avois renvoyés aussi-tôt sans rançon.

Le troisiéme, que, depuis que j'étois en Turquie, j'avois toujours entretenu un commerce étroit d'amitié avec les plus grands ennemis de l'Empire. On rapportoit pour exemple , ma manière d'agir avec le Grand Maître de Malte, auquel j'avois envoyé de gros présens des dépouilles de mon Gouvernement; & mon amitié pour les Chevaliers esclaves auxquels j'avois donné la liberté.

Le quatriéme, que j'avois revolté tous les Ambassadeurs Chrétiens qui résidoient à la Sublime Porte, lorsque le Baile de Venise avoit été mis en arrêt, à cause de son insolence.

Le cinquiéme que j'exerçois en secret la Religion Chrétienne, & qu'on ne me voyoit jamais aux Mosquées.

Le sixième, que j'employois à délivrer les Chrétiens de l'esclavage presque tous les bienfaits dont Sa Hauteſſe avoit la bonté de m'honorer.

Le septième que j'entretenois un Iman Chrétien pour faire l'exercice public de sa Religion dans ma maison.

Le Huitième enfin, que j'avois renvoyé à

Ve-

Venise une fille du Serrail que le Sultan m'avoit fait l'honneur de me donner pour Epouse, crime, ajoûtoit-on, qui contrevenoit à toutes les Loix de l'Empire. Ensuite on concluoit que de pareils excès dont ma conduite étoit noircie, devoient non seulement m'exclure pour jamais des charges & des emplois, mais encore qu'ils étoient tous dignes de mort. J'avoûrai que toutes ces accusations étoient réelles : il ne s'agissoit donc pas de les nier, mais de les adoucir & de les rendre moins graves. C'est à quoi je m'appliquai tout entier, & avant que de produire mes réponses au Divan, je les envoyai à Sa Hauteſſe qui les trouva ſuffiſantes pour me laver, ou du moins pour me préſerver de la mort que mes ennemis demandoient avec beaucoup de vivacité. Le Kaïmakan réſolut cependant de faire ſes efforts auprès du Grand Viſir pour nous réconcilier. Ses tentatives ne furent point inutiles, de ſorte que nous nous embrâſâmes avant qu'il fût queſtion de me juſtifier.

Quelques jours après ayant été cité à comparoître au Divan, voici le diſcours que j'y prononçai pour ma juſtification.

„Généreux & très vaillant Viſir, & vous,
 „invincibles Guerriers, l'ornement & la
 „gloire de l'Empire Ottoman, je ne ſai ſi

Tome II.

L

„de

„ de tous les titres magnifiques dont l'or-
 „ gueil & la vanité font l'objet de leur ido-
 „ lâtrie , celui de Guerrier n'est pas le plus
 „ séduisant , puisqu'il suppose toujours du
 „ Génie , & un cœur noble au dessus du
 „ commun ; distinction flatteuse que peu
 „ de personnes rejettent de bonne foi , &
 „ que l'amour propre , dans les excès qui
 „ lui sont si ordinaires , manque rarement
 „ de s'attribuer.

„ Déjà je me sentoie piqué du desir de
 „ partager avec vous la plus noble de vos
 „ occupations , qui étoit de cueillir des lau-
 „ riers & de répandre mon sang pour sou-
 „ tenir les merveilleux exploits que vous
 „ avés faits sous le règne du très auguste &
 „ du très redoutable Mahomet , règne ad-
 „ mirable & heureux , tel que la sagesse du
 „ Grand Prophète l'avoit conçu & médité.
 „ Que n'ai-je , invincibles Guerriers , l'es-
 „ prit assez étendu pour décrire ces aima-
 „ bles qualités qui brillent avec tant d'é-
 „ clat dans ce Grand Empereur que je viens
 „ de nommer ! Que n'ai-je des expressions
 „ assez vives , pour représenter les mouve-
 „ mens d'amour & d'admiration que son
 „ Nom auguste excite dans vos cœurs , &
 „ qui se peignent dans vos yeux avec tant
 „ de force & de sincérité !

Je

„ Je me dispoſois donc à voler ſous ſes
 „ étendarts pour admirer vôtres valeur intré-
 „ pide, lorsque tout à coup vous vous êtes
 „ oppoſés à ma gloire. D'injuſtes préven-
 „ tions que mes ennemis vous avoient inſpi-
 „ rées m'ont attiré vôtres inimitié, & vous
 „ avés cru que, noirci de crimes énormes, je
 „ m'étois rendu indigne de partager avec
 „ vous l'honneur de vos victoires.

„ Cité à comparoître devant vous, pour
 „ rendre compte de ces prétendues mauvai-
 „ ſes actions qui m'ont rendu l'objet de
 „ vos mépris & de vôtres indignation, je vais
 „ ſans détour vous prouver que ma con-
 „ duite a toujours été celle d'un homme
 „ d'honneur, & d'un homme très ſcrupuleux
 „ à marcher dans les voyes de la droiture
 „ & de l'équité. Jamais ma gloire n'a été
 „ flétrie par aucune action lâche, pendant
 „ que j'ai été au ſervice des Princes Chrè-
 „ tiens vos ennemis & les miens. Mon
 „ rang, ma naiſſance ont toujours été ſou-
 „ tenus par une vie ſans reproche; & c'eſt
 „ avec une douleur amère que je ſuis obli-
 „ gé de démontrer qu'une haine implacable
 „ a cauſé ſeule mon crime.

„ Elevé dès mes tendres années à ne point
 „ ſouffrir d'inſulte, toujours très délicat
 „ ſur le point d'honneur, en un mot imbu

„ de ces principes, qu'un brave homme ,
 „ sur tout un Guerrier, ne devoit jamais
 „ souffrir une injure sans exposer sa vie
 „ pour en avoir réparation , j'ai envoyé un
 „ cartel au très haut & très puissant Vifir.
 „ Il en fait les raisons. C'est un usage par-
 „ mi les Chrétiens : je n'ai donc point cru
 „ contrevenir aux Loix de l'Empire ; car
 „ dès qu'on ignore absolument les Loix,
 „ on n'est point sensé y être réfractaire :
 „ d'où je conclus que l'envoi du cartel
 „ n'est point un crime digne de mort , mais
 „ plutôt une action de valeur qui mérite
 „ des louanges, puisqu'elle fait voir que
 „ mon honneur m'est plus cher que mon
 „ sang. Tous les hommes conviennent
 „ qu'il faut estimer ceux qui méprisent la
 „ vie , quand l'honneur y oblige, sans don-
 „ ner aucune marque de foiblesse , ni d'une
 „ trop grande attention pour se ménager.
 „ On m'accuse en second lieu d'avoir
 „ donné la liberté à des prisonniers Alle-
 „ mands sans rançon. Eh ! Illustres Guer-
 „ riers, n'ai-je pas fait la même chose à votre
 „ égard , quand je servois dans les armées
 „ de l'Empereur des Chrétiens ? Il y en
 „ a encore trois ici qui peuvent rendre ce
 „ témoignage. Quoi ! une pareille généro-
 „ sité seroit-elle un crime ? N'ai-je donc
 „ pré-

„ préservé les jours à ceux qui sont ici pré-
 „ sents, qu'afin qu'ils me procurassent la mort?
 „ Je suis persuadé que toute l'illustre assem-
 „ blée ne croit pas que ce soit là un crime ,
 „ ni même une faute légère.

„ On me reproche en troisième lieu mon
 „ commerce avec les Ennemis de l'Empire ,
 „ & ma liaison avec le Grand - Maître de
 „ Malte. Mettés vous à ma place ; un
 „ bienfait qu'on reçoit ne doit il pas être
 „ payé par un autre bienfait ? Personne de
 „ vous n'ignore la générosité excessive du
 „ Grand Maître pour une Epouse aimable
 „ & malheureuse qui m'est chère. Aurois-
 „ je été assez ingrat pour manquer à lui en
 „ témoigner ma juste reconnoissance ? N'a-
 „ t-il pas encore bien payé mes présens , en
 „ vous renvoyant tous les Esclaves Musul-
 „ mans qui se trouvoient alors aux fers dans
 „ son Isle.

„ La quatrième accusation tombe d'elle
 „ même. Voila les certificats des Ambassa-
 „ deurs Chrétiens qui attestent tous que je
 „ ne me suis presque pas mêlé dans l'affaire
 „ du Baile. D'ailleurs quand je me serois
 „ empressé à lui obtenir grace , l'illustre
 „ Cornaro à ma sollicitation n'a-t-il pas em-
 „ ployé tout son crédit pour mettre Aly
 „ Zuffa ici présent à couvert de ses entrepri-

„ ses criminelles sur une noble Vénitien-
 „ ne ? Cependant Cornaro est un des plus
 „ illustres Sénateurs de la Republique , & le
 „ Sénat , bien loin de blâmer sa conduite ,
 „ lui a donné des éloges. Ces sortes de
 „ services se rendent mutuellement dans
 „ tout l'Univers entre gens d'honneur &
 „ de probité.

„ On m'accuse cinquièmement , d'être
 „ Chrétien en secret , & d'avoir un Iman
 „ Chrétien qui fait les fonctions de son mi-
 „ nistère dans ma maison. N'ai-je pas ob-
 „ tenu d'Achmet III, de glorieuse mémoi-
 „ re , la permission de faire la prière chés
 „ moi , & d'avoir un Aumonier pour mon
 „ Epouse & pour mes Esclaves ? N'a-t-on pas
 „ vu des Sultans laisser l'exercice de la Re-
 „ ligion Chrétienne à des Sultanes favorites
 „ & leur donner des Chapelains ? Si c'étoit
 „ un crime , les Empereurs l'auroient-ils
 „ permis ? J'ai employé , il est vrai de gros-
 „ ses sommes pour délivrer des Chrétiens
 „ de l'esclavage. La charité seroit-elle donc
 „ devenue un crime parmi vous , ô ! illustres
 „ Guerriers , vous , dis-je qui vous distin-
 „ gués par là de toutes les Nations du mon-
 „ de ? Eh ! pouvois-je exercer ma charité
 „ envers les Musulmans , puisqu'il ne s'en
 „ trouve aucun dans l'esclavage ? Ne vaut-

„ il

„ il pas mieux l'étendre cette charité , sur
 „ des créatures raisonnables , qui ont une
 „ ame créée de Dieu , que sur de vils ani-
 „ maux.

„ Enfin , si j'ai renvoyé à Venise une fille
 „ du Serrail , n'est-ce pas du consentement
 „ de Sa Hauteſſe & du Grand Viſir qui
 „ gouvernoit alors l'Empire ? N'est-ce pas
 „ par complaiſance pour ce premier Miniſ-
 „ tre que j'ai épouſé cette perſonne , à
 „ condition de la rendre à ſes parens ? Ah !
 „ redoutable & généreux Viſir , & vous
 „ invincibles Guerriers , réſéchiffés ſur
 „ mes raiſons , enſuite condamnés moi à la
 „ mort ſi vous le pouvés avec juſtice &
 „ intégrité. “

A peine eus-je fini mon diſcours qu'il ſ'éleva un murmure confus dans toute l'aſſemblée : les uns prenoient hautement mon parti ; les autres approuvoient mes raiſons ; & les plus animés contre moi gardoient un morne ſilence. On me fait fortir , un moment après on me rapelle. Alors le Sultan qui avoit été aux écoutes paroît ; tous fremiſſent à ſa vue , il ſe tourne vers moi , & me dit avec un viſage riant , je te fais grâ-
 ce, Pacha de Bonneval , ou plutôt je ſuis
 bien aîſé de ce que tu n'es point coupable.
 Tu as dit la vérité & fait connoître que les

crimes dont on t'a accusé ne méritent aucun châtiment. Cependant le Divan t'a condamné à un an d'exil dans l'Isle de Chio, & moi je te donne le Gouvernement général de toute la Morée & de toutes les Isles de l'Archipel, & je prétends que les Agas, & les Pachas de ces endroits exécutent tes ordres, comme les miens propres. Je te laisse la liberté de partir quand tu le jugeras à propos. Fais équiper six galères pour t'y conduire. Enfin il congédie l'assemblée, & fait signe de la main au Visir d'exécuter ses ordres.

Je sortis donc comme en triomphe de ce Divan où je devois être condamné à la mort. Mon cher ami le Kaïmakan, m'embrassa. Dans le même tems tous les Officiers qui une heure auparavant daignoient à peine me regarder, s'empressèrent à me féliciter & à m'accabler des complimens les plus flatteurs ; mais je fus à quoi m'en tenir. J'y répondis conformément, & selon leur intention.

On doit croire que mon épouse pendant ce tems étoit dans des angoisses mortelles. Elle devoit cependant être très persuadée que je ne courois aucun risque de la vie ; mais la tendre inquiétude ne peut guères faire goûter de tranquillité dans des occasions
sem-

semblables. Dès qu'elle m'aperçut accompagné du Kaïmakan & de plusieurs autres de mes amis, toutes ses allarmes s'évanouirent. Ensuite ayant appris le détail de ce qui s'étoit passé au Divan, & mon exil dans l'Isle de Chio, elle fut ravie de ce qu'on m'éloignoit de la Cour, & si j'avois écouté son impatience, nous serions partis le jour même; mais il étoit absolument nécessaire de mettre ordre à mes affaires & de les régler de façon que ma présence ne fût plus nécessaire à Constantinople.

Après avoir célébré avec mes amis le triomphe que j'avois remporté sur mes ennemis, & sur les jaloux de ma fortune, je priai mon cher Gouverneur de vouloir présenter de ma part à Sa Hauteſſe le Régiment de Salviati. Il étoit complet & en très bon état, de même que le reste de ma petite armée; mais Mahomet me fit dire qu'il faisoit présent de ce Régiment à mon Epouse & que peut être il me seroit utile à Chio; qu'il falloit donc le faire transporter dans cette isle; qu'à l'égard des autres troupes, il auroit soin de les faire incorporer dans les Janissaires & parmi les Spahis; qu'il m'ordonnoit de lui donner une liste des meilleurs Officiers & Soldats qui avoient servi sous mes ordres, afin de les récompenser selon

leur mérite ; de sorte que tous eurent lieu de se louer de la générosité du Sultan.

J'obtins pour les deux Suisses qui vouloient me suivre dans mon exil, deux Brevets, un de Colonel du Régiment de Salviati pour Acher, & un autre de Lieutenant Colonel pour Bichop (ainsi s'appelloit son compagnon) & outre la solde ordinaire qu'on avoit fixée pour l'entretien de ce Régiment, on leur accorda encore quinze cens aspres par jour de gratification à chacun.

Le Grand Visir afin de m'engager à oublier entièrement les chagrins qu'il m'avoit causés, me vint rendre visite sous prétexte de voir ma solitude, & le lendemain il m'envoya par le Thrésorier deux cens cinquante Bourfes, c'est à dire, 125000. piastrres. Une somme si considérable m'inspira des idées. J'étois alors fort bien en argent comptant : je me déterminai donc à faire passer ce capital à Venise & à le mettre sur la Banque, réfléchissant qu'à mon âge je ne pouvois plus vivre long-tems, & que cet argent serviroit à mon Epouse & à ses enfans en cas de besoin. Le Baile de cette République me rendit ce service avec bien du plaisir.

Déjà ma chère Salviati avançoit heureusement dans sa grossesse ; déjà elle m'avoit fait entrevoir que son dessein n'étoit plus de

revenir à Constantinople ; mais de se réfugier à Padoue , où elle pourroit donner à ses enfans une éducation conforme à leur naissance & les élever dans la Religion Chrétienne ; car quoiqu'elle ne fût rien moins que bigote , elle avoit pourtant un attachement sincère au Christianisme.

Cette affaire réglée , j'ordonnai à Acher & à Bichop d'aller chercher le Régiment de Salviati qui avoit toujours resté à Chiourlich. Dès qu'il se fut reposé quinze jours aux environs de Scutari , Bichop se mit à la tête & le conduisit à Smyrne à petites journées , afin de le faire passer avec plus de facilité à Chio, où il arriva quelques mois avant moi, parce que le terme des couches de mon Epouse approchant , je ne voulus pas l'exposer sur la mer , de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. Le Sultan m'accorda cette grace avec de grands témoignages de bonté. Enfin elle mit au monde un fils tel qu'on peint l'Amour. Je le fis aussitôt baptiser dans ma Chapelle par le Père Thomas. C'étoit un Capucin pour lequel j'avois une grande vénération. Acher & la Signora Barnetti servirent de parrain & de marraine. Il fut nommé Gustave François , de sorte que ma famille aura le chagrin d'avoir des parens , non pas Turcs , mais nés en
Tur-

Turquie. Je reçus au sujet de cette naissance un nombre presque infini de complimens.

Les six galères étant disposées pour mon départ , j'allai prendre congé du Sultan, ensuite de tous mes amis. La veille , Sa Hauteſſe avoit fait aſſembler un Divan où l'on me donna le Brevet de Pacha général de l'Archipel. Cette nouvelle Dignité jointe à celle de *Béglerbey d'Arabie* me rendoit un des plus puissans Seigneurs de l'Empire Ottoman. Je fis une donation de ma belle maison de Scutari à mon cher ami le Kaïmakan, qui pour n'être point en reste avec moi, envoya à mon Epouse pour plus de cinquante mille piaſtres de pierreries de diverses couleurs , avec deux perles en poire d'une beauté & d'une groſſeur extraordinaire.

Les principaux de mes amis , à la tête deſquels étoit cet aimable Gouverneur, vinrent me ſouhaiter un heureux voyage , & voulurent me conduire juſqu'aux Châteaux des Dardanelles , où nous demeurâmes huit jours à nous réjouir au bruit du canon de ces fortereſſes. Cependant il fallut ſe ſéparer , & cette ſéparation me fut encore bien ſenſible. Ce cher ami me promit qu'il feroit ſes efforts pour me faire rappeler; mais la fatale Parque , coupa le fil de ſa vie trois
mois

mois après nôtre séparation, de sorte que depuis ce tems je n'ai presque plus d'espérance de retourner à Constantinople. Je m'en console avec d'autant plus de facilité que je vis ici dans une tranquillité sans égale ; toutes mes infortunes passées ne me causent plus d'inquiétude.

Les différentes disgrâces que j'ai essuyées dans tout le cours de ma vie, m'ont rendu indifférent pour les charges & pour les honneurs : je ne songe plus qu'à bien vivre & à me réjouir. Oui, je préfère maintenant la vie douce à une vie plus agitée. Il y a des hommes qui font du bruit au commencement & les autres à la fin de leurs jours ; quelques uns n'en font jamais ; d'autres en font toujours ; tout cela est égal à la mort. Quoique je puisse me mettre du nombre de ces derniers, bientôt j'arriverai au terme de ma carrière, & quelques mois après, à peine se souviendra-t-on qu'il y a eu au monde un Comte de Bonneval.

Je monte presque tous les jours à cheval avec ma chère Salviati, tant pour exercer son Régiment que pour aller à la chasse. Tous les Habitans de Chio nous aiment plus qu'ils ne nous craignent, & cela sans manquer au respect qui nous est dû. Les principaux se font un vrai plaisir de nous procurer

curer mille divertissemens agréables ; ma maison est magnifique & superbement meublée ; je jouis tout à la fois & en même tems de la vue de la ville , de la campagne & de la mer. Ses ondes baignent un beau jardin & un vaste verger planté d'oranges , de citronniers , de cédres , de grénadiers & d'autres arbres rares , dont les fleurs & les fruits flattent toute l'année la vue & l'odorat.

Le fidèle Acher règle la depense de ma table & de mes Domestiques ; Bichop est mon Grand Ecuyer. Ces deux Suisses, toujours compagnons de mes plaisirs innocens, ne m'abandonnent presque jamais. J'ai changé de goût , je ne suis plus de celui des hommes du commun , qui n'admirent que les actions extraordinaires. Ils ne sont point touchés d'une vie unie ; à peine y font-ils attention. Cependant j'éprouve qu'il faut plus de force d'esprit & plus de vertu pour se soutenir dans des choses communes, que dans les grandes qui se soutiennent assés par elles-mêmes. Gagner une bataille, conduire une négociation , gouverner une province , ce sont des actions d'éclat qui éblouissent les yeux des hommes. Vendre , payer , aimer , hair , rire , vivre dans sa famille , sans se relâcher ni se démentir jamais , cela

la est plus rare , plus difficile & moins remarquable.

Les Grands Hommes perdent souvent beaucoup de leur mérite à se laisser trop approcher. Il faut toujours les envisager d'un peu loin , & dans une perspective qui les montre dans leur plus belle attitude. Tel a passé dans le monde pour un Héros , auquel sa femme & ses domestiques n'ont rien remarqué que de fort ordinaire. Ceux qui n'ont jamais eu d'adversités ne connoissent pas toutes les vertus dont ils sont capables. La profession de guerre que j'ai faite dès ma tendre jeunesse , & celle d'être souvent malheureux , m'ont tellement endurci , que je ne sens presque plus ce qui abbat la plupart des autres hommes.

Je conçois aujourd'hui que pour vivre heureux & sans ennemis , il ne faut point s'entêter de l'éclat trompeur des choses humaines. Elles sont trop fragiles & trop inconstantes : pourvu que j'aie le vivre & le vêtement , je suis satisfait ; & la fortune qui m'a fait du pis qu'elle a pu ne m'a abbatu ni l'esprit ni le courage. J'espère que je ferai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs ; je ferai voir au moins par là que je ne suis pas capable des choses dont on s'est efforcé de me noircir par des calomnies. Ce-
pen-

pendant, il faut l'avouer, il seroit assez cruel de n'avoir point d'autre consolation que celle-là.

Guéri donc de l'ambition & du desir de la gloire, je me trouve trop heureux de savoir m'occuper à de petites choses. Je sens même qu'il n'y a que cela de bon pour couler des jours fortunés ; car les bagatelles ne content rien au corps ni à l'ame, & quoique très persuadé à cette heure que l'affaire du salut est capable de remplir tout le vuide du cœur, néanmoins il faut que j'amuse encore mon esprit. Ma gayeté naturelle veut que je me réjouisse pourvu que ce ne soit pas aux dépens de mon prochain.

Mon Epouse qui a reçu depuis quelques jours des nouvelles favorables de Padoue, espère d'y faire bientôt un voyage. Cette séparation me fait frémir, mais comme ce voyage est encore éloigné, je me console dans l'espérance qu'elle changera de sentiment, & qu'elle n'aura pas la cruauté de m'abandonner dans mes vieux jours. Cependant je prévois qu'il sera absolument nécessaire pour le bien de mon cher fils, dont la beauté se fortifie avec l'âge.

Les protestations de bienveillance que me fait faire souvent Sa Hauteffe raniment de tems en tems mon amour propre. Ensuite
mes

mes réflexions viennent, & je souhaite alors de toute mon ame de terminer mes jours dans mon exil. Cette Isle est un séjour enchanté, à l'exception des chaleurs trop excessives qui s'y font vivement sentir depuis le mois d'Avril jusqu'à la fin du mois de Septembre : sans cela, on pourroit avancer que c'est ici un second paradis terrestre. Sa proximité de la Natolie ou Asie Mineure ne permet pas d'en douter, & il est assuré que lorsque le vent de Sud donne, il est presque impossible de pouvoir respirer dans la Canicule. Cependant j'ai trouvé le moyen de me mettre à couvert de ces trop vives ardeurs. J'ai fait faire une longue galerie qui avance considérablement dans la mer, & au bout de laquelle j'ai fait construire une forte tour carrée de cinquante piés de diamètre. La mer monte à la hauteur de vingt-cinq piés, de sorte que j'ai pratiqué sous l'eau un salon & une belle salle qui reçoivent le jour par des fenêtres élevées au dessus de la surface des eaux, & comme la tour est terminée par un dôme ouvert, dont la coupole est de crystal, il y fait aussi clair qu'en pleine campagne. Je mange & je couche dans cette tour : ainsi je ne m'apperçois presque pas de l'excessive chaleur.

On m'accusera peut-être ici de donner un

Tome II.

M

peu

peu dans le verbiage en rapportant de pareilles minuties ; mais il faut se souvenir que j'ai promis un détail de mes moindres actions , afin de faire voir qu'on en a bien imposé au Public sur mon compte , & que l'Auteur des Mémoires imprimés sous mon nom a fait des bévues impardonnables , soit dans le portrait qu'il fait de ma personne , soit dans les descriptions des lieux où il me fait voyager. Il dit , par exemple , en parlant de Chio , que les chaleurs n'ont rien d'excessif ni d'incommode. Cependant j'affûre du contraire. Cet autre trait ne paroîtra pas moins faux. *Le Gouvernement des Turcs , assure-t-il , est fort doux dans cette isle ; les peuples n'y sont point inquiétés sur leur Religion ; les impôts même sont modiques ; mais leur autorité est si respectée , qu'une ficelle attachée par les deux bouts sur la porte d'une maison en fait une prison dont personne n'a la hardiesse de sortir.*

Un peu avant il dit , *la plupart des Habitans sont Chrétiens ; les uns suivent le Rit Grec , les autres le Latin. Ils sont toujours en dispute , comme les Jésuites & les Jansénistes le sont en France.*

Si l'Auteur de ces Mémoires m'avoit fait relâcher dans cette Isle avant l'année 1720. il auroit pu encore ajoûter , qu'il y avoit à Chio un Evêque Latin , un Couvent de
Jé-

Jésuites François , & d'autres Monastères Italiens ; mais la révolution qui arriva dans cette Isle à la fin de l'année 1720 , a bien changé la situation des Chrétiens. Depuis ce tems ils n'ont eu aucun exercice libre du Christianisme , & actuellement il n'y a du Rit latin qu'une seule chapelle chés le Consul de France , & celle qui est dans ma maison.

Je finirai donc ces Mémoires en donnant une légère idée de ce beau pais , & de cette funeste révolution qui causa la mort à plus de trente mille Chrétiens , l'esclavage de l'Evêque , & l'anéantissement total de l'Eglise Latine ; mais avant il faut parler du Chevalier Justiniani que je trouvai à Chio parmi les Galériens , trois jours après mon arrivée dans cette Isle.

J'ignore le moyen dont on se servit pour faire remettre une lettre sur la toilette de mon épouse. Il y a apparence que ce fut une de ses femmes. Cependant on en fit un mystère , personne ne voulut l'avouer. Comme le caractère lui étoit inconnu , elle fit difficulté de l'ouvrir , craignant quelque surprise. Cette lettre même l'inquiétoit à cause de la manière dont elle lui étoit parvenue. Lorsque je fus entré dans son appartement, on me fit une longue histoire de la

lettre. A peine eus-je jetté les yeux dessus, que je reconnus l'écriture. Eh ! dis-je, c'est du Chevalier Justiniani. Je l'ouvre avec empressement, & j'apprens l'état funeste où il se trouvoit encore réduit. Comme il m'indiquoit le lieu où on le tenoit renfermé, je vole à son secours, & vois cet infortuné Gentilhomme dans un lieu plein d'horreur & dans un état qui m'arracha des larmes. Je condamnai aussitôt celui qui exerçoit de pareilles cruautés à une rude bastonnade, afin de le rendre plus charitable envers les malheureux qu'on lui confioit. J'envoye chercher le Reis de la galère sur laquelle étoit le Chevalier, je le fais déchaîner, & donne deux mille sequins pour sa rançon, ne voulant point me servir de mon autorité, pour frustrer son Patron des droits qu'il avoit à prétendre. Après que Justiniani se fut remis pendant quelques jours des terribles maux qu'il avoit essuyés, je le priai de me raconter par quel nouveau malheur il étoit retombé dans les fers. Ses aventures m'ont paru trop intéressantes pour les ensevelir dans le silence. Elles méritent assurément d'avoir place dans ces Mémoires : les voici mot pour mot.

HISTOIRE

du Chevalier Justiniani.

G Enéreux Comte, dit-il, vous vous foudroyez sans doute que je vous ai dit que j'étois un peu parent de votre adorable Épouse, lorsqu'après avoir été délivré des mains des Arabes je vous découvris mon nom & ma naissance : je pense que ce fut dans votre jardin à Crac. Quoique vous soyés convaincu de cette vérité, je suis cependant bien aise de vous informer de certaines particularités qui vous sont inconnues & qui accompagnèrent ma naissance. Vérone m'a vu naître : mon père, quoiqu'un des principaux du Sénat de Venise, quitta cette ville, ayant eu quelques démêlés avec le Doge. Il se retira dans un superbe château qu'il possédoit avec de grands biens, à une lieue de Vérone. Cet endroit charmant lui parut un asyle assuré pour goûter cette aimable & délicieuse tranquillité qui ne se trouve jamais dans le tumulte de la Cour.

Là, occupé à élever sa famille qui consistoit en un fils & une fille (leur mère, morte depuis deux ans, étoit sœur de Madame Cornaro.) il ne songeoit nullement au coup

fatal que la fortune lui préparoit. Un soir assés tard un Etranger de bonne mine , accompagné de quatre ou cinq Estafiers , ne pouvant entrer dans la Ville dont les portes se ferment régulièrement une heure après le coucher du soleil , vint demander à loger au château. Il se disoit Allemand & se qualifioit d'Envoyé extraordinaire de l'Empereur , pour négocier à Milan une affaire importante. Mon père le Sénateur Justiniani , charmé de ses belles manières & de sa politesse , non seulement les reçut avec beaucoup de cordialité , mais encore l'engagea à séjourner quelques jours chés lui.

L'Inconnu accepta ses offres obligeantes & demeura un mois dans son palais. L'amour se glissa insensiblement dans son cœur. Il regarda ma mère d'un œil convoiteux. Elle étoit jeune & belle , mais un peu trop galante. Elle passoit même pour coquette , lorsque mon père l'épousa en secondes nocces. Une jeune personne de dix-huit ans ne convenoit guères à un sexagénaire ; mais comme elle étoit un peu parente de sa première Epouse , il voulut lui assurer une fortune , celle de sa famille se trouvant très dérangée.

Le miroir de ma mère qu'elle consultoit souvent n'avoit pu lui persuader que la pu-
 deur

deur fût un si grand ornement au beau sexe. Elle l'avoit jetté, pour ainsi dire au rebut, avec les vieilles nipes de sa toilette. Représentés vous une jeune personne d'une vivacité surprenante, dont la taille étoit élégante & majestueuse, d'une physionomie douce & attrayante, un teint de lis relevé de coloris fins & vifs, des cheveux d'un noir lustré: tout cela composoit une très aimable femme. A l'égard de son caractère, elle n'étoit ni médifante, ni indiscrette, ni légère ni tendre, ni délicate, ni fidèle; cependant quand elle avoit des vues, elle paroissoit réunir dans sa personne toutes les perfections du corps & de l'esprit.

L'inconnu, jeune, bienfait & galant lui plut; elle rusa pour assujettir son cœur, & ce cœur-là ne put tenir longtems contre les attaques qu'on lui portoit. Trop obsédée dans sa maison pour oser s'émanciper, on chercha à se dédommager de cette gêne dans de fréquentes promenades tant à Vérone qu'aux environs. Ces parties de plaisir étoient trop du goût de ma peu vertueuse mère, pour les interrompre. Cependant son Epoux conçut de justes soupçons, il parla en maître. Il falut obéir; mais on avoit concerté ensemble un ingénieux projet pour se mettre à couvert de toute contrainte. L'E-

tranger & ma mère s'échappent pendant la nuit. Trop amoureux pour être prudents , ils n'eurent pas la sage précaution de couvrir leur marche. Mon père informé de ce defastre monte à cheval à la tête de ses Domestiques , vole à leur poursuivre , les joint & les ramène à Vérone où l'Etranger finit sa vie à un infame gibet , tant pour crime de rapt que parce qu'il fut reconnu Avanturier du premier ordre. On doit croire que cette affaire ne se passa pas sans causer du saisissement à ma mère. Depuis sept mois elle me portoit dans son sein ; je dus donc ma naissance à la frayeur & au trouble que lui causa la vue de mon père. Elle me mit au monde au beau milieu d'une des rues de Vérone , lorsqu'on la conduisoit dans la maison d'un ami qui s'étoit chargé d'en répondre : elle fut ensuite renfermée dans un monastère où je crois qu'elle est encore.

Cette naissance singulière & précoce causée par une triste & flétrissante aventure fut comme un présage certain que je serois malheureux toute ma vie ; du moins jusques à présent la fortune m'a peu ménagé ; au contraire elle m'a toujours maltraité d'une manière un peu cruelle. Vous concevés bien qu'on me donna une éducation conforme à ma condition. J'ai fait toutes mes études

à Padoue; & si je n'ai pas réuissi, c'est ma faute, ou plutôt celle de l'amour. Je fis ma principale ou plutôt mon unique occupation de la galanterie. Je devois le jour à une personne qui avoit trop aimé ces plaisirs séducteurs, pour n'avoir pas le cœur tendre & facile à recevoir des impressions du beau sexe: leur seule vue me caufoit des transports & des ravissmens.

La fille de mon Professeur me plut. Vous jugerés par son portrait de mon goût & de ma délicatesse. C'étoit une fille longue & sèche, d'une physionomie équivoque; avec des yeux petits, une bouche d'une grandeur énorme, le nés gros & retrouffé. Elle se présentoit de mauvaise grace, marchoit mal, & préféroit la coquetterie la plus grossière à la galanterie délicate; en un mot les fatigues du libertinage avoient fait de grands desordres dans toute sa personne. Cette fille me parut adorable, je l'aimai, elle m'aima, elle ne fit point l'inhumaine; nos cœurs de concert se laissèrent entraîner à leur penchant sans se contraindre & sans trop de ménagement. Déjà depuis deux ans je goûtois tout ce que Cupidon promet de plus flatteur à ceux qui se soumettent à son Empire, lorsque je m'apperçus que ma perfide Maîtresse m'avoit donné un rival, & ce rival étoit

le lâquais de son père , J'examinai de près ses démarches. Je la surprends & j'immole son amant à ma jalousie en lui plongeant un poignard dans le cœur. Je fors ensuite de cette maison comme un furieux , & je vole avec la légèreté des Zéphirs chés mon père , qui accablé d'années & de chagrins , attendoit la mort de jour en jour.

Le Sénateur Justiniani , instruit de ma lâche action , ne voulut plus me voir. Il ordonne qu'on me fasse embarquer pour Malte : à peine avois-je alors dix-sept ans. Il avoit dans l'Ordre un frère & plusieurs amis qui me reçurent avec beaucoup de bienveillance. Après trois ou quatre mois de séjour dans cette Isle, mon Oncle me proposa de me faire Chevalier ; mais persuadé que je n'étois point propre à garder le vœu de continence , je lui découvris mon ame & mes sentimens. A mon discours ce vénérable vieillard ne put tenir sa gravité.

Justiniani , me dit-il , si tous les Chevaliers étoient aussi bons Soldats qu'ils sont zélés partisans de Vénus, ils seroient tous invincibles. La chasteté parmi nous est une vertu tout à fait rare. Elle n'est observée que lorsque les forces épuisées & la conduite peu réglée a rendu insipide tout ce qui peut flatter les sens. Ainsi le serment solem-

lemnel qu'on fait aux piés des Autels ne doit point vous faire d'ombrage. La galanterie paroît ici comme naturelle. Elle tient même souvent lieu de mérite ; bien loin d'en punir les excès, on applaudit à un jeune Chevalier , lorsque cet amusement ne l'empêche point de remplir ses autres devoirs.

Cette grande difficulté applanie , je m'enrôle dans le saint Ordre de Malte. J'ai fait pendant sept ans mes Caravanes avec quelque distinction. Déjà j'étois parvenu à un emploi honorable , lorsque je fus enlevé par les galères d'Egypte. Le Turc à qui je tombai en partage me vendit à un Marchand du Caire. Vous n'ignorez pas ce qui m'est arrivé depuis ce tems jusqu'à mon départ de Constantinople , ni tout ce que j'ai fait à Alger pour procurer la liberté au Chevalier de Souvré.

Mon séjour chés vous & mon voyage à Alger me lièrent malheureusement d'amitié avec Borelli. Ainsi s'appelloit le jeune Chevalier que je rachetai à Alexandrette , & qui s'embarqua avec moi sur les galères du Grand Seigneur. Borelli dissimula si adroitement , & cacha avec tant d'art ses mauvaises qualités que j'en ai été la dupe , de sorte qu'à nôtre retour à Malte , ayant été destiné pour commander une galère , j'insistai auprès de
mon

mon oncle, afin de lui faire obtenir le premier poste après moi. Mon oncle surpris de ma proposition me demanda d'un ton grave si je connoissois bien ce Chevalier. Eh ! oui, répondis-je avec précipitation; c'est un brave & parfaitement honnête homme.

Tu te trompes, cher Neveu, me dit mon oncle; je veux te faire son portrait; ensuite, si tu t'opiniâtres à l'avoir pour second, je ferai en sorte qu'on te l'accorde. Mais pèse bien ces paroles. Réprésente toi un impertinent qui plein de soi même se donne de grand airs, parle haut & toujours d'un ton décisif; qui fait le plaisant; qui veut toujours briller; qui se figurant que rien ne cache tant le bel esprit que le silence, a sans cesse la bouche ouverte pour débiter un nombre infini de fadaïses; un fat à qui on ne sauroit dire une chose si incontestable dont il veuille demeurer d'accord, & qui ne songe pas tant à connoître si elle est vraie qu'à voir si on la peut contredire; qui croit qu'on lui dérobe son bien lorsqu'on prend la parole en sa présence, dont la mémoire est comme une épée entre les mains d'un furieux; un homme qui frémit à la vue d'un sabre ou d'un coup de pistolet; un personnage qui aime le jeu & la débauche à l'excès; & qui ne joue & de se divertit jamais sans fai-

re naître des disputes & des querelles. Aussi n'a-t-il point d'amis ; il a une forte vanité qui l'empêche de faire des avances pour en acquérir , & quand le hazard lui en a procuré ou donné quelqu'un, il ne le ménage point. A la première occasion où l'infidélité lui est utile , il devient infidèle. En un mot il est menteur , fourbe , lâche , débauché , & ne connoît aucun point d'honneur.

Juge , mon Neveu , si un homme semblable peut t'être de quelque utilité. Ce conseil étoit assurément dicté par l'amitié ; cependant , persuadé qu'en matière de réputation nous ne valons que ce qu'il plait aux autres de nous faire valoir , je crus bonnement que mon oncle s'étoit laissé prévenir au sujet de ce jeune Gentilhomme. Je persiste dans mon dessein ; on me l'accorde ; mais j'ai eu tout lieu de m'en repentir.

A peines eûmes-nous tenu la mer dix ou douze jours , que Borelli se montra à découvert. Il maltraitoit tout l'équipage avec tant de hauteur & avec si peu de ménagement que je fus contraint de reprimer son audace après l'avoir averti charitablement de se modérer. Nous nous querellâmes à ce sujet , je lui ordonnai les arrêts que je rompis quatre heures après. Le quinzième
jour

jour de notre navigation , nous apperçûmes une voile vers les côtes de Barbarie : je fis virer de bord & tourner l'éperon sur ce vaisseau , & me disposai au combat. Borelli à cette nouvelle vient tout tremblant me dire , que ce vaisseau lui paroïsoit trop supérieur à nos forces pour nous exposer à l'attaquer. Eh ! ami , dis-je , la crainte sans doute vous grossit les objets : allons , du courage ici , s'il vous plait , point de foiblesse humaine , autrement je vous casse la tête : avec moi les poltrons n'ont pas beau jeu.

J'avoûrai que sa manière d'agir m'avoit fort indisposé contre lui. Mon homme surpris de ce discours & de ma fermeté , tâche de concentrer en lui même sa frayeur ; mais il résolut de se venger. En effet , dès que j'eus fait jeter les crampons au vaisseau ennemi , je monte sur une planche avancée , l'épée à la main , afin de sauter dans le bâtiment. Ce lâche m'ayant vû à l'extrémité de cette planche , s'avance doucement derrière moi & me jette dans la mer. Il prit si bien son tems qu'aucun de mes gens ne s'apperçut de ma chute. J'appris cette infame action par le Capitaine du vaisseau Corsaire.

Dès que Borelli me vit dans la mer , il coupe à coups de hache les cordes des crampons ,

pons, & s'éloigne du vaisseau à force de rames. Le calme profond qu'il faisoit empêcha le Corsaire de le suivre. En peu de tems la galère fut hors de la portée du canon. Le charitable Corsaire, témoin de la trahison, avoit ordonné à sa chaloupe de me secourir. On me tira de l'eau fort à propos; mes forces épuisées me mettoient hors d'état de pouvoir nager plus longtems.

Ce vaisseau appartenoit à un Armateur de Tunis. Le Capitaine nommé Osman me fit mille caresses, & tâcha de me consoler de ma disgrâce par un traitement doux & humain. Arrivé à Tunis il m'employa à entretenir les fleurs de son jardin, en attendant que j'eusse fait venir ma rançon qu'il avoit taxée à deux mille sequins; de sorte qu'excepté la liberté, j'eus tout lieu de me féliciter d'être tombé entre les mains de ce Maure, pendant près de six mois, c'est à dire, pendant qu'il ignora mes intrigues avec une de ses femmes ou de ses Concubines.

Je vous ai avoué que j'ai naturellement le cœur tendre & très porté à l'amour. Un jour occupé à ramasser quelques fleurs dont mon Patron vouloit faire présent à une de ses favorites, j'aperçus au coin d'une allée une femme qui après m'avoir fait signe de
la

la main , mit quelque chose au pié d'un oranger , & s'échapa ensuite avec précipitation. Je courus à cet endroit , & trouvai une petite bourse qui renfermoit six sequins avec un billet conçu en ces termes.

„ Si l'aimable Mouzouf (c'est le nom
 „ qu'on m'avoit donné) est sensible aux
 „ ardeurs de Zarimi , qu'il se trouve cette
 „ nuit à onze heures à la porte de fer qui
 „ ferme le parterre.

Je rêvai longtems aux circonstances de mon aventure , je sentoie bien qu'en suivant cet avis je m'exposois à de fâcheux événemens ; mais mes desirs imposèrent silence à ma crainte & à mes inquiétudes sur l'avenir. Je me trouvai donc à la porte de fer qu'on m'avoit indiquée. Déjà l'Esclave y étoit ; cette Agente adroite & expérimentée dans ces sortes de commissions m'introduisit dans une grotte éclairée par un nombre de bougies. Zarimi couchée négligemment sur un sofa superbe m'y attendoit avec cette impatience inquiète que cause l'amour. Elle me fait asseoir à ses côtés , & m'accable des plus tendres caresses.

Sa beauté , ses manières badines, folâtres, amusantes, dissipèrent en un instant l'anéantissement où m'avoit plongé cette démarche un peu téméraire. Le jour nous surprit dans

dans ce trop charmant tête-à-tête , & nous chagrina. Il fallut se séparer , Zarimi s'échape en me donnant la douce espérance de la revoir bientôt. Cependant il se passa plus de quinze jours sans que j'apprisse aucune de ses nouvelles. Déjà je desespérois d'avoir avec elle une seconde entrevue , lorsqu'elle voulut éprouver ma fidélité & ma constance. L'Esclave qui m'avoit conduit auprès d'elle , me présenta une lettre qui , disoit-elle , venoit d'une autre femme. Je la rejetai avec mépris ; néanmoins Zarimi m'écrivit le même jour comme si je lui eusse été infidèle.

„ Admire , ingrat , disoit-elle dans cette
 „ lettre , quel est mon amour pour toi , &
 „ tremble de ton inconstance. L'Esclave
 „ qui fut témoin de ce qui s'est passé entre
 „ nous , m'a assuré que tu avois reçu une
 „ lettre de Zilhadiëb la favorite d'Osman ,
 „ & que tu y avois fait réponse. Je pour-
 „ rois me venger ; cependant mon excessive
 „ tendresse m'inspire de te pardonner , mais
 „ à condition que tu sacrifieras cette femme
 „ à mon amour. Je t'attens cette nuit à
 „ la même heure & au même lieu où tu
 „ m'as vue.

Je relus plusieurs fois cette lettre sans savoir à quoi me déterminer. J'employai tout

le jour à faire là-dessus des réflexions inutiles. La nuit arrive que j'étois encore à me résoudre si je devois aller au rendés-vous; mais malgré mon incertitude, je ne laissai pas de me trouver à la porte de fer, & lorsque j'entendis qu'on l'ouvroit, j'entre avec une impatience amoureuse & vole d'un pas léger à la grotte sans attendre ma conductrice.

Ah ! belle Zarimi, m'écriai-je, qu'ai-je fait ? quel doit être mon crime, puisque vous voulés me traiter avec tant de rigueur ? Zarimi à ces paroles me tendit la main ; un souris affable, mais expressif, me persuada dans le moment que sa colère avoit été feinte. En effet elle l'avoua de bonne foi, & cet aveu calma toutes mes allarmes, je crus être au comble de la félicité. Cependant après quelques heures d'un entretien si doux, elle parut rêveuse & inquiète, & pour me faire connoître que ses réflexions n'étoient point inutiles, elle voulut retirer de mes mains ses lettres ; mais je me gardai bien de les lui rendre & je m'apperçus que ma résistance ne lui déplaisoit pas. Dans cette seconde entrevue, ses paroles & ses manières me parurent si passionnées que je me persuadai que cette femme m'aimoit avec une tendresse excessive. En effet, ses soins em-

pres-

préssés ne se démentirent pas d'un instant, pendant l'espace d'environ quatre mois. Ici fut l'époque cruelle de sa mort, & celle des nouveaux malheurs qui vinrent tout à coup fondre sur moi.

Je ne sai par quel funeste hazard Osman apprit nos entrevues nocturnes ; mais il en fut informé, & je l'ignorois absolument. J'avois bien remarqué qu'au lieu de venir à son ordinaire dans le jardin après le coucher du soleil, il n'y paroissoit plus depuis plusieurs jours ; mais je m'imaginai que quelques affaires importantes pouvoient interrompre ses promenades. Cependant mon cœur me disoit de moment en moment qu'il se tra-
moit quelque chose contre moi.

Le Nègre qui m'apportoit chaque jour à manger me parut incivil & plus sombre qu'à son ordinaire. Pendant deux ou trois nuits j'avois été tourmenté par des songes affreux. Je comptois déjà quatre jours sans avoir eu des nouvelles de l'aimable Zarimi, & depuis longtems il n'en étoit pas passé un seul que je n'eusse reçu quelque billet de sa part. Voilà des inquiétudes qui commencent à m'agiter, sans savoir pourquoi. Mon esprit s'égare dans mille réflexions plus affligeantes les unes que les autres. J'en étois tout troublé, lorsque la fidèle Esclave de

ma tendre Maîtresse paroît tout en larmes, me jette avec précipitation une bourse, & s'enfuit avec une légèreté étonnante. A peine eus-je la force & la présence d'esprit de la ramasser; mes sens égarés multiplient les objets; au lieu de cent sequins qu'elle renfermoit, je crois en appercevoir des milliers, & au lieu d'un seul papier plié qui étoit dans le fond, un nombre de lettres bien cachetées. Je déplie ce billet avec un trouble inexprimable, & j'y trouve ces mots.

„ Aimable Mouzouf, fuis ces funestes
 „ lieux, fais tes efforts pour t'échaper, afin
 „ d'éviter la barbare punition qu'on te pré-
 „ pare. Osman a découvert nos entrevues;
 „ il vient de m'immoler à sa fureur & à sa
 „ rage. Un poison violent qu'il m'a forcé
 „ d'avalier va terminer mes malheureux jours.
 „ Déjà il se fait sentir dans mes veines
 „ d'une manière cruelle; déjà mon sang se
 „ glace & la mort se présente à mes yeux;
 „ la lumière en dispaçoit, mes paupières se
 „ ferment: c'en est fait, je meurs, je te dis
 „ un éternel adieu.

Vous devés croire que dans ce moment fatal mon desespoir fut aussi vif qu'il me parut raisonnable. Je perdois une Maîtresse adorable, dont j'étois tendrement aimé, & pour laquelle j'aurois donné jusqu'à
 la

la dernière goutte de mon sang , & je la perdois d'une manière inhumaine. Quoiqu'innocent , je me persuadois être seul l'auteur de sa mort. Bien loin de fuir la présence du Bourreau de ma chère Zarimi & de chercher à m'échaper , je cours lui demander le supplice qu'il me prépare. Je me présentai à Osman avec des yeux étincelans de rage & de desespoir. Le lâche frémit , m'évite & s'enfuit entre ses Esclaves , à qui il ordonne de me mettre aux fers. Ensuite il me fait enfermer dans une noire & puante prison , où pendant six mois j'eus pour nourriture environ deux onces de pain noir , un peu de ris & de l'eau.

Après que mes premiers transports furent passés , je fus fâché de n'avoir pas suivi les conseils de ma chère Maîtresse. Je compris que de pareilles extravagances ne la rappelleroient pas à la vie. Le Nègre qui avoit encore soin de ma nourriture , me parut touché de mes malheurs. Je lui parle & lui offre cinquantes sequins , s'il veut me procurer la liberté. Après quelques objections , il accepte cette somme , m'ôte mes chaînes & me mena hors de la ville. Osman étoit alors en course , de sorte que je n'avois point à craindre de contre-tems fâcheux. A peine le Nègre m'eut-il quitté , que je rentre se-

crettement dans Tunis , & vole au port où je trouve un petit vaisseau Espagnol prêt à mettre à la voile pour Venise. Déjà nous approchions de Malte , lorsque nous tombâmes entre les mains des Turcs. Deux galères de cette Isle en revenant d'Alger nous ont enlevés , il y a environ trois mois : c'est ainsi que la fortune me balotte depuis près de vingt-cinq ans.

Dès que je fus arrivé dans cette Isle , j'appris avec beaucoup de chagrin que vous étiez tombé dans la disgrâce du Sultan. Persuadé que vous étiez aux arrêts , je ne voulus pas hazarder à vous causer de nouveaux chagrins , de sorte que je n'avois presque plus d'espérance de recouvrer la liberté , lorsque j'appris il y a deux jours que vous étiez arrivé dans l'Isle , avec la qualité de Pacha général de tout l'Archipel. Cette nouvelle me causa une joye si vive que j'entreprendrois en vain de vous la décrire. Cependant une heure après , elle fut diminuée en apprenant que vous étiez tombé malade subitement. Je suis ravi que cette incommodité n'ait pas eu de suite. C'est ce qui m'a fait adresser ma lettre à votre illustre Epouse , très convaincu que c'est une autre vous même. Ici finit le Chevalier Justiniani.

Voici

Voici la description que j'ai promise & qui terminera ces Mémoires.

Chio est une des plus considérables Isles de l'Archipel , tant par sa grandeur , que par sa fertilité & son commerce. On y trouve avec abondance tout ce qui est nécessaire à la vie , vin , blé , bétail & gibier de toute espèce , du poisson de mer & d'eau douce. Les moutons & les lièvres y sont exquis , les fruits délicieux , le vin violent & corrosif. La chaux qu'on y met pour l'éclaircir le rend encore très mal sain ; mais le voisinage de Smirne supplée à ce défaut : on trouve dans cette ville la plus négociante du Levant , des vins excellens de tout pays , Champagne , Bourgogne , Saint-Laurent , Languedoc , Muscats de Ténédos , de Zante , vin du Mont-Liban , de Malvoisie , de Céphalonie , &c.

Les campagnes sont admirables dans cette Isle , les perspectives enchantées : on ne voit , pour ainsi dire , que de beaux villages , entrelassés de vignobles & de vastes vergers plantés d'arbres de toutes espèces , la plupart rares en Europe , & presque toujours chargés de fruits , dont le goût est admirable & l'eau rafraîchissante ; un nombre infini de belles maisons de campagne , arrosées des eaux de la mer & accompagnées de magnifiques

jardins ; quelques rochers arides , où il ne croit que du serpolet , du thim , de la marjolaine , du romarin & autres herbes odoriférantes , & sur les croupes desquels bondissent jour & nuit de nombreux troupeaux ; d'autres collines cultivées , où les beaux arbres paroissent comme entassés les uns sur les autres : enfin une multitude de vaisseaux & autres bâtimens de mer qui fendent sans cesse les ondes , & qui souvent montent dans les airs & descendent avec la même rapidité comme dans des abîmes , & toujours balotés au gré des flots , tout cela , dis-je , forme une variété & un assemblage d'objets si surprenans , qu'il est comme impossible que la vue soit jamais rebutée ; au contraire les charmans coups d'œil l'altèrent plutôt que de l'en détacher.

Voilà une juste idée de cette Isle délicieuse : une autre description seroit inutile & ennuyante : presque personne n'ignore sa situation , sa longueur , sa largeur , son degré de latitude & de longitude , le nombre de ses bourgs & de ses villages. Plusieurs Voyageurs en ont donné un détail circonstancié.

La plus grande partie des Habitans suivent le Rit Grec ; il y a peu de Catholiques Romains , mais beaucoup de Juifs. Il y a aussi

aussi des Maronites, des Cophtes, enfin des Turcs. Tout ce ramas de peuples est aussi bigarré par les manières que par les opinions; ils vivent cependant dans une assez bonne intelligence. Tous les Habitans en général y sont doux, affables & caressans, mais très attachés à leurs intérêts. Les Grecs se distinguent sur tout par une avarice fardide. Il arrive même souvent que leurs démêlés à ce sujet, donnent, beaucoup de peine aux Cadis & aux autres Officiers Turcs qui exercent la Justice dans cette Isle avec une grande intégrité. Il y a environ deux mois que j'ai été témoin d'une petite aventure qui développera parfaitement le caractère de ce Peuple.

Un Renégat Sicilien m'ayant porté des plaintes contre un Grec natif de cette Isle, pour être payé de la somme de trente piafres qu'il lui avoit prêtées, Kobbi, (ainsi se nommoit le Grec) fit serment qu'il avoit satisfait ce Turc. Comme je n'ai jamais eu bonne opinion des Siciliens, & encore moins des Renégats, je crus le Grec & fis une sévère mercuriale à l'Apostat, qui irrité de ma morale forma le dessein de maltraiter Kobbi & de couper un nombre d'Oliviers qui lui appartenoient. Cependant avant que d'en venir à cette violence, il vint

me parler & me fit des sermens horribles que le Grec ne lui avoit point rendu son argent ; & marque que je dis la vérité , ajoûta-t-il , c'est que voilà son billet qu'il ne m'auroit pas laissé certainement , s'il m'avoit rendu les trente piaftres.

Kobbi que j'avois envoyé chercher pour défendre sa cause , proteste encore que cet homme devoit être satisfait. N'as-tu pas, lui dit-il, écrit à une de mes filles que si elle vouloit coucher avec toi , tu me tiendrois quitte de la dette ? Ne l'a-t-elle pas fait ? Non , repliqua le Renégat , j'avois stipulé avec elle pour huit nuits , & elle n'en est venue que six. Eh ! bien , dit le Grec , tiens , voilà donc six piaftres qui te reviennent. Cependant aucune de mes filles ne passe la nuit avec un homme à moins de six piaftres ; mais par respect pour l'illustre Pacha , je veux bien me contenter de quatre. Actuellement elle est engagée pour un mois avec un Capitaine Provençal à dix piaftres par nuit. Ainsi rends moi mon billet , & qu'il ne soit plus parlé de cette affaire.

Cette petite scène me jetta dans un étonnement extrême. Lorsque j'eus ranimé mes esprits , après un moment de réflexion , je résolus d'intimider le Grec , afin de le rendre plus sage. Eh ! malheureux , dis-je ,
com-

comment oses-tu avouer devant moi une pareille infamie ? N'as-tu pas honte de prostituer ainsi tes filles ? Ne leur as-tu donné l'être que pour causer la perte de leur ame. Je te ferai châtier si rigoureusement que la punition te retiendra dans le devoir.

Illustre Gouverneur , répond cet homme d'un grand sang froid , tel est l'usage dans cette Isle ; les filles ne peuvent point gagner leur vie autrement , & elles font le soutien de leur famille. D'ailleurs , je n'ai jamais ouï dire que ce soit un crime ni un péché , & si Dieu le punit dans l'autre vie , il y a bien de l'apparence que tous les hommes seront damnés. Mais je crois que l'Etre Suprême s'embarasse très peu de cette bagatelle. De plus , il faut soutenir ma famille. Impie , lui dis-je , es-tu donc dans une affreuse indigence ?

Non , illustre Pacha , répondit Kobbi. Je possède plus de cent mille piastras tant en héritages qu'en argent. Eh ! bien , je te condamne à une bastonnade de cinquante coups , ou à cinq cens piastras d'amende pour les pauvres. Oh ! illustre Pacha , s'écrie cet homme , je préfère la bastonnade : dans huit jours je serai guéri , au lieu qu'il me faudra plus de trois mois pour regagner cet argent. J'avoue que sa réponse me dé-

con-

concerta. Cependant persuadé que ce châ-
timent feroit peut-être impression sur l'es-
prit de ses semblables, je lui fis donner une
vintaine de coups de bâton sous la plante
des piés selon la coutume, ensuite je le ren-
voyai.

Le lendemain je fus bien plus surpris.
Dix des principaux Habitans me demandent
audience, & me présentent une Requête
pour me demander en grace de ne point
abolir cette coutume. C'est, assûroient-ils,
un usage établi de tout tems; enfin on me
représentoit que si je ne le permettois, un
grand nombre de familles seroient réduites
à la mendicité. Pour mieux me persuader,
on ajoûtoit un présent de mille sequins, mais
je rejettai leur présent avec indignation.
Cependant je fus obligé de fermer les yeux
sur ce dérèglement, voyant qu'il étoit ab-
solument impossible de l'abolir.

On doit juger par cette petite histo-
riette que les femmes & les filles n'y sont
rien moins que sages & vertueuses. C'est
dommage, car elles ont presque toutes de
la beauté, de l'enjouement, beaucoup de vi-
vacité: en un mot elles sont très aimables.
J'ai avancé qu'il n'y avoit presque plus
d'exercice de la Religion Chrétienne dans
cette

cette Isle , du moins suivant le Rit Latin : en voici la raison.

Personne n'ignore que les Loyolistes joignent à une Morale très relâchée une avidité insatiable d'accumuler des richesses , de s'aggrandir dans tous les lieux où on les souffre , & de vouloir primer autant sur les biens de leurs partisans que sur leurs consciences. Cette sainte & dévote Compagnie de Jesus avoit un monastère grand & beau dans la Ville avec un jardin spacieux , mais il ne leur parut pas assez vaste. Celui de l'Aga ou du Gouverneur Turc le joignoit. Ils jettèrent des yeux de concupiscence sur ce jardin , afin d'aggrandir le leur.

D'ailleurs ils désiroient depuis longtems d'avoir la vue du port & de la mer. Il fut donc conclu entr'eux de s'emparer de ce jardin. Les murailles empêchoient ce coup d'œil : quel malheur pour ces bons Pères de ne pas goûter toutes les douceurs de la vie ! Car les vœux qu'ils font aux piés des autels ne les assujettissent pas à des mortifications si sensibles. Le manège des Loyolistes est au Levant comme à la Chine ; ils font des collectes perpétuelles sous prétexte de racheter les Esclaves , mais ils n'ont garde d'employer à une œuvre si pieuse les sommes immenses qu'ils reçoivent.

Il s

Ils s'en approprient la plus considérable partie , & le reste est employé à acheter la conversion des Grecs schismatiques , persuadés qu'un grand nombre de Profélytes soutient mieux leur réputation , & encourage davantage les charités de leurs Dévots. Ils ne négligent donc rien pour attirer les Grecs au Rit Latin , & comme la nation Grèque préfère infiniment l'argent à la Religion , un nombre de misérables ignorans changent volontiers pour escroquer quelque petite somme. On fait encore que les Jésuites sont très économes dans leur charité. Ils la proportionnent toujours à la qualités des gens & aux services qu'ils se proposent d'en recevoir , de sorte qu'en employant chaque année la centième partie des dons qu'on leur fait , ils font une multitude de Profélytes. On en comptoit de cette espèce dans l'Isle de Chio plus de quinze mille , tous consacrés à leur service & très attachés aux intérêts de la vénérable Compagnie.

Avec une pareille cohorte , ils se donnoient des airs imposans , & vouloient , pour ainsi dire , être les maîtres absolus dans l'Isle. Dès qu'on eut changé l'Aga , ils firent signifier au nouveau que la maison & le jardin que son prédécesseur occupoit , leur appartenoient , & qu'ils avoient acquis ce terrain

rain depuis bien des années, qu'enfin ils ne permettroient pas qu'il y fixât sa demeure.

L'Aga étonné d'une semblable proposition leur répondit honnêtement, qu'il en écriroit à la Sublime Porte, & qu'il étoit juste de leur restituer ce bien, s'il leur appartenoit véritablement; mais qu'en attendant la réponse, il ne pouvoit coucher dans la rue, n'ayant aucun endroit pour se loger. Une réponse si sage auroit dû les satisfaire; mais au contraire, les fiers Loyalistes assemblent leurs partisans, forment une espèce d'armée, se mettent à la tête, forcent la maison du Gouverneur & le mettent à la porte. Et comme dans ce tems il n'y avoit dans l'Isle qu'environ quatre ou cinq cens Turcs, il fallut céder à la force, de sorte que l'Aga après avoir perdu tous ses effets qui furent pillés par cette canaille, se trouva obligé d'aller loger chés un de ses amis.

On doit croire qu'une conduite aussi irrégulière & une violence si outrageante mirent la Sublime Porte dans une disposition peu favorable aux Chrétiens. En effet, Achmet III. ordonna d'envoyer à Chio six Sulтанes (*Vaisseaux Turcs*) avec quatre mille Janissaires qui eurent bientôt mis les Rebelles à la raison.

Les

Les Jésuites avertis secrètement que l'orage venoit fondre sur eux , embarquèrent pendant la nuit tous leurs effets sur un vaisseau & disparurent. Ils gagnèrent Smyrne , & se cachèrent soigneusement chés des Chrétiens. Seuls criminels, ils ne portèrent point la peine de leur insolence. La tempête tomba donc sur tous les Latins, particulièrement sur l'Evêque. On le condamna à l'esclavage avec les principaux de l'isle. Tous leurs biens furent confisqués , & il en couta encore des sommes immenses pour rompre leurs chaines. On détruisit tous les monastères , on bannit les Religieux à perpétuité ; les Eglises furent converties en Mosquées , & il n'y a eu depuis ce tems là aucun exercice de la Religion Romaine que dans la maison du Consul de France : encore ne le lui auroit-on pas permis sans l'amitié & l'estime que le Sultan avoit pour le Marquis de Bonnac , alors Ambassadeur à la Porte Ottomane. Les Chrétiens Latins ont fait d'inutiles efforts pour se rétablir à Chio ; on n'a jamais voulu le permettre. C'est donc faute d'être instruit de cette révolution que l'Auteur des Mémoires prétend que les Latins & les Grecs sont toujours en dispute , dans cette isle comme les

Jés-

Jésuites & les Jansénistes le font en France: d'ailleurs tous les Papes Grecs sont si ignorans, qu'à peine la plupart savent-ils lire leur Liturgie. Leur croyance est si confuse, si embrouillée d'illusions, & si abâtardie par leurs desordres, qu'il est impossible à un homme de bien & d'honneur de ne pas verser des larmes de sang sur l'aveuglement & sur l'impiété d'un peuple autrefois si éclairé, & qui a été capable de pousser les connoissances les plus abstraites à un haut période de perfection. Ainsi, bien loin d'être en état de soutenir leurs opinions par des argumens solides & raisonnés, & de pouvoir débrouiller les Sophismes Jésuitiques, à peine peuvent-ils donner une idée distincte du Système de leur foi ou plutôt de leurs Dogmes. C'est ce qui engage les rusés Loyalistes à ne jamais disputer de Religion avec eux, ayant des moyens plus assurés de leur faire embrasser le Papisme. Au lieu donc de les convaincre par de bonnes preuves, il ont recours à l'argent, persuadés que c'est pour eux un argument invincible qui tient lieu des démonstrations les plus évidentes. Je crois que le Lecteur doit être satisfait de ce raisonnement, & je me flatte qu'il détruit absolument ces prétendues disputes que l'Au-

teur de mes faux Mémoires prête aux Grecs & aux Latins.

Tels sont mes véritables aventures depuis que j'ai quitté l'Allemagne. Je souhaite que ma sincérité, qui paroît ici dans un grand jour, me procure la satisfaction que je me suis proposée, en les rendant publics; & mon but n'a été que de détruire les fausses idées qu'on s'étoit formées touchant ma conduite. Je finis par quelques réflexions qui peut-être ne déplairont pas.

C'est avec juste raison qu'on assure que l'esprit est souvent la dupe du cœur, & que les hommes jugent des actions, plus par rapport à leurs desirs, que par rapport à la vérité, qui cependant doit toujours être indépendante des desirs. C'est cette illusion qui fait que certains vices passent pour légers parmi des nations entières, & que ces vices sont envisagés avec horreur par d'autres peuples. La fornication, par exemple, ne passe pas pour un grand péché parmi les Italiens; les autres nations en jugent tout autrement. Les Turcs tolèrent la pluralité des femmes; c'est un crime horrible & digne de mort parmi les Chrétiens : mais aussi les Chrétiens ne se font pas un grand scrupule d'opprimer les malheureux, ni de calomnier le prochain. Toutes leurs conversations roulent sur la
mé-

médifance ; les plus habiles à dauber celui-ci ou celle-là paſſent pour les plus ſpirituels & les plus réjouiffans.

Les peuples du Nord ont d'autres péchés favoris proportionnés à leur climat & à leur génie : les plus honnêtes gens ne ſont point honteux de s'enivrer ; de ſorte que les différentes paſſions ſont à peu près ſur nôtre eſprit le même effet que les préjugés. L'aversion que nous avons pour certaines perſonnes empêche que nous ne voyons les bonnes qualités qui ſont en elles & que tout le monde apperçoit. Au contraire l'amitié nous aveugle, & fait que les imperfections des gens que nous aimons nous ſemblent imperceptibles ; nôtre amour propre nous met ſur les yeux un bandeau qui nous ôte la connoiſſance de nôtre propre cœur ; nous attribuons aux autres des défauts qui ne ſe trouvent que dans nous.

Si l'on diſpute ſur quelque fait , on traite ceux qui combattent nôtre ſentiment d'opiniâtres & d'entêtés, parce que l'eſprit de diſpute étouffe les lumières de la droite raiſon, & corrompt le jugement. Cela ſe remarque tous les jours dans ceux qui ſoutiennent quelque Syſtème : l'entêtement opiniâtre des Théologiens, ſur tout des Dévots, en eſt une preuve bien perſuaſive. Au défaut de

bonnes raisons ils vous accablent d'ordinaire d'injures & d'invectives grossières. Ce sont des Prêtres, des Prélats, des Ministres. Oh ! à ce redoutable nom, il n'y a raison qui tienne, il faut qu'elle cède à tout leur galimatias, à moins que de vouloir éprouver la rigueur d'une cruelle vengeance. C'est ainsi qu'on prêche la vérité dans ces siècles malheureux, où le Despotisme dogmatique en impose au bon sens & aux preuves les plus véridiques.

L'unique crainte de ces saints hommes est qu'on leur fasse voir la vérité : quand elle heurte leur sentiment, alors ils crient comme des possédés, & ont recours à cent fauxfuyans, de peur qu'on ne leur fasse connoître la fausseté de leurs raisonnemens. Cependant que peut-on souhaiter de mieux que de se détromper quand on s'égare ? Voilà ce qui fait que l'on s'obstine à vouloir soutenir de vieilles opinions, quoiqu'on en fasse voir la fausseté par des argumens incontestables.

On sait assez par expérience que les disputes en matière de Religion n'ont jamais produit des effets fort avantageux, parce que les deux partis s'engagent dans la dispute avec une résolution déterminée de ne point changer de sentiment. Cependant les fruits de la dispute devroient avoir pour objet de
 ter-

terminer les différens qui en font le sujet : & certainement on en viendrait à bout si l'on vouloit de part & d'autre apporter ses raisons avec un esprit dégagé de toute passion & de toute prévention , sans attachement aux intérêts de l'un ou de l'autre parti , & si l'on embrassoit la vérité dès qu'elle se présente à notre esprit. Ne seroit-il pas bien plus à propos de céder que de contester avec opiniâtreté ? Les choses pour lesquelles on s'échauffe si fort sont ordinairement très frivoles. Enfin je ne sai comment les hommes peuvent s'entêter si follement de leurs opinions , quelque extravagantes qu'elles soient : ils rebutent toutes les raisons qu'on leur apporte pour leur prouver la bizarrerie de leur mauvais goût ; mais ce qui est incompréhensible , c'est de voir ces personnes fières , ces conducteurs du peuple qui ont une si haute opinion d'eux mêmes & de leur suffisance , qu'ils prennent toujours l'affirmative contre ce que les autres avancent. Ici leur bile se ranime , & supposé qu'ils manquent de bonnes raisons pour appuyer leurs sentimens , les termes injurieux & méprisans sortent en foule de leur dévotte bouche ; de l'aigreur on passe à l'insulte , & de l'insulte à une inimitié & à une haine implacable qu'ils conservent jusqu'au tombeau : heureux en-

core quand elle se termine là ; & qu'ils ne la laissent pas à leur postérité au lieu d'héritage. Ainsi, bien loin que les éclaircissemens fassent les progrès qu'on avoit espérés, il est assés rare de réussir par cette voye, parce que l'on ne veut pas renoncer à ses préjugés & aux idées qu'on avoit gravées dans son esprit. C'est ce qui me fait craindre que les Mémoires que je donne ici ne détruiront point les calomnies dont on m'a noirci : car il est presque inutile de déclarer la guerre aux préjugés à la mode. Ceux qui en sont imbus reçoivent vos excuses comme une offense & une pedanterie méprisable. Le vrai de ma conduite ne fera donc tout au plus impression que sur un très petit nombre de gens. Les fausses opinions qu'on a conçues de ma personne sont trop profondément enracinées chés la plupart des Habitans de l'Europe. Ainsi je ne me flatte pas de les dissuader par ce détail sincère de mes actions les plus secretes, puisque cela est impossible. J'espère du moins que mes vues pourront les engager à faire quelques réflexions solides sur la charité qui fait la base de toutes les Sectes, sur tout de la Religion Chrétienne.

Ma vie a été fort traversée , mais Dieu, mon honneur & le tems ont été de grands Médecins pour les maux mêmes qui me paroissoient les plus incurables. Il est vrai que
je

je ne suis pas encore dévot, si c'est ne l'être pas que de craindre Dieu mille fois plus que la mort, & de l'aimer autant qu'un cœur humain peut aimer un Etre infini & incompréhensible. Je suis tel depuis plus de six ans : ce qui paroît nouveau sur ce sujet à bien des personnes ne l'est plus pour moi. Cependant j'avoue que je ne suis pas encore bien réduit sur certains défauts naturels ; mais par la réflexion je me soumets à la volonté de celui qui fait souffrir de plus grands hommes que moi. Les imperfections du tempérament sont, grace au Ciel, bientôt corrigées par la patience & par la résignation. Le détachement que je fais paroître de tout ce qui se passe à la Sublime Porte met mes ennemis hors d'état de me faire du mal, & je puis protester que j'ai reçu il y a quelques jours un amer chagrin, en apprenant que le Sultan avoit dessein de me rappeler à la Cour. Je fais même des vœux à Dieu pour que cela n'arrive pas, & si le Ciel ne m'accorde pas cette grace, j'ai résolu de renoncer à tous les honneurs qu'on pourra me proposer. Peut-être serai-je encore obligé d'ajouter à ces Mémoires d'autres événemens remarquables qui, à ce que je crois, arriveront infailliblement si je suis rappelé de mon exil. Je prévois certainement qu'il faudra encore abandonner le délicieux séjour

jour de cette Isle, séjour qui m'est assurément plus agréable que la fortune la plus brillante, & les emplois les plus distingués. Mon Epouse, ma chère Salviati, se dispose à partir pour Venise, & préfère les rigueurs de l'absence aux écueils de cette Cour où j'ai déjà pensé faire un triste naufrage.

F I N

de la troisième Partie & du Tome II.

